

BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE



L'ESPRIT
D'ALPHONSE KARR

PENSÉES

EXTRAITES DE SES OEUVRES COMPLÈTES



*Du
au roman*

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

L'ESPRIT

D'ALPHONSE KARR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

A BAS LES MASQUES !	1 vol.	MENUS PROPOS	1 vol.
A L'ENCRE VERTE	1 —	MIDI A QUATORZE HEURES	1 —
AGATHE ET CÉCILE	1 —	NOTES DE VOYAGE D'UN CA-	1 —
L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX	1 —	SANIER	1 —
AU SOLEIL	1 —	ON DEMANDE UN TYRAN	1 —
BOURDONNEMENTS	1 —	LA PÊCHE EN EAU DOUCE	
LES CAILLOUX BLANCS DU		ET EN EAU SALÉE	1 —
PETIT POUCKET	1 —	PENDANT LA PLUIE	1 —
LE CHEMIN LE PLUS COURT	1 —	LA FÉNÉLOPE NORMANDE	1 —
CLOTILDE	1 —	PLUS ÇA CHANGE	1 —
CLOVIS GOSSELIN	1 — PLUS C'EST LA MÊME	
CONTES ET NOUVELLES	1 —	CHOSE	1 —
LE CREDO DU JARDINIER	1 —	LES POINTS SUR LES I	1 —
DANS LA LUNE	1 —	POUR NE PAS ÊTRE TREIZE	1 —
LES DENTS DU DRAGON	1 —	PROMENADES AU BORD DE	
DE LOIN ET DE PRÈS	1 —	LA MER	1 —
DIEU ET DIABLE	1 —	PROMENADES HORS DE MON	
ENCORE LES FEMMES	1 —	JARDIN	1 —
EN FUMANT	1 —	LA PROMENADE DES ANGLAIS	1 —
L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR	1 —	LA QUEUE D'OR	1 —
FA DIÈZE	1 —	RAOUL	1 —
LA FAMILLE ALAIN	1 —	LE RÉGNE DES CHAMPIGNONS	1 —
LES FEMMES	1 —	ROSES NOIRES ET ROSES	1 —
FEU BRÉSSIER	1 —	BLEUES	1 —
LES FLEURS	1 —	LES SOIRÉES DE SAINTE-	
LES GAÏETÉS ROMAINES	1 —	ADRESSE	1 —
GENÉVIÈVE	1 —	LA SOUPE AU CAILLOU	1 —
GRAINS DE BON SENS	1 —	SOUS LES POMMIERS	1 —
LES GUEPES	6	SOUS LES ORANGERS	1 —
HÉLÈNE	1 —	SOUS LES TILLEULS	1 —
HISTOIRE DE ROSE ET DE		SUR LA PLAGE	1 —
JEAN DUCHEMIN	1 —	TROIS CENTS PAGES	1 —
HORTENSE	1 —	UNE HEURE TROP TARD	1 —
LETTRES ÉCRITES DE MON		UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS	1 —
JARDIN	1 —	VOYAGE AUTOUR DE MON	
LE LIVRE DE BORD	1 —	JARDIN	1 —
LA MAISON CLOSE	1 —		
LA MAISON DE L'OGRE	1 —		

LA PÉNÉLOPE NORMANDE, comédie en 5 actes in-18. 2 fr. »
 LES ROSES JAUNES, comédie en 1 acte. 1 fr. 50

MESSIEURS LES ASSASSINS, brochure in-8°. 1 fr. »

~~Inv. 7729~~

Inv. 4951. L'ESPRIT.

D'ALPHONSE KARR

277312

PENSÉES

EXTRAITES DE SES ŒUVRES COMPLÈTES



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3.

1891

Droits de reproduction et de traduction réservés.

84-84

1953

1961

BIBLIOTECA CENTRALA
BUCURESTI
COTA 4951

CONTROL 1953

REC 10

A

JEANNE BOUYER

B.C.U. Bucuresti



C7655

PRÉFACE

Mon cher Lévy,

Lorsqu'il a été question de la publication de ce volume avec votre regretté frère Michel, le titre que le livre avait alors ne plaisait ni à lui, ni à moi, et il avait été convenu que nous le changerions, quand nous en aurions trouvé un meilleur.

Aujourd'hui, vous voulez l'appeler *l'Esprit d'Alphonse Karr*.

Je me suis tout d'abord fort effarouché de cette intention que vous m'avez manifestée, sachant que certains gens feraient semblant de ne pas comprendre et m'accuseraient de manquer essentiellement à cette forme de l'orgueil.

qu'on appelle modestie et qu'on est convenu de faire semblant d'avoir.

Vous me répondez que : *l'esprit* de M. tel ou tel ne veut pas dire que M. tel ou tel a de l'esprit, de ce que j'appelle

« la raison ornée et armée »,

que cette expression est consacrée pour signifier un choix de pensées, d'opinions, d'idées, d'aperçus, de façons de voir; enfin une quintessence de ce qui, dans les ouvrages d'un écrivain, est le plus « lui-même ».

Comme, dans l'ancienne nomenclature chimique, on appelait « esprit-de-vin », ce qu'on appelle aujourd'hui alcool.

Et comme on dit encore en style de douane : La « consommation des « esprits » a augmenté cette année ».

Comme on appelait, « esprit de corne de cerf, esprit de crâne humain », le carbonate d'ammoniaque extrait de la corne de cerf et du crâne humain, du temps que l'un et l'autre guérissaient certaines maladies.

Le mot « esprit » d'ailleurs, ajoutez-vous, n'est pas toujours pris dans un sens qui puisse effaroucher la modestie.

« *L'esprit* de corps, dit Voltaire, rend bêtes les meilleurs esprits. »

« L'esprit public est souvent l'expression d'une folie régnante et d'une sottise à la mode. »

« L'esprit de parti, égoïsme à plusieurs, fausse le jugement. »

« Il y a des *esprits* imbéciles. » (J.-B. Rousseau.)

« Les *esprits* forts, dit La Bruyère, savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? »

Quand Athalie dit à Josabeth :

De vous et de Joad je reconnais l'*esprit*.

Elle ne veut pas lui faire un compliment.

N'a-t-on pas appelé *esprit* une plume de héron, que les femmes portaient sur la tête, sans que cela fit rien préjuger de ce qu'il y avait dedans ?

N'a-t-on pas appelé « esprit des philosophes » la plus grande sottise que les hommes aient inventée : la recherche de la pierre philosophale?... etc., etc.

Vous avez cent fois raison, mon cher Calmann, et vous auriez deux cents fois raison si je ne vous interrompais pas ; mais la raison, avec certaines gens, c'est comme les preuves avec certaines femmes : Qu'est-ce que ça prouve ? Je reste persuadé que cela m'amènera des avanies, et je ne trouve qu'un moyen de nous tirer à peu près d'affaire :

Je m'oppose à ce que vous appeliez le présent volume : *l'Esprit d'Alphones Karr*.

De votre côté vous ne tenez aucun compte de mon opposition, et vous l'appellez comme vous voulez.

Salut cordial,

A. K.

L'ESPRIT

D'ALPHONSE KARR

*
* *
*

L'espérance et le souvenir ont le même prisme : l'éloignement. — Devant ou derrière nous, — nous appelons *le bonheur* ce qui est hors de notre portée, ce que nous n'avons pas encore ou ce que nous n'avons plus.

Il y a un instinct dans le cœur de l'homme qui le fait s'effrayer d'un bonheur sans nuage. Il lui semble qu'il doit au malheur la dîme de sa vie, et que ce qu'il ne paie pas porte intérêt, s'amasse, et grossit énormément une dette qu'il lui faudra acquitter tôt ou tard.

De malheurs évités le bonheur se compose!

Le malheur veille et cherche : cachez votre bonheur, soyez heureux tout ba :

Courage! il y a à surmonter le sort un bonheur que vous apprécierez plus tard. C'est le bonheur que doit éprouver la mouette et que l'on ne peut s'empêcher d'envier, lorsque, pendant la tempête, elle vole capricieusement au-dessus de la mer en fureur, se pose sur la lame, et se baigne dans l'écume en poussant des cris de joie.

Le bonheur! c'est cette maison si riante au toit de chaume couvert de mousse et d'iris en fleurs. Il faut rester en face; si vous entrez dedans vous ne la voyez plus.

Où courez-vous, demandai-je à la foule?
 Vous cherchez le bonheur? vous me faites pitié!
 Le bonheur, dites-vous? — Le bonheur, c'est la boule
 Que cet enfant poursuit tout le temps qu'elle roule,
 Et que, dès qu'elle arrête, il repousse du pied.

En général, l'homme ne fait pas grand'chose exprès; l'histoire n'est que l'art d'établir d'une façon à peu près plausible la préméditation des tuiles qui tombent.

On ne saurait dire tout ce qu'on découvre de valeur dans un bien que l'on a perdu ou que l'on va perdre. Il n'y a de patrie que pour les exilés.

Pour un convalescent vivre est un bonheur qui n'en laisse désirer aucun autre ; on borne tous ses désirs à respirer, à sentir la douce influence du soleil, à s'enivrer du parfum des fleurs, à écouter le vent dans les arbres, à contempler les longues prairies étendues sur le sol comme un immense tapis de velours vert. Il semble que l'on nait à tout cela ; c'est une seconde naissance, mais avec la conscience de la vie et des sensations.

Je vois en ce moment sur une pelouse une chèvre blanche, qui n'a pour occupation que de tondre l'herbe dans tout le cercle que lui permet d'atteindre la corde qui l'attache à un piquet.

Sa corde est longue, et elle pourrait paître une herbe grasse et verte pendant deux heures. Mais elle commence toujours par tirer sur son lien et manger à l'extrémité de sa corde, se mettant sur les genoux, dont le poil est usé, pour atteindre plus loin, attirant du bout de la langue des brins d'herbe hors de sa portée, et faisant tant d'efforts, que son collier l'étrangle et la fait tousser.

C'est précisément ce que nous faisons tous dans la vie... Chacun de nous a son piquet, sa corde et son cercle tracé. Presque toujours, au dedans du cercle, il trouverait une pâture facile pour son corps, pour son esprit et pour son cœur. Chaque pelouse a au moins ses pâquerettes. Eh bien, nous usons notre force, et quelques-uns usent aussi leurs genoux, à atteindre ce qui est dehors.

Si un vieillard, autour duquel la mort a fait une morne solitude, sentait ses pertes comme on les sent dans

la première moitié de la vie, un grand âge serait la plus terrible punition que la Providence pourrait infliger à l'homme.

L'orgueil, cette force par laquelle on veut faire le bien et on s'efforce vers le beau, parce qu'on a besoin de l'estime de soi-même et de celle des gens que l'on aime et que l'on estime.

Laissons donc les grenouilles coasser dans leur fange ; cela accompagne bien la sérénité du soleil couchant.

L'homme, de quelque nom pompeux qu'il se décore,
J'en juge par moi-même, est un triste animal.
On fait très-peu de bien, beaucoup de mal ; encore
Le peu qu'on fait de bien, on ne le fait que mal.

On comprend la vanité des vêtements dans certains cas : le Mohican, vêtu d'une ceinture faite de chevelures de ses ennemis tués et scalpés ; Hercule, couvert de la peau du lion de Némée, qu'il a étouffé ; Apollon, orné des écailles du serpent Python, mort sous ses flèches, peuvent s'enorgueillir de ces trophées. — Mais qu'un élégant de nos jours, vêtu de la dépouille d'un bélier innocent, ou d'un ver à soie qui ne lui a pas résisté, marche la tête haute et regarde les hommes avec dédain, c'est ce qui m'étonne toujours un peu.

La plupart des gens entendent par ces mots : *être bien mis*, être déguisé en quelqu'un de plus riche que soi.

Donne deux fois qui donne vite
Donne à moitié qui refuse de suite.

Les rênes trop tendues, et surtout tendues sans relâche, non-seulement ne maîtrisent pas le cheval qui s'emporte, mais, au contraire, le rendent insensible et indomptable au mors.

La grande renommée ne s'obtient pas le plus souvent par de grandes vertus et de grands talents, mais par l'art de mettre en œuvre et en lumière, de tailler, de *doubler*, de sertir, d'enchâsser le très-peu quelquefois que l'on en possède; beaucoup d'hommes dont on s'engoue sont beaucoup moins diamants que lapidaires et bijoutiers.

Savoir que l'on sait ce que l'on sait, et savoir qu'on ne sait pas ce qu'on ne sait pas : sagesse.

De l'esprit pour parler,... qui n'en a? c'est vulgaire;
Mais ce qu'il faut chercher c'est l'esprit pour se taire.

Ils sont tous comme cela ! ils n'ont qu'une heure ou deux pour aimer, boire et se reposer, et ils passent tous ce peu de temps à discuter sur l'amour, sur les vins et sur l'aubergiste, et à faire, défaire et refaire un lit sur lequel d'autres viendront dormir !

Quand je veux me rendre invisible, j'ai un certain vieux chapeau, rougi et chauve, que je mets sur ma tête comme le prince Lutin fait de son chapeau de roses ; j'y joins un certain paletot usé et râpé ; aussitôt je deviens invisible, personne ne me voit, ne me reconnaît, ne me salue dans la rue.

J'ai lu quelque part :

On diminue la taille des statues en s'en éloignant ; celle des hommes, en s'en approchant.

L'homme est plus malheureux souvent par ses exigences que par des malheurs réels. Ainsi, j'entends tous les jours des gens se plaindre de l'ingratitude des enfants ; c'est se plaindre de l'insolvabilité d'un homme qui ne vous doit rien. Cet amour que nous avons pour nos enfants, c'est aux enfants qu'ils auront, et non à nous, qu'ils le doivent et qu'ils le rendront ; de même, ceux-ci leur rendront la même apparente ingratitude, et ils seront comme nous assez injustes et assez bêtes pour se plaindre.

Il est facile de remarquer que les parents qui gâtent leurs enfants, — c'est le terme consacré, — et dont l'habitude a fait disparaître le sens juste et énergique, sont en même temps ceux qui les font en moyenne le plus pleurer, ceux qui les grondent et les battent le plus.

Apprenez à votre fils que, s'il veut être honnête, il sera pauvre; que, s'il est fidèle à ses convictions et à ses amitiés, il sera dédaigné; que, s'il a raison un peu trop tôt, il sera persécuté; que, s'il est désintéressé, on se moquera de lui. Au moins, vous ne l'aurez pas trompé et s'il s'avise de prendre une mauvaise route, il saura où ça conduit.

* * *

Mon cher monsieur, parlons franchement !
— Attention ! elle va faire un mensonge.

La liberté des femmes, à laquelle elles aspirent toutes, ressemble à la furie d'un de ces chiens de garde enchaînés qui semblent vouloir dévorer les gens. Si, par hasard, leurs efforts finissent par briser la chaîne qui les empêchait de se jeter sur vous, ils sont surpris, stupéfaits, et ne songent plus à mordre.

Ce qu'elles appellent « l'esclavage » ressemble à la corde du cerf-volant que la petite Suzanne enlève en ce moment dans le jardin : elle le retient, mais elle le soutient.

Quelques femmes se décollettent avec une audace singulière; il serait difficile de dire où s'arrêtera une femme qui se sait un joli signe placé un peu bas.

J'ai entendu dire: « Il faut garder une femme juste le temps de tromper votre prédécesseur; un instant de plus, c'est votre tour d'être trompé. »

Les femmes sont plus jeunes que nous, et le sont toute leur vie, sauf quelques délations extérieures.

Nous remplaçons nos goûts et nos passions par d'autres goûts et d'autres passions, — ce que nous appelons devenir sages, — le jeu, la politique, l'ambition, la fortune. Les femmes ont moins de ressources et se cramponnent davantage à ce qu'elles ne savent remplacer.

Il est à remarquer que l'éclat de la beauté des femmes dure de quinze à trente ans, c'est-à-dire que leur influence cesse au moment où leur vient la raison.

Les femmes se trompent facilement à ceci: elles confondent la galanterie et l'amour; elles ne reconnaissent les diamants que lorsqu'ils sont taillés, c'est-à-dire diminués et rognés par le lapidaire. On ne dit bien que l'amour qu'on n'a pas. Il vient un moment où on tire un grand parti, près des femmes qu'on n'aime pas, de ce qu'on disait si mal ou de ce qu'on n'osait pas dire à la femme que l'on a aimée.

Les hommes qui se marient n'étant plus très-jeunes se marient pour sortir de la vie et de l'amour. Les femmes, pour entrer dans la vie et dans l'amour. Les hommes carguent leurs voiles; les femmes étendent et livrent les leurs à la brise.

Les hommes très-jeunes aiment une femme parce qu'elle est une femme; le sexe représente pour eux tous les charmes, toutes les qualités; en amour, ils fournissent tout. Ils ne demandent qu'un prétexte pour aimer; mais il vient un âge où on ne se contente pas d'un prétexte, on veut des raisons et de très-bonnes raisons.

La femme qui a beaucoup de besoins et des habitudes ou des désirs de luxe ne peut plus choisir son mari entre les plus spirituels, les plus braves, les plus amoureux, les plus nobles, les plus honnêtes: il faut qu'elle le cherche entre les plus riches.

Quelques femmes, — en petit nombre, — savent ce que c'est que la prétendue audace des hommes; quand elles étalent leurs grandes terreurs, nous pourrions bien leur dire ce qu'un chasseur, — je crois que c'est moi, — disait à une compagnie de perdreaux qui s'envolaient bruyamment: « Ne vous envollez pas, j'ai bien plus peur que vous ».

Il n'y a guère de femmes qui, en allant au théâtre, n'espèrent un peu être le spectacle.

Dans le roman de l'amour, l'homme se hâte vers le but, qui est aussi la fin, en poussant doucement devant lui la femme, qui marche à reculons, les yeux fixés sur le commencement et le point de départ.

La nature n'avait donné à l'homme, comme aux autres animaux, qu'une sorte de femelle, — une hom-messe, — de même qu'elle ne lui avait accordé que l'églantine des haies. L'homme, de l'églantine des haies, et de cette espèce d'homme-femelle, a fait par la culture la rose à cent feuilles et la femme, deux fleurs également charmantes, également parfumées, également doubles.

L'obscurité augmente l'audace des amants de tout le courage qu'elle ôte aux autres hommes.

Chaque femme se croit assez honnête femme, et trouve excessif, en ce sens, ce qu'une autre femme a de plus qu'elle. — Un peu moins, c'est une courtisane; un peu plus, c'est une prude.

Dites d'une femme qu'elle est méchante, acariâtre, bizarre, étourdie, qu'elle trompe son mari et même son

amant ; mais ajoutez qu'elle est bien belle, et soyez certain d'avance que le ressentiment qu'elle vous montrera sera un ressentiment de convenance. Voulez-vous l'offenser réellement ; dites qu'elle est douce et bonne, décente, sensée, et qu'elle s'acquitte de la meilleure grâce de tous ses devoirs ; mais ajoutez qu'elle est laide et vous verrez alors ce que c'est qu'un ressentiment véritable.

Entre les femmes il ne peut y avoir d'inégalité réelle que celle de la beauté.

Une femme dans un salon est une fleur dans un bouquet ; chez elle, elle est tout le bouquet.

Quand je prêche contre vos crinolines (vous verrez, dans quelques années, que cette mode sera classée entre les plus ridicules que les femmes aient adoptées), c'est que vous accoutumez les regards à des ampleurs, à des exagérations telles que, la crinoline ôtée, la femme la mieux faite, la plus richement douée par la nature, paraîtra à son mari ou à son amant quelque chose de grêle, de malingre, de pauvre, de chétif, de mesquin, de déshérité, une sorte d'avorton, de fœtus mal venu.

Les femmes se trompent bien lorsqu'elles croient s'embellir par l'immodestie ; elles augmentent singulière-

rement leurs charmes en les cachant aux yeux ; l'imagination est riche, généreuse, et leur rend libéralement au centuple tout ce qu'elles dérobent aux regards. C'est autant au bénéfice de l'amour qu'à celui de la pudeur qu'ont été inventés et les vêtements et peut-être la pudeur elle-même. Plutarque parle d'un temple élevé à *Vénus voilée*. « On ne saurait, dit-il, entourer cette déesse de trop de mystères, d'ombres et d'obscurité ! »

Cette femme aux regards d'un bleu pâle et profond
Rêve éternellement ce que les autres font.

En général, on ne croit un homme savant que s'il est plat et ennuyeux ; une femme raisonnable, que si elle est hypocrite, et une fille naturelle que si elle est bruyante et évaporée.

La punition de ceux qui ont trop aimé les femmes, c'est de les aimer toujours.

Les femmes n'ont pas plus le droit de publier les bêtises qu'elles nous font écrire, que nous, les sottises que nous leur faisons faire.

Jamais, Monsieur! vous êtes si amoureux de moi, vous me prêtez tant de perfections, vous m'attribuez des beautés telles, que je ne m'exposerai pas à l'humiliation de vous rendre heureux. ~

J'ai vu plus d'une fois dans le monde une jeune femme entourée des hommes les plus beaux, les plus spirituels, les plus aimables, finir par se donner à quelque homme vieux et laid que personne ne s'était avisé de craindre. Ces gens-là réussissent par l'ennui, par l'obsession, par l'acharnement; parce qu'ils attendent un moment, pendant quinze ans; ils sont ennemis de tout amant qui se présente, ils savent au besoin alarmer le mari et épouvanter la femme; ils épient toutes les impressions, tous les regards, toutes les pensées. Si cependant on réussit à tromper Argus, ne croyez pas qu'il se laisse couper la tête comme celui de la Fable, Argus devient le confident de l'amour qu'il n'a pas su empêcher. Il met quinze ans à faire le chemin qu'un autre fait en huit jours ou ne fait pas du tout; aussi n'avance-t-il que d'une demi-ligne à la fois; son premier pas visible est le dernier. Et puis il y a des femmes qui finissent par aimer l'amour d'un homme sans aimer sa personne; elles se croient amoureuses et cèdent au sentiment qu'elles croient éprouver; ce n'est que plus tard qu'un second amour vient leur ouvrir les yeux.

Les longs voiles, les belles chevelures noires, dont les Génoises prennent un grand soin et dont elles sont justement fières, produisent un charmant effet d'ensemble et

font paraître toutes les Génoises belles à dix pas. De plus près, c'est comme ailleurs, comme partout : il y en a quelques-unes qui sont belles, et les autres ne sont que femmes ; c'est déjà beaucoup.

Avec de l'imagination et des obstacles, on peut toujours adorer une femme ; il n'est pas aussi facile de l'aimer.

Nous avons souvent pensé qu'il n'y a de beau dans la vie que ce qui n'y est pas ; c'est-à-dire que la vie nue, dépouillée des riches couleurs que lui prête le prisme de l'imagination, ne vaut guère la peine qu'on la vive, et ressemble à un papillon dont les ailes, froissées par une main maladroite, ont perdu leur brillante poussière écailleuse.

Un homme amoureux oublie à l'instant même tout ce qu'il sait le mieux à l'égard des femmes en général. Telle femme, eût-elle trente ans et quatre enfants, il lui fera des questions insidieuses pour savoir si vraiment elle n'aurait pas gardé jusqu'au hasard de sa rencontre avec lui une précieuse virginité.

Il est à peu près impossible de ne pas tromper les hommes ; ils ne demandent pas autre chose que d'être trompés. Ils ont dans la tête un type de femme bizarre qui ne ressemble en rien à une vraie femme, et auquel il faut s'arranger pour ressembler, sous peine de ne pas obtenir leur précieuse approbation.

C'est singulier le charme qu'ont pour le commun des hommes les femmes qui passent pour avoir eu des aventures. Je crois que cela vient tout simplement d'une justice que ces bonnes gens se rendent sans s'en douter : ils pensent que ces femmes devienent possibles pour eux seulement quand elles sont tombées.

Un signe que vous êtes réellement devenu vieux : les jeunes filles vous témoignent une confiance et une sécurité offensantes ; elles sont avec vous familières et même naturelles.

Il y a beaucoup d'hommes qui ne sentent le bonheur de la possession que par la privation que les autres en éprouvent, et qui trouvent fades toutes les joies que ne viennent pas assaisonner l'humiliation et l'envie d'autrui. Ce sont ces hommes qui n'aiment que les femmes célèbres et très-en vue, et qui, lorsqu'ils ont une femme à eux, ont besoin de la faire voir décolletée et ornée dans les assemblées. Ces hommes ne veulent pas être heureux, ils veulent être vus heureux.

Outre qu'il est plus prudent de cacher le bonheur dans l'asile le plus profond de son cœur, il me semble que les regards de convoitise laissent sur une femme aimée des traces semblables à la route visqueuse que font les limaces sur une fleur.

Il me semble qu'une honnête femme devrait imiter les voitures à six sous. Aussitôt qu'un homme semble s'occuper d'elle, au lieu de laisser naître de trompeuses espérances, elle devrait imaginer quelque chose qui correspondrait à l'écriveau et qui dirait : **COMPLET !**

Je ne comprends pas l'amour pour une fille avec laquelle on a été élevé, à laquelle on a vu apprendre longuement et péniblement chacun des charmes qu'elle possède.

Qui n'a rencontré dans sa vie au moins une de ces femmes impérieusement belles, dont l'inflexible jupe de plomb paraît faire partie de leur personne et ne pouvoir jamais former que des plis perpendiculaires.

On marchandé ouvertement certaines filles en vue, comme on marchanderait une voiture ou un cheval, et on se pare extérieurement d'un amour qu'on a acheté. Ces amours, faits presque entièrement de vanité, n'étant pas garantis par le silence et le mystère, ni par un sentiment mutuel, sont exposés à de cruels froissements. Je ne comprends pas que des jeunes gens beaux et spirituels fassent vanité de payer l'amour autrement que par l'amour, et prennent au sérieux des femmes qui n'exceptent que l'amour de ce qu'elles exigent pour prix de leur possession. Aussi, le prix de ces demoiselles est fort en hausse. Une

filles, médiocrement jolie, aussitôt qu'elle est au théâtre, veut une voiture et une maison montée, et ce luxe, fourni autrefois à des filles qui étaient au moins belles par des grands seigneurs qui ne faisaient tout au plus que se ruiner pour elles, leur est offert maintenant par des jeunes gens sans fortune assurée, avec toutes les conséquences de cette position.

D'où vient la bizarrerie du goût qu'ont les hommes de grande taille pour de petites femmes qui ne peuvent pas leur donner le bras? D'où vient le goût des hommes de petite stature pour des femmes énormes? D'une prévoyance de la Providence. En effet, si, comme il serait plus naturel de s'y attendre, les hommes de grande taille aimaient les grandes femmes, si un petit homme recherchait une petite femme, il y a longtemps qu'il y aurait sur la terre deux races distinctes : une race de géants et une race de nains, dont l'une opprimerait et peut-être détruirait l'autre. Je parie pour les nains.

Il est fort dangereux qu'une femme trouve son mari ridicule et qu'elle fasse cette découverte en collaboration avec un autre homme.

L'éducation qu'on donne aux filles leur rend plus facile de charmer dix amants que d'enchaîner un mari. On leur enseigne à faire des trébuchets pour prendre les oiseaux, mais non à faire des cages pour les retenir.



*
*
*

Dans les cinquante lignes qui suivent, il y en a que j'ai pensées, mais aussi quelques-unes que je crois m'être rappelées.

Nous devons honorer dans les vieillards au moins le point de ressemblance que leur donne leur âge avec nos parents.

Outre qu'il est utile de demander des avis aux vieillards, comme on demande sa route à un voyageur qui revient de l'endroit où l'on va, c'est un moyen de leur faire plaisir, comme quand on donne au voyageur une occasion de raconter ses pérégrinations.

Le vieillard aime à croire que sa débilité est un perfectionnement, que ses infirmités sont des vertus, et que la force de l'homme est dans sa décadence ; mais il n'en est pas toujours assez sûr pour qu'on ne lui réjouisse pas beaucoup l'esprit en ayant l'air d'être de son avis à ce sujet. Un jeune homme a très-bonne grâce, dans ses entretiens avec un vieillard, à regarder sa séve exubérante comme une sorte de fièvre ou de gourme, — à montrer qu'il se croit au milieu d'un courant dangereux que le vieillard a traversé heureusement avant de se reposer sur l'autre rive.

Les vieillards sont des amis qui s'en vont, il faut au moins les reconduire poliment.

Donnez la mesure, dans vos rapports avec les vieillards, des égards que vous désirez rencontrer dans votre vieillesse, et établissez-y vos droits.

Il faut rendre aux vieillards les mêmes soins qu'aux enfants, avec lesquels ils ont d'ailleurs beaucoup de points de ressemblance. Seulement, si vous aidez un vieillard à descendre un escalier ou à passer un ruisseau, il faut lui cacher la pitié, de façon qu'il ne prenne ce soin que pour une marque de respect. Si vous lui offrez votre bras dans un chemin malaisé, il faut qu'il puisse croire que c'est surtout pour l'écouter que vous réglez votre pas sur le sien, et que vous pensez que la vigueur qui abandonne ses jambes s'est réfugiée dans sa tête.

Laisser un vieillard heureux de sa vieillesse et fier de n'être plus jeune est un des plaisirs les plus délicats que puisse se donner un bon cœur.

Ne pas honorer la vieillesse, c'est démolir le matin la maison où l'on doit coucher le soir.

Il ne faut pas attribuer à la vieillesse tous les défauts des vieillards. Un vieillard qui radote est né radoteur, et a au moins été bavard dans sa jeunesse. L'on ne voit si rarement des vieillards aimables que parce qu'il est peu d'hommes qui le soient.

Il faut traiter les vieillards avec un mélange d'égards qui rappelle qu'il y a pour tout le monde dans le vieillard : un peu de père, un peu de magistrat, un peu d'enfant.

Il faut tromper les vieillards sur les approches de la mort, comme le fait la nature. Voyez un jeune homme et un vieillard planter des arbres : le jeune homme plante des arbres tous venus et déjà forts, et c'est déjà beaucoup qu'il les plante ; il n'a pas le temps d'attendre. Le vieillard n'est pas pressé, il plante de très-jeunes arbres et dit : « Ça me fera un joli couvert dans vingt ans. »

Je rencontrais un jour au Luxembourg l'académicien Tissot. Il avait alors quatre-vingt-huit ans. « Mon ami, me dit-il, il est temps que je m'occupe de mon avenir. »

Le vieillard doit faire oublier qu'il a un corps. La logique du langage appelle vieillards indifféremment les vieux hommes et les vieilles femmes. Le vieillard sera plus

heureux et plus considéré s'il se persuade bien qu'il est d'un troisième sexe.

Si les jeunes gens doivent songer qu'ils vieilliront, il est important que les vieillards n'oublient pas qu'ils ont été jeunes, et que ça n'était pas alors si facile d'éviter tout ce qu'ils appellent aujourd'hui des faiblesses et des vices.

Les vieillards ne doivent pas blâmer et décrier tous les plaisirs de la jeunesse, comme un buveur qui casse son verre après avoir bu, ou comme le voyageur égoïste qui trouble l'eau de la source quand il n'a plus soif.

Ne disons pas aux jeunes gens, mais ne laissons pas oublier aux vieillards que la vieillesse n'est pas nécessairement la sagesse ; que l'on n'est pas sage par cela seul qu'il y a longtemps qu'on est fou.

Apprenez à devenir vieux et évitez de ressembler à ces fruits que le temps pourrit sans les mûrir.

Certains vieillards vantent continuellement le passé d'une façon désobligeante pour ceux qui vivent dans le présent. Ils nous donnent par là la preuve que, dans ce passé qu'ils louent, il y avait au moins des sots tout comme aujourd'hui.

Les vieillards, comme les femmes et les enfants, ne doivent pas abuser de leur faiblesse.

Le vieillard, pas plus que l'enfant, n'a le droit d'exiger que les autres s'amusent exclusivement de ses hochets.

Il faut attendre que les hommes, que les femmes surtout, se soient eux-mêmes déclarés vieux, et qu'ils aient franchement arboré l'enseigne des vieux, avant de les traiter comme tels. J'ai vu deux femmes devenir ennemies mortelles parce que la plus jeune des deux affectait à l'égard de l'autre une grande humilité, une déférence continuelle et un respect profond.

*
* *

On vole dix écus, on gagne un million.
La honte est grande alors que la somme est petite.
Être infâme gratis, c'est honte — et cher mérite.

Nous vivons dans une sorte d'Arcadie malhonnête, où le vol se contente de s'exercer sous la forme prudente du commerce.

Il n'y a presque jamais que les pauvres de généreux. Les riches ne peuvent pas donner : ils ont tant de besoins, tant de superfluités nécessaires, ces pauvres riches !

Les vraies richesses, c'est-à-dire les productions de la terre, sans lesquelles les autres ne sont rien et nous laisseraient mourir de faim, sont d'une conservation difficile et par leur volume et par leur corruptibilité. De plus, une récolte, malgré le travail et les soins de l'homme, peut manquer par la sécheresse, par une grêle, par une gelée. De plus encore, le prix des fruits de la terre est variable à l'infini. Ce n'est qu'à force de sueurs qu'on les obtient.

L'or et l'argent, au contraire, inaltérables aux éléments, représentent sous un très-petit volume facile à serrer, facile à transporter, facile à cacher, une grande quantité des productions du sol. Bien plus, l'or et l'argent se transforment, au moment même où vous le voulez, en tout ce que vous pouvez désirer. Tous ces avantages ont accru progressivement la valeur du signe, et lui ont fait dépasser de beaucoup la valeur de ce qu'il représente. Quelle est la terre, richesse réelle, qui rapporte autant qu'une somme équivalente à sa valeur, exploitée à la Bourse, dans l'industrie, dans l'agiotage, dans l'usure ? d'où l'abandon de l'agriculture.

Entre celui qui livre une marchandise ou un travail, c'est-à-dire une richesse réelle, et celui qui donne en retour de l'argent, c'est-à-dire un signe convenu et une représentation arbitraire de cette richesse, c'est le premier qui remercie ; et le second s'attend parfaitement à être remercié,

trouverait très-mauvais qu'on ne le remerciât pas, et prend un air de supériorité accepté et reconnu par l'autre.

On dit : « Il n'y a plus d'argent ; c'est une sottise ; pour dire vrai, il faudrait dire : « Il n'y a plus que l'argent. » L'argent est peu de chose ; il paraît et devient beaucoup par la circulation. L'argent est comme les trente figurants du Cirque-Olympique : à mesure qu'ils sortent par une coulisse, ils rentrent par l'autre ; de cette manière ils représentent une armée. Arrêtez-les par le milieu de la scène, il n'y a plus d'armée : il n'y a plus que trente comparses.

Il n'est pas de moyen honteux qui ne soit honnêtement employé aujourd'hui pour se procurer de l'argent, parce que, quelque honteux que soit ce moyen, il l'est beaucoup moins encore que de ne pas avoir d'argent.

Je sais un homme qui est né grossier, butor, laid, mal bâti et bête autant qu'on peut l'être ; eh bien, lorsqu'il met à son doigt un anneau sur lequel est un gros caillou appelé diamant, il devient spirituel, bien élevé, joli et de très-bonne compagnie, — du moins tout le monde le voit ainsi.

La science est sur le point de faire du diamant ; elle en sait depuis longtemps le secret ; le diamant n'est que du carbone ; le diamant, pour les chimistes, n'est qu'un com-

bustible; demain, peut-être, on le vendra comme le charbon, au boisseau et au sac; M. Ebelmen fait des rubis et des saphirs comme on faisait autrefois des tasses en porcelaine, et il les fait dans le four à porcelaine.

Une égalité qui est restée acquise en France, c'est l'égalité des dépenses. Cela explique avec quelle ardeur et quelle frénésie on se rue à l'égalité des recettes. Le pays tout entier tend à ne plus avoir qu'une passion, — sacrée passion, comme dit le poète, *auri sacra fames*, — la passion du gain. — On s'est défait de toutes les autres! A l'exemple des matelots d'un navire en danger qui jettent par-dessus bord tout ce qui l'embarasse, — on a jeté à la mer l'amour de la gloire, l'amour de la liberté, tous les amours, y compris l'amour.

Quelques personnes, dans leur culte pour l'argent, ne croient jamais de bonne foi que ce qu'on donne pour de l'argent, quelque précieux que ce soit, vaille réellement de l'argent, et se croient toujours les bienfaiteurs de ceux auxquels elles donnent de l'argent, quelque peu qu'elles en donnent et quelle que soit la valeur de ce qu'on leur donne en échange; car, après tout, disent-elles, ce n'est pas de l'argent.

Ce sont ceux qui ont le moins d'argent qui paient le plus cher les objets nécessaires à la vie. J'ai réuni les prix comparés de certaines denrées achetées en gros par le bourgeois aisé, et en détail par le pauvre ouvrier. Il ne faut pas oublier qu'il y a encore plus de différence dans

la qualité que dans le prix des choses, et, après avoir examiné et comparé, j'ai dit :

Il n'y a pas beaucoup de riches qui auraient le moyen d'être pauvres.

Peut-être montre-t-on trop d'estime et d'admiration pour les gens dont la fortune se compose : 1° de ce qu'ils prennent aux uns; 2° de ce qu'ils ne donnent pas aux autres.

Il y a une foule de gens riches qui font semblant de s'amuser avec leur argent, exprès pour faire envie aux pauvres gens, et qui cachent soigneusement leur ennui et leurs misères profondes, qui consoleraient tant les autres.

Notre génération s'est perdue par les besoins nouveaux. « Le pain quotidien » s'est tellement compliqué de fricots divers, d'assaisonnements variés, de condiments ruineux; il se mange dans de telles assiettes, sur de telles tables, dans de tels logis, qu'on ne les conquiert, les uns que par un travail de galérien, et les autres que par la servilité et par le crime; si bien que ce « pain quotidien », ce n'est plus à Dieu, mais au diable qu'il faut le demander chaque matin.

On ne sait plus que faire de l'or; les femmes portent dans la rue des châles d'or et des robes d'or. Quand l'on en

est là, l'argent descend à l'état de billon; le cuivre est une monnaie inconvenante : les mendiants n'en acceptent plus. Bientôt l'or aura fait son temps; on en pavera les rues. Mais alors pourquoi les hommes se tromperont-ils, se trahiront-ils, se tueront-ils ?

Ce ne sont pas les pauvres qui souffrent le plus de la cherté, me disait un riche; non. Qu'est-ce que ça leur fait, aux pauvres, eux qui n'achètent presque rien? Mais ceux qu'il faut plaindre, ce sont les pauvres riches qui achètent beaucoup... Voilà ceux à qui la cherté est ruineuse!

Il est quelque chose qui est toujours si présent à l'esprit des pauvres que, le plus souvent, ils ne le nomment pas et qu'ils remplacent le nom par un pronom, comme s'ils en avaient déjà parlé, et comme s'ils étaient déjà sûrs que leurs interlocuteurs y pensent.

Je veux parler de l'argent, cet irréconciliable ennemi, ce dieu irrité et inexorable.

J'entends souvent les pauvres gens dire : « Je n'en ai pas, il faut que j'en gagne, » sans prononcer préalablement le mot *argent*, qui est toujours sous-entendu. De même, une femme adultère, parlant à son amant de l'ennemi commun, du mari outragé, dit : « On vient, est-ce lui? » ou « Il trouve que vous venez souvent ici, » sans que le mot de mari soit exprimé.

Cette maison couverte de chaume, d'un chaumé velouté de mousse, cette crête de toit couronnée d'iris qu'on

aperçoit d'un certain endroit de mon jardin ; depuis quelques jours, je la vois toujours fermée ; j'ai demandé :

— Est-ce que le bûcheron n'habite plus là-haut ?

— Non, monsieur, il est parti il y a deux mois. Il est devenu riche, il a fait un héritage : six cents livres de rente ; il est allé demeurer à la ville.

Il est devenu riche. C'est-à-dire qu'avec ses six cents livres de rente il a été louer à la ville une petite pièce sans air et sans soleil, d'où l'on ne voit ni le ciel, ni les arbres, ni la verdure, où l'on respire un air nauséabond, où l'on est entouré, pour tout point de vue, d'un papier d'un jaune sale, enjolivé d'arabesques chocolat. Il est devenu riche !

Il est devenu riche ! c'est-à-dire qu'il n'a pu garder son chien qu'il avait depuis si longtemps, parce que cela gênait les autres locataires de la maison.

Il loge dans une sorte de boîte carrée ; il a des gens à droite et à gauche, dessus et dessous.

Il a quitté sa belle chaumière et ses beaux arbres et son soleil, et ses tapis d'herbe si verte et le chant des oiseaux, et l'odeur des chênes. Il est devenu riche !

Il est devenu riche ! Le pauvre homme !

Il y a des choses qui sont tellement au-dessus de l'argent, que l'argent ne peut les atteindre que de loin et qu'à l'état de projectile ; alors il les blesse et souvent les tue. Les balles ne manquant jamais leur but que le diable vend au Freyschütz en échange de son âme sont en argent.

Quand on a des enfants à soi, et quand on se rappelle, on est bien embarrassé pour leur éducation. On sait parfaitement que, pour être heureux et bien vus de tous, il faudrait qu'ils fussent un peu égoïstes, un peu avares, un peu voleurs, un peu traîtres; mais on n'ose pas le leur dire.

Hélas! c'est tout au plus si l'on peut croire à l'innocence même des dupes. Les affaires, par actions, — pour la plupart, — participent d'un jeu appelé *Petit bonhomme vit encore*; jeu dans lequel on se passe de main en main une allumette enflammée, et où celui-là perd entre les mains duquel s'éteint l'allumette. Chacun de ceux qui achètent espère revendre : tant pis pour ceux qui gardent les actions et participent réellement à la chose qui a servi de prétexte aux actions. Et aussi du vol à l'américaine, qui est absolument la même chose, et dans lequel le volé n'est que le plus maladroit des deux voleurs.

Il n'y a qu'un sot qui puisse se moquer d'un homme qui a un mauvais habit; mais on a le droit de rire de celui qui porte des bijoux faux, ou qui se promène au bois de Boulogne sur un mauvais cheval. — On est obligé d'avoir un habit; donc, on l'a comme on peut, et tel qu'on peut; mais on n'est pas obligé d'avoir des diamants, ni de se montrer à cheval au bois de Boulogne.

Deux moyens de devenir riche :

Le premier est d'augmenter son revenu jusqu'à ce qu'il

se trouve en équilibre avec les désirs et les besoins. C'est le plus commun, le plus difficile, et le seul que l'on essaie.

Le second est de diminuer ses besoins et ses désirs, jusqu'à ce qu'ils se trouvent en équilibre avec le revenu.

Mon ami, disait un homme à un autre qui lui demandait cinq francs, il faut savoir se priver et se contenter de ce qu'on a. Quand je ne puis pas avoir un faisán à mon dîner, je me contente d'un perdreau; si je n'ai pas de vin de l'Ermitage, je bois tout simplement du vin de Bordeaux, pourvu qu'il soit d'un bon cru et pas trop jeune.

Ce sont souvent ceux qui n'ont pas assez de pain qui en donnent le plus volontiers à ceux qui n'en ont pas du tout.

Ce serait une épouvantable chose que l'avarice, si les avares vivaient toujours. Mais ils font dans la société l'office des citernes qui tiennent enfermée l'eau rassemblée par les gouttières de la maison.

Il est peu important que la brioche coûte très-cher si le pain est à bon marché.

Comment! des cerises?.. mais ce n'est pas la saison...
— A Paris, il n'y a de saisons que pour les pauvres et les avares.

- Un potage à la bisque d'écrevisses, des cailles...
— Pardon, mais la chasse n'est pas ouverte... et le gibier...
— La chasse est toujours ouverte aux bourses qui ne sont pas fermées. Vous connaissez *Robin des Bois*?
— Oui, charmante musique!.. charmante!
— Il ne s'agit pas de musique. Le poème contient une leçon à votre adresse. Le Freyschütz met dans son fusil des balles d'argent, avec lesquelles il tue tout ce qu'il veut.
-

On a appelé « âge d'or », c'est-à-dire temps de bonheur et d'innocence, l'époque précisément où l'or était inconnu.

*
* *

Il y a deux choses que les femmes ne pardonnent pas : le sommeil et les affaires.

Les femmes ne changent qu'extérieurement; il vient un moment où la femme que nous avons vue jouer à la poupée, puis devenir à elle-même sa propre poupée, se réveille enfermée dans une peau ridée et sèche comme les sœurs de Phaéton dans l'écorce des peupliers; mais, au dedans, elle est toujours jeune, son esprit et son cœur n'ont pas vieilli, il faut qu'elle les déguise pour les mettre

en harmonie avec son extérieur, comme un homme costumé en polichinelle met *une pratique* dans sa bouche pour se faire la voix de son personnage.

Sa beauté particulière est pour chaque femme un sonnet, qu'elle retouche tous les jours : elle ajoute, elle efface, puis elle le lit le soir devant les hommes et les autres femmes, qui sont des juges également prévenus en sens opposé. Le prix est payé en amour et en haine.

Certaines femmes ont dans les manières quelque chose d'apprêté, de raide, quelque chose de trop neuf qui aurait besoin d'être un peu chiffonné, et qui rappelle l'argenterie magnifique qu'un parvenu avait fait faire, et qu'il avait, — lui, — le bon sens de faire dégringoler par les escaliers, pour la bossuer et lui donner un certain air d'argenterie de famille venant d'ancêtres.

Deux femmes se rencontrent, d'un coup d'œil elles ont vu tous les détails de la toilette et des armes de l'ennemie, toutes deux se retournent pour jeter encore un coup d'œil. Ce que chacune avait surtout examiné chez l'autre, c'est ce qu'elle a en elle-même de plus triomphant.

Il n'est pas adroit à un homme d'exiger d'une femme des réponses catégoriques et précises; cela la rappelle nécessairement à la prudence et à la raison, elle ne peut répondre que... *non*.

Une femme se fait écrivain; elle a d'un seul coup le double tort d'augmenter le nombre des livres et de diminuer le nombre des femmes.

La femme qui se voit vaincue sent un mouvement de haine contre son vainqueur, quelque adoré qu'il soit.

Voici une femme, c'est encore une femme de trente ans, c'est-à-dire qu'elle n'en a pas tout à fait quarante. Elle est grande, grosse, fort serrée dans son corset, porte la tête en arrière, et parle du bout des lèvres avec une extrême prétention; elle a le nez un peu recourbé, les yeux noirs, vifs, hardis; ses cheveux noirs sont gros et arrangés sur chaque tempe en trois rouleaux bien pareils et d'une remarquable raideur, de telle façon qu'ils semblent être en fil d'archal; elle a les lèvres épaisses et un peu pendantes; ses regards, ses gestes, sa voix sont affectés. C'est ce que beaucoup de gens appellent une belle femme.

L'inégalité entre les femmes ne se manifeste pas d'une manière aussi évidente qu'entre les hommes. L'esprit, les talents, une certaine autorité, séparent suffisamment les hommes; mais, entre les femmes, il ne peut y avoir d'inégalité réelle que celle de la beauté. Les servantes, comme les maîtresses, le savent bien, et il n'est pas une femme qui ne se défie d'avoir auprès d'elle une trop jolie servante.

Un artiste, un homme politique, un homme d'esprit, sont suffisamment séparés de leurs domestiques; mais on peut (les exemples ne manquent pas), quand on veut, faire d'une jolie chambrière une duchesse à peu près présentable.

Non, je n'appelle pas vierge une jeune fille qui donne des cheveux à son petit cousin, ou qui, chaque matin, se rencontre et babille avec un écolier dans le fond du jardin; je n'appelle pas vierge une fille qui donne un coup d'œil au miroir sitôt que quelqu'un sonne.

Pour celui-ci, d'abord, pour la première fois, elle voulut être belle et parée; par cet autre sa main en dansant fut serrée; celui-là vit sa jambe un certain jour qu'au bois on montait à cheval; un autre eut un sourire; un autre s'empara, tout en feignant de rire, d'une fleur morte sur son sein; un autre osa baiser sa main. Dans ces *jeux innocents*, source de tant de fièvres qui troublent les jeunes sens, un monsieur a baisé devant les grands parents, tout en baisant la joue, un peu le coin des lèvres; on a rougi vingt fois d'un mot ou d'un regard; on a reçu des vers et rendu de la prose, *et cætera*.

La défiance, les scènes.., à quoi cela peut-il servir? On ne découvre rien, et une femme a le droit de se moquer de vous, si elle est coupable, et de s'offenser, si elle est innocente.

Il faut que les femmes soient honnêtes, mais il ne faut pas cependant leur rendre le métier d'honnête femme trop ennuyeux et les en dégoûter.

Elle m'a dit : « Bonjour, mon ami ! » Mais il est évident qu'on ne vous appelle pas « mon ami » de cette voix-là quand on ne veut faire de vous qu'un ami.

Les *devoirs d'une femme* consistent dans bien d'autres choses que la fidélité à son mari : elle doit être la providence, la consolation, l'attrait et le charme de la maison ; une femme n'a pas rempli exactement ses devoirs si, tout en restant fidèle à son mari, elle le fait mourir à force de petits chagrins et de mesquines tracasseries.

Faut-il donc être danseuse ou accusée d'empoisonnement pour attirer l'attention, pour être admirée, pour être aimée ? Ne reste-t-il donc aucune récompense pour les vertus cachées qui parfument la vie intérieure ? Faut-il donc mieux remplir le monde de bruit et de scandale, que remplir la maison — de paix, de joie et d'amour ?

Des preuves!.. des preuves ! répondit sans hésiter mademoiselle *** ; — des preuves?.. eh bien, qu'est-ce que ça prouve ?

Quelques femmes ont encouragé les fumeurs :

« Ne vous gênez donc pas ! nous ne sommes pas plus bégueules que ces demoiselles ; nous ne détestons pas

l'odeur du cigare. » Quelques-unes même ont fumé elles-mêmes, mais deux ou trois seulement, et elles ont mal fini : elles ont enlevé des pianistes, puis, abandonnées par ces héros, elles sont entrées en feuilleton.

C'est une chose fort singulière que l'horreur qu'ont instinctivement les femmes jeunes ou vieilles pour la vieillesse. Il n'est pas de mot qu'elles prononcent avec plus de mépris et de dégoût que le mot *vieux*. Prenez une fille de seize ans, prenez une femme de cinquante ans ; vous pouvez être sûr d'avance que, si elle veut témoigner de la répugnance ou un dédain mêlé de haine contre quelqu'un ou contre quelque chose, elle lui accolera l'épithète de *vieux*, que ce soit un homme ou un chapeau. Si même, d'aventure, elle sent le besoin de donner à l'objet de son antipathie plusieurs épithètes, on peut compter que celle de *vieux* sera placée la dernière comme la plus forte. Quelque dur que soit un adjectif, *vieux* en est toujours le superlatif.

Les femmes auxquelles la nature, dans sa colère, a infligé des formes sérieuses et réelles, sont belles d'une beauté tristement immortelle et incontestable, mais seulement pour les peintres, les sculpteurs et les hommes de bon sens et de bon goût, — une bien faible minorité ! — ces pauvres femmes ne peuvent, malgré leur bon vouloir, se soumettre aux lois variables de la mode.

Un jour, pour être belle il faut avoir la taille sous les bras ; un autre jour, la taille doit être près des jar-

reutères ; un autre jour, les bras doivent être plus gros que le corps.

J'ai vu le temps où une femme à la mode devait être frêle, pâle, un peu verte.

Les hommes font les lois ; les femmes les abrogent.

.....Pour la pauvre femme,
Étant du sexe faible, et que toujours on blâme,
La seule ressource est, — puisqu'il faut obéir,
De se faire ordonner ce qui lui fait plaisir.

Un ange ! — Un mot très-bête, à la femme fatal !
On la juche si haut ! que, sur son piédestal,
Dans la crainte de perdre un respect si peu tendre,
Elle a beau s'ennuyer, elle n'ose en descendre.

Les anciennes amazones se brûlaient, dit-on, un sein pour tirer plus commodément de l'arc ; les *amazones* modernes, au contraire, loin de diminuer aussi brutalement leurs attraits, ont adopté un costume qui en montre — au moyen des jupes de crinoline ou de la ouate, — un peu plus que la plupart n'en ont réellement.

En général, les rêveries des femmes ne sortent guère des espaces réels ; il faut que toute idée puisse se traduire à leurs yeux par une forme visible. Pour les conduire au

ciel, Dieu doit faire la moitié du chemin ; leur religion est l'amour pour un Dieu fait homme.

Quand on voit une de ces belles jeunes filles au visage calme, au maintien modeste, aux cheveux lissés sur le front, aux regards doux et incertains, l'imagination ne la sépare guère de son vêtement ; il semble qu'elle ait des pieds de satin, et que ce nuage bleu que forment autour d'elle les plis de la gaze qui descendent jusqu'à terre soit son corps.

Mais qu'il est difficile de ne pas rompre ce charme mystérieux, cet amour sans désir, cet amour religieux et poétique !

Il suffit d'une mère qui vienne dire : « Ma fille est un peu malade ; elle a monté à cheval, elle a les cuisses rompues. » Ou : « Ne cours pas, on verrait tes jambes. » Ou : « Je lui ai acheté des chemises de batiste, ou des jarrettières. » Et combien peu de mères savent se priver de pareilles mentions !

Il y a dans des femmes qui ne sont ni si belles ni si agréables que d'autres un charme invincible qui captive les hommes et étonne et indigné les autres femmes, qui ne peuvent s'en rendre compte, parce que ce charme ne s'exerce que sur les hommes. C'est que telle femme est bien plus femme que telle autre. De même qu'entre deux bouteilles de vin du même volume, il y en a une qui contient bien plus d'arôme et d'essence de vin que l'autre, de même il y a dans telle femme bien plus de femme que dans une autre.

Voyez cette figure hâve, flétrie et peinte. Elle est couverte de riches étoffes; mais sa coiffure, sa démarche, sa physionomie, tout raconte l'effronterie, le vice, la prostitution, la honte. C'est une fille qui s'est fait une célébrité par une façon particulièrement indécente de danser dans les bastringues, et elle est entourée, adulée, fêtée. Il n'y a rien de trop beau pour lui être offert. Des jeunes gens de famille se disputent à qui se ruinera pour elle. Aucun d'eux n'a la prétention, l'ambition, de l'avoir tout entière; on se partage ses honteuses faveurs.

Et voilà sur quel fumier s'épanouissent aujourd'hui les premières fleurs de l'amour dans les cœurs de vingt ans!

La vertu qu'on exige des femmes est telle, que, si on les blâme et si on les flétrit de manquer aux devoirs qu'on leur impose, il n'y a que silence et oubli pour celles qui s'y astreignent.

Une veuve laisse supposer qu'il n'est pas impossible qu'elle se remarie, même quand elle est décidée à n'en rien faire. La veuve est coquette; elle aime sa position; dire qu'on veut se remarier, c'est couvrir d'un vernis d'honnêteté la manière dont la coquetterie tend ses gluaux dans le monde. Elle ne veut pas trouver de mari; mais elle veut autoriser la mansuétude avec laquelle elle se fait faire la cour.

Il vaut mieux faire rougir une femme que de la faire rire.

Si une femme voyait son père disparaître dans un marais fétide, — je pense à une autre image, mais je n'ose pas l'écrire, — l'homme qui irait le chercher et reparaitrait noir d'une boue infecte inspirerait à la femme une vive reconnaissance, mais jamais d'amour; il vaudrait mieux laisser étouffer le père, et se désoler sur le bord du marais en phrases sonores et poétiques.

..... — Il est un flair
 Qui ne trompe jamais, que la femme possède —
 Ou du moins possédait de mon temps, belle ou laide,
 Spirituelle ou sotte — et par lequel, crois-moi,
 Elle avait lu ton cœur un quart d'heure avant toi.

Les Gaulois, nos ancêtres, choisissaient un tronc d'arbre dans une forêt, et, à force d'y appendre tout ce qu'ils possédaient de précieux et les dépouilles de leurs ennemis, la pourpre des sénateurs, les anneaux d'or des chevaliers romains, en faisaient une divinité qu'ils adoraient sous le nom d'Irminsul.

C'est ainsi que l'on a fait la femme et l'amour.

Jamais une jeune fille ne devrait être touchée par personne; ses formes encore grêles et élancées, l'incertitude de son regard, tout semble indiquer que sa beauté est surtout faite d'innocence, de chasteté, d'ignorance. Sa beauté doit parler à l'âme et à l'imagination, et non aux sens comme celle des femmes.

On passe des heures entières pendant lesquelles les mains, les yeux se donnent de longs et ardents baisers; et dans cette situation où se mettent tant de femmes qui se croient parfaitement vertueuses, il reste quelque petite chose à faire pour l'amant, mais pas grand'chose contre le mari.

Le mari, l'amant lui-même, sont, dans les coulisses de la beauté, quelque chose comme un machiniste, un décorateur, un souffleur. C'est au delà de la rampe qu'est celui pour lequel on joue la pièce.

La femme que l'on obtient ressemble quelquefois si peu à celle que l'on a désirée, que ce serait une infidélité faite à la première que de continuer à aimer la seconde.

Comment aime-t-on quelquefois des imbéciles des deux sexes? C'est que le langage de l'amour a une si douce musique, qu'on n'est pas exigeant pour les paroles.

On doit juger de la beauté, non par les proportions mathématiques du corps et du visage, mais par l'effet qu'elle produit.

Toutes les femmes sont *la même*; il n'y a de variété que dans les circonstances.

La véritable pudeur doit se cacher elle-même avec autant de soins que le reste. La main qui ramène un pli de la robe fait plus rêver à ce qu'elle veut cacher qu'à la honte vertueuse qui le lui fait cacher.

Ah! toi qui n'as pas encore aimé, garde-toi, conserve-toi pour l'homme que tu aimeras. Si tu savais comme alors on devient précieuse à soi-même! comme on se sent riche et conséquemment avare de tout ce qu'il aime en nous! de quel or suprême on croit ses cheveux quand on a senti les regards de son amant s'arrêter voluptueusement sur eux! quelle valeur on attache soi-même au contact de cette main sur laquelle on l'a vu cueillir un plaisir dont il a frissonné en y posant ses lèvres! Alors, on sait qu'on a des regards par lesquels on verse au cœur d'un autre un enivrant nectar; alors, on devient ménagère de ses regards, on ne veut s'en servir que pour lui, on ne voudrait parler que pour lui, parce qu'on sait qu'on a dans la voix une céleste musique qui lui fait frissonner le cœur. Oh! heureuse la femme qui s'est gardée! mais rien ne nous avertit de nos richesses; nous éparpillons, nous dépensons les diamants, les rubis et les émeraudes, comme du billon et des sous de cuivre, et nous n'en savons la valeur que lorsque nous avons jeté les derniers, ou lorsque ceux qui nous restent ont perdu leur titre à cause de la prodigalité qui les a rendus vulgaires.

Entre les enfants, les petits garçons ne sont pas précisément des hommes plus petits; ils n'ont aucun des goûts, aucun des intérêts qui occuperont plus tard leur existence; mais les petites filles ont déjà toutes les grâces

et toutes les coquetteries de la femme; une petite fille n'est qu'une femme très-petite, une femme que l'on regarderait en retournant la lorgnette; on marierait une petite fille de six ans sans l'étonner; une petite fille de six ans est prête à tout.

Les femmes nagent, les hommes ne nagent plus. Une des causes de cette bizarrerie est que les filles portent les cheveux nattés ou lissés en bandeau ou peuvent les ôter pendant le bain pour ne pas les mouiller, et les hommes se font friser; les jeunes garçons fument et lisent les journaux, tandis que les jeunes filles font de la gymnastique. Avant trente ans, les hommes seront devenus à leur tour le *sexe faible et timide*.

Un ami fera tout au monde pour vous donner la femme que vous aimez.

Votre amie fera-t-elle moins pour vous si c'est elle-même que vous aimez?

Si *votre ami* était une femme, il serait votre maîtresse.

La civilisation moderne semble avoir pour un de ses buts, les plus franchement et les plus assidûment visés, de jeter les femmes en proie à la prostitution :

L'agrandissement des villes, les petites industries, les petits commerces qui y appellent les filles de la campagne; tous les métiers qui permettraient aux femmes de vivre en travaillant, honteusement envahis par les hommes; tous les métiers d'aiguille, presque tous les métiers assis, tous ceux qui ne demandent pas un grand déploiement de force, exercés par des jeunes gens vigoureux, qui passent la

vie à ployer, à reployer et à faire chatoyer et miroiter les étoffes!

Puis la prostitution, insolente, entourée, recherchée, désirée, à l'enchère; les prostituées obtenant une notoriété que ces malheureuses prennent pour de la gloire!

Une jeune fille qui gagne péniblement et insuffisamment sa vie à coudre les ajustements de ces demoiselles, qui les voit descendre de leur voiture pour les commander, ou gourmander leur lenteur, qui les voit reçues dans le magasin avec empressement et respect: se regarde au miroir, se voit plus jeune, plus fraîche, plus jolie; ne s'aperçoit pas qu'on l'estime, qu'on la recherche davantage parce qu'elle est honnête.

Le chemin est bien glissant!

*
* *

Entre les choses perdues que l'Arioste fait retrouver à Astolphe dans la lune, je ne me rappelle pas s'il est question des conseils, mais, à coup sûr, si on ne les y admet pas, c'est par la crainte d'encombrer cette planète.

Le moucheron a pour ennemi la fauvette et l'hirondelle; la fauvette et l'hirondelle ont pour ennemi l'épervier; l'épervier craint l'homme; mais l'ennemi de l'homme, c'est l'homme lui-même.

Le sceptre de l'esprit doit être fort et fleuri, comme le thyrsé de Bacchus, le vainqueur de l'Inde.

On n'a pas des idées, des principes, des opinions et de la morale en France; on en porte. Une année, les gilets sont trop courts, et les principes très-étroits. L'année d'après, les gilets sont longs, et la morale large. Tout cela se porte et se rejette, se succède, s'oublie et revient.

Tout homme, grâce aux livres, peut, en robe de chambre, recevoir chez lui, quand il lui plaît, les plus grands esprits de tous les temps et de tous les pays; ils viennent sans se faire prier, ils restent autant qu'on le veut, ils s'en vont quand on est fatigué, sans se fâcher, sans que cela les empêche de revenir. Et ils viennent toujours de bonne humeur, toujours en verve, jamais éteints ni moroses.

Les besoins réels, simples, peu nombreux et faciles à satisfaire, que nous avaient donnés la nature et la Providence, avaient d'abord rapproché les hommes pour la défense commune et pour les échanges.

Mais les besoins factices, insensés et sans bornes, que créent tous les jours le luxe, la vanité, l'avarice et l'ambition, rapprochent aussi les hommes, mais comme des dogues autour d'un os, pour se battre, se haïr, se tromper, se voler et se dévorer les uns les autres.

Si un homme avait dit, il y a trois cents ans : « J'ai une idée ; je vais prendre un brevet pour qu'on ne me la vole pas. Voici une plante vénéneuse, qui exhale une mauvaise odeur ; je vais la mettre en poudre, et je proposerai aux gens de se fourrer cette poudre dans le nez. En deux ou trois ans, cela leur ôtera l'odorat. Je vais la couper en menus brins, et je proposerai aux gens d'en aspirer la fumée ; d'abord cela leur donnera des éblouissements, des vertiges, des tranchées, en les empoisonnant un peu ; mais ils finiront par s'y habituer. Tout ce que je demande, c'est le privilège de vendre seul ; et j'offre pour ce privilège de payer, chaque année, 80 millions à l'État... » on aurait pris l'homme pour un fou.

Le Parisien est ce qu'il peut ; mais il y a certaines choses qu'il doit *paraître*. Après plusieurs révolutions, les classes inférieures ont conquis le droit de *paraître* égales aux autres, elles ont conquis l'égalité dans la dépense, mais non dans la recette.

A Paris, tout le monde est riche dans la rue, tout le monde est riche au bal ou au spectacle. Mais le plus grand nombre paie cet éclat extérieur et apparent par toute sorte de misères réelles, courageusement endurées, comme des nécessités insurmontables, quoiqu'elles puissent sembler volontaires.

Le costume et le *paraître* sont le nécessaire ; le logement et la nourriture sont le *superflu*. C'est sur ce superflu que l'on va toujours taillant et rognant.

Quand la civilisation détruit l'anthropophagie chez un peuple sauvage, elle lui donne en place l'eau-de-vie et les armes à feu.

On veut avoir l'air impertinent, mais on a des habitudes efféminées, mais on a perdu les traditions chevaleresques, mais on a remplacé la rapière par la petite badine à la tête de cornaline ; on peut être embarrassé parfois et de son regard et de celui d'un autre.

Au moyen du lorgnon, on s'est fait un regard postiche, un regard qui ne cligne pas sous un regard justement irrité.

Les voyages prouvent moins de curiosité pour les choses que l'on va voir que d'ennui de celles que l'on quitte.

A propos de noblesse, ce peut être, selon moi, une heureuse institution que celle qui lègue aux enfants d'un grand homme une gloire qui les oblige. Il est seulement une absurdité en faveur de laquelle je défie qu'on me donne une raison même plausible : c'est celle qui fait que la noblesse la plus ancienne est la meilleure. Ainsi, un homme qui aujourd'hui l'obtiendrait pour prix des plus grands services rendus à son pays, serait moins noble que le descendant, fût-il crétin, d'une famille dont la seule illustration remonterait à un ancêtre tué sous le règne de saint Louis ; ainsi, le fondateur de cette famille, celui qui a conquis la noblesse dont elle est si fière, s'il vivait en même temps que son dernier descendant, serait moins noble que lui.

Ce serait le contraire qui serait raisonnable et qui devrait avoir lieu, de même que le fils d'un blanc et d'une négresse n'est que mulâtre, que les enfants sont quarterons, et les enfants de ceux-ci métis (je ne suis pas bien sûr de la propriété des termes, mais mon idée est claire), il est absurde que l'illustration soit plus grande pour une

famille, à mesure qu'il y a plus longtemps qu'aucun de ses membres ne l'a méritée. Le fils d'un noble devrait être moins noble que son père, et son fils moins noble que lui, jusqu'à ce qu'après un certain nombre de générations, le descendant de ces familles eût à mériter lui-même cette distinction ou à rentrer dans la foule.

C'est une triste invention que l'écriture, l'ubiquité qu'elle donne aux personnes. Tel monsieur, s'il ne savait pas à peu près écrire, serait simplement bête à Pékin; tandis que, par une seule lettre, il est bête à la fois à Pékin et à Paris.

Il y a des personnes qui prétendent que les bals au profit des pauvres devraient être appelés des *pauvres au profit d'un bal*; mais, quelque forme que prenne la charité, il faut la bien accueillir et ne la point décourager.

Les injures sont bien humiliantes pour celui qui les dit, quand elles ne réussissent pas à humilier celui qui les reçoit.

Il est répugnant de voir tout ce qu'il y a de commun et de mauvais goût dans les coulisses de la vie humaine; combien peu il y a de gens qui aient quelque respect pour eux-mêmes, et qui gardent quelque dignité quand ils sont seuls. Il semble que, pour la plupart, non-seulement les vertus et les qualités, mais même les bonnes manières et

la distinction soient un rôle fatigant dont on ne saurait trop vite se débarrasser ; il semble voir des chiens savants retomber sur leurs quatre pattes aussitôt que leur maître détourne la tête.

Vos habits, au sortir du cercle, imprégnés du tabac que vous avez fumé, vous annoncent dès l'antichambre. — Ça sent mauvais ! il vient des hommes ! — Et les femmes jettent un coup d'œil sur leur toilette.

Souvent on ne se résigne à être soi qu'après avoir pris et arraché successivement une demi-douzaine de masques.

..... On est riche en n'ayant de désir
Que pour ce qui nous fait réellement plaisir.

Il est des vertus surhumaines qu'on veut exiger des domestiques pour vingt francs par mois, le prix tout au plus d'un vice très-ordinaire.

Il est des femmes qui sont si furieuses de voir un amant à leur femme de chambre, que leur colère a presque l'air d'être de l'envie.

De leur meilleur côté tâchons de voir les choses :
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux ;
Moi, je me réjouis et rends grâces aux dieux
Que les épines aient des roses.

Demandez le matin à vos hôtes comment ils ont passé la nuit, personne ne vous répondra qu'il a dormi comme de coutume, « comme dort tout le monde » ; qu'il a un peu rêvé, qu'il s'est, une ou deux fois, réveillé et rendormi.

Personne ne veut être « comme tout le monde » ; l'un n'a pas fermé l'œil, l'autre a dormi tout d'un somme, celui-ci a fait des rêves épouvantables. Le premier joue le poète élégiaque ou l'homme que ses profondes méditations empêchent de dormir ; le second veut se vanter d'une santé robuste ; le troisième a tant d'imagination !

Loin de moi la pensée de reprocher aux Français leur propension à la gaieté, comme font certaines gens qui se savent si bien justiciables de la gaieté, qu'ils la craignent et la haïssent comme les voleurs les gendarmes. Peut-être seulement reprocherais-je aux Français de rire parfois à contre-temps.

Le diable ferait de tristes affaires s'il mettait des étiquettes sincères sur les fioles de sa boutique, mais pas si bête !

Chez lui, la *haine du prochain* s'appelle *amour de Dieu*.

Le désir de voir de près les jambes des danseuses, *protection éclairée des beaux-arts*.

La fureur de montrer des jupes neuves, *propreté*.

La médisance, *sévérité d'une âme pure*.

L'hypocrisie, *respect des convenances*, etc.

Mais, si le diable est dans son rôle en mettant des étiquettes menteuses sur les flacons, le rôle des philosophes

et des honnêtes gens est de donner leur vrai nom aux drogues et de remplacer les étiquettes du diable par les étiquettes de la vérité.

Notre âge aura dans l'histoire un éclat tout particulier. A toutes les époques, on a dit et fait des sottises ; mais le temps et l'oubli en effaçaient le plus grand nombre. Aujourd'hui, on écrit, on imprime, on enregistre tout, et ceux qui viendront après nous nous prendront pour une génération d'insensés.

Quand le vice a trouvé un nom honnête et a réussi à s'en affubler, il est bien hardi et bien fort.

MM. les voleurs, vu les progrès de la civilisation, les écoles primaires et le déboisement de la France, ayant remarqué qu'on les pendait quelquefois et qu'on les envoyait fréquemment aux galères, ont cru devoir apporter à leur profession des modifications plus apparentes que réelles, qui l'ont placée à la hauteur des autres industries. Ils ont pris une patente, et, pour ne pas abandonner le théâtre de leurs anciens exploits, ils se sont établis aubergistes sur les grandes routes ; là, ils attendent les voyageurs comme autrefois.

Vous, la jeune génération à laquelle nous allons livrer la société et la civilisation, si vous ne devez pas valoir mieux que nous, au moins ne commencez pas par notre décrépitude : imitez nos premières années avant de vous accroupir sur la trace de nos dernières.

Donnez leur vrai nom à un certain nombre d'actes honorés ; vous n'arrêterez peut-être pas ceux qui les commettent, mais vous dégoûterez ceux qui les tolèrent et qui les admirent.

On en est arrivé, par haine de l'esprit, à appeler esprit l'absence de bon sens, et à appeler bon sens l'absence d'esprit.

On donne facilement des conseils ; ça amuse beaucoup celui qui les donne, et ça n'engage à rien celui qui les reçoit.

Les vices et les ridicules de chacun sont le gibier, le champ, le patrimoine des autres.

Nous ne nous rappelons le respect que l'on doit aux parents que pour l'exiger de nos enfants.

La civilisation, qui a commencé par nous faciliter la satisfaction des trois ou quatre besoins que nous tenons de la nature, y a ajouté une trentaine d'autres besoins, et la sottise une centaine ; de ces besoins viennent la dépendance, les tyrannies, la nécessité du travail incessant, la pauvreté du plus grand nombre.

La crédulité publique est le patrimoine, le champ d'un plus grand nombre de gens qu'on ne l'a jamais vu. Ce champ, on le cultive avec soin, avec ardeur, avec sollicitude; on y sème des mensonges que l'on arrose d'hypocrisie, et l'on y récolte la fortune, la renommée, et même la considération.

*
* *
*

Je voudrais savoir si, aux yeux du souverain créateur de toutes choses, il y a quelque différence entre ces deux insectes se disputant un grain d'orge et deux armées richement équipées, conduites par de *grands généraux*, et se battant avec acharnement; je ne le crois pas; vues du sommet d'une montagne, les vagues furieuses de la mer s'aplanissent et ne paraissent que des rides de l'eau.

Il y a deux sortes de guerre :

L'une est sainte; c'est celle qui se fait pour l'indépendance, pour la liberté, pour la défense de la patrie, du foyer, de la famille. A cette guerre, les femmes envoient leurs maris, les mères envoient leurs fils, les jeunes filles envoient leurs frères et leurs fiancés, et, de leurs mains délicates, elles effilent de la charpie pour leurs glorieuses blessures, en n'adressant que tout bas leurs prières à la Vierge; tandis que les petits enfants retiennent leurs larmes pour ne pas amollir le cœur de leurs pères, et que

les vieilles femmes font bouillir l'huile pour jeter sur la tête des assiégeants.

A cette guerre-là, frappez fort, frappez sans ménagement. Si les armes, si les mains vous manquent, faites comme Cynégire, le frère d'Eschyle, servez-vous des dents; car, je le répète, cette guerre-là est permise, cette guerre-là est sainte; toutes les cruautés, toutes les plaies, de quelque main qu'elles soient faites, tout le sang, de quelque main qu'il soit versé, seront mis au compte, au compte terrible des agresseurs et des tyrans.

Il est une autre guerre, la plus odieuse, la plus grotesque, la plus criminelle, la plus ridicule des folies humaines. Celle-là a pour mobile une vanité bête et féroce qu'on est convenu d'appeler « l'amour de la gloire ».

Les fous furieux qui la font se décorent du titre de héros et de conquérants; les fous idiots qui la laissent faire, se laissent appeler « braves compagnons »; en réalité, ils ne sont compagnons que pour les coups.

On donne à ces actes de rage insensée des noms gracieux et bucoliques : ces gens vont « cueillir des lauriers, moissonner des palmes », comme les filles vont aux champs cueillir des pâquerettes et des bleuets.

La guerre soutenue pour la liberté, et l'indépendance est une guerre sainte à laquelle le pays tout entier doit contribuer, avec tout ce qu'il a d'énergie et de sang, et l'on ne saurait trop honorer les soldats qui y prennent part; mais la guerre de fantaisie, la guerre de conquête, la guerre « pour cueillir des lauriers », est la plus bête, la plus criminelle et la plus ridicule chose qui soit au monde.

C'est un terrible argument contre l'absolutisme que de voir un homme en condamner tant d'autres à mort, par une guerre injuste et absurde et une ambition qui, si, au lieu de se manifester à la tête d'une nation et avec des armées nombreuses, elle se montrait à l'état d'entreprise individuelle, recevrait justement toutes sortes de noms malsonnants.

Écoutons les cloches, écoutons le canon.

Domine Sabaoth (Dieu des armées)! s'écrient-ils, nous te louons (*Te Deum laudamus*)! Car nous avons marché dans le sang jusqu'aux genoux. Nous te louons, Seigneur, car nous avons fait une montagne de corps morts des ennemis. Et eux n'ont pu faire qu'une colline de nos cadavres.

» Nous te louons, Dieu des armées, *Domine Sabaoth*! de nos compatriotes, de nos amis, de nos frères qui ont des habits bleus; dix mille seulement ont été éventrés et coupés en morceaux; tandis que vingt mille de ceux qui ont des habits blancs ont subi le même sort.

» Je suis borgne, mais l'ennemi est aveugle; grand Dieu, reçois mes actions de grâce. »

— Mais qu'appellez-vous l'ennemi ou les ennemis?

— Ceux qui ont des habits blancs.

— Ont-ils d'autres crimes à se reprocher?

— Non; mais c'est bien assez.

— Est-ce de leur plein gré qu'ils viennent se battre contre vous?

— Non, certes! ils aimeraient certainement mieux rester chez eux à cultiver leurs champs et à élever leur famille.

— Alors...

Mais, ici, les cloches et le canon m'interrompent pour continuer à dire aux échos: « Les moissons et les pâturages sont détruits; les chaumières, démolies et brûlées;

les familles ont perdu leurs fils aînés, et les charrues traceront des sillons incertains et sinueux sous la main faible et inexpérimentée des plus jeunes... *Te Deum, laudamus, — Seigneur nous te louons!* »

*
* *

C'est incroyable tout ce qu'on a de sagesse pour les autres, et comme on voit clair dans leurs affaires et dans leurs intérêts!

Dieu t'a jeté dans la vie et t'a renfermé dans des limites infranchissables; ta chaîne te permet de cueillir quelques fleurs à droite et à gauche et de te piquer les doigts à leurs épines; mais il ne t'en faut pas moins parcourir la même route que ceux qui t'ont précédé et ceux qui te suivront; il te faut mettre tes pieds dans l'empreinte de leurs pieds.

On ne sait pas avec quelle facilité le gros du public adopte d'abord les phrases, puis ensuite les sentiments qu'elles expriment.

Tous les hommes aiment le repos.

— Vous me permettrez d'en excepter quelques-uns.

— Lesquels?

— Ceux qui le possèdent.

L'homme qui meurt et la feuille jaunie qui tombe ont précisément la même importance. Dans la nature, la mort n'est pas une chose triste plus que la naissance, c'est un des pas du cercle perpétuel que font les choses créées. Tout meurt pour que tout vive : la mort est que l'engrais de la vie.

Un homme qui montre une valeur quelconque, comme une femme qui a de la beauté, se dénonce à la bienveillance inerte de quelques-uns et à la haine ardente de beaucoup.

Autrefois, on appelait les dettes de jeu des dettes d'honneur, et elles devaient être acquittées dans les vingt-quatre heures. Cette rigueur et cette dénomination paraissent bizarres au premier abord; eh bien, cela est très-justifiable. Une dette de jeu est une dette dont un homme de bonne compagnie ne réclame pas le paiement, que, du reste, il ne pourrait exiger, attendu que la loi ne reconnaît pas les dettes de jeu; elle n'est donc garantie que par la probité du débiteur. Le délai de vingt-quatre heures est également admissible, en cela que le jeu n'est pas une affaire et que l'on est censé ne jouer que l'argent qu'on a. Cela a paru gênant à nos talons rouges de ce temps-ci : on a supprimé la dénomination de dettes d'honneur et le délai de vingt-quatre heures a été déclaré préjugé.

Voici quelle est l'égalité réelle et raisonnable : un excellent jardinier est l'égal d'un excellent poète; mais un mauvais poète n'est pas l'égal d'un excellent poète ni d'un excellent jardinier.

L'égalité ne consiste pas à être tous la même chose, mais à être tous au même degré d'excellence dans les diverses carrières. Il y a moins de distance entre un chiffonnier et un poète qu'entre un grand poète et un poète médiocre.

Il y a des gens raisonnablement sages ; ils le sont quelquefois réellement. Amusez-vous des sages à grand orchestre ce sont des fanfarons et des hypocrites.

Concevoir une idée utile et la garder en soi, c'est ressembler au nuage chargé d'eau, qui passe sur nos têtes sans arroser la terre altérée et poudreuse.

Dans une société bien organisée, les professions devraient n'être que diverses, sans être hiérarchiquement séparées.

Il y a pour les gens fortement organisés une sorte d'assurance pour les choses qui *doivent se faire* ; les obstacles les leur font croire plus difficiles, mais jamais impossibles.

Les moralistes, souvent, ressemblent à ces gens qui cherchent le mouvement perpétuel et qui, dans leurs combinaisons, ne tiennent compte ni des frottements, ni de la résistance d'abord et de l'usure ensuite qu'ils amènent.

Ces gens construisent des vertus qui fonctionnent admirablement sur le papier et en petit, mais qui, appliquées en grand, s'emmêlent, s'enchevêtrent et se cassent. Par exemple, ils suppriment, un beau jour, les égouts. « En effet, disent-ils, ces cloaques sont hideux aux yeux et infects à l'odorat. » Mais, comme ils ne peuvent supprimer la pluie, comme ils laissent subsister les ruisseaux, ils n'obtiennent qu'un complet gâchis et une inondation générale de fange.

On montre souvent trop de violence, faute d'asser de force et de courage.

Les Français ont été doués admirablement par les fées. Une Carabosse quelconque leur a refusé un seul don ; mais ce seul don nuit singulièrement à leur élévation et à leur bonheur. Le Français ne sait ni admirer ni mépriser.

Faites ce que vous voulez avoir fait avant ce que vous avez envie de faire.

Il y a quelque chose de pis que les vices, ce sont les fausses vertus.

Qu'est-ce que la politesse ? Une convention tacite entre deux hommes, par laquelle chacun dissimule sa vanité au bénéfice de celle de l'autre.

Les vertus, comme les douleurs, comme la tendresse, doivent avoir de la pudeur et ne pas être si pressées de se montrer toutes nues. Certaines vertus sont un peu courtoises.

Qu'est-ce que l'honnêteté? Pour le plus grand nombre, un soin de ne rien faire de criminel dont on puisse vous donner des preuves.

Ceux qui entassent de l'argent ou des honneurs pour le temps où, sans forces, sans désirs, ils ne pourront plus en faire usage, me semblent des gens qui, n'ayant qu'une heure à dormir, passeraient cinquante minutes à se faire un lit bon et mou, au lieu de dormir leur heure entière sur l'herbe ou sur la terre dure.

L'incertitude est le pire de tous les maux, jusqu'au moment où la réalité vient nous faire regretter l'incertitude.

Il faudrait annuler les impôts sur le vin que l'ouvrier achète pour le boire chez lui avec sa famille; ce vin doit être protégé, c'est-à-dire vendu aussi bon marché que possible, comme le pain dont il est le corollaire.

Faire retomber cette somme d'impôts sur les cabarettiers, cafés, etc., où l'on boit sur place.

Ce qui se boit dans ces établissements n'est pas la satisfaction nécessaire d'un besoin : c'est un plaisir dangereux, abrutissant, mais c'est un plaisir et un luxe.

Il importe peu que la brioche coûte mille écus la bouche, pourvu que le pain soit à bas prix.

Une pénalité égale et légitime contre la fraude, une rigueur inflexible sur la quantité et la qualité des marchandises vendues, une surveillance incessante, en y ajoutant :

Le rétablissement du droit coutumier de France, c'est-à-dire le refus par les tribunaux de reconnaître les dettes de cabaret, de même qu'ils ne reconnaissent pas les dettes de jeu.

Vous verriez rapidement décroître le nombre de ces établissements et ceux qui subsisteraient devenir moins dangereux.

Le Phénicien Cadmus a inventé la guerre civile et l'alphabet. Son alphabet se composait seulement de seize lettres ; il serait curieux de calculer combien de sottises on écrit tous les jours rien qu'avec les huit lettres que les modernes y ont ajoutées.

Nos amis et nos parents trouvent une douce consolation pour les malheurs qui nous frappent dans la joie de les avoir prédits et de nous l'avoir *bien dit*.

Peut-être serons-nous sauvés d'un nouveau déluge, faute de pouvoir trouver la famille des justes que Dieu épargna, — quatre justes dont un gredin.

Il est utile que les médiocres soient à la tête de certaines choses; car ils sont bien forcés d'employer les hommes supérieurs, — et, à leur place, les hommes supérieurs n'emploieraient pas les médiocres.

Il ne faut pas exiger des domestiques des vertus que les maîtres seraient bien embarrassés de montrer.

La vie a pour tous le même courant, les mêmes rives, les mêmes écueils, le même port. Quoi que nous fassions, il nous faut passer par où les autres ont passé; et le plus prudent serait de se laisser aller à *vallon*, comme disent les bateliers, sans se donner un mouvement inutile dans un courant invincible et invariable. Nous rions des ridicules et de la bicoque gothique de notre père; nous habiterons la bicoque, et nous aurons les mêmes ridicules; et cette maison, nous l'aimerons, et ces ridicules, nous les caresserons. Nous croirons avoir un palais et des vertus!

*
* *
*

Je ne sais pourquoi l'on plaint tant les maris, et pourquoi l'on se moque tant d'eux quand il leur survient quelque infortune; je vous avouerai que, selon que je regarde la chose, en compassion ou en gaieté, j'ai bien plus de pitié et de moqueries pour les amants heureux des femmes de ces pauvres maris. Un mari un peu jaloux peut,

sans coups de poignard, sans poison, sans « tour du Nord », sans aucun de ces moyens de roman et de tragédie, sans rien risquer pour sa propre peau, sans le moindre danger d'aucune sorte, infliger à l'homme qui s'avise d'être amoureux de sa femme plus de tourments qu'on n'en a jamais mis dans l'enfer chrétien, ni dans celui du paganisme.

Il n'est aucun de vous qui n'ait vu quelquefois, dans une glace ou ailleurs, la sotte figure que fait un amoureux qui croit trouver la femme seule, et auquel le mari ouvre la porte.

Quand un romancier veut mettre en scène une femme adultère, il se creuse la cervelle pour orner de fleurs, adoucir et rendre insensible la pente qui conduit une femme, une épouse, une mère, du milieu des vertus domestiques, à l'oubli de tous ses devoirs.

Le vrai, le réel, ne se donnent pas tant de peine; il semble que la plupart des femmes qui trompent leur mari ne sont nullement abusées, aveuglées, etc., etc.; qu'elles trahissent la foi conjugale, tout simplement parce qu'il leur plait de trahir la foi conjugale; car les amants que la vengeance des maris produit au grand jour de la police correctionnelle ne paraissent presque jamais, ni par les agréments de leur personne, ni par l'astuce de leurs moyens, justifier ni même expliquer ce qu'on appelle un *entraînement*.

Il y a dans un adultère beaucoup plus de haine contre le mari, ou, au moins, d'ennui, que d'amour pour l'amant, qui n'est, le plus souvent, qu'un élément désagréable, mais malheureusement nécessaire d'un crime qu'on est décidée à commettre.

En général, nous, nous nous marions pour rentrer dans la maison; les femmes se marient pour en sortir.

Il n'y a, dans la pratique de la vie humaine, aucun contrat, eût-il pour but d'acheter une botte de petits radis, qui se fasse aussi légèrement et avec aussi peu de garanties que le contrat qui lie indissolublement deux êtres humains pour toute leur vie.

Décidément les hommes ne sont pas forts.

Quand un mari conçoit de l'inquiétude à propos d'un homme de sa société ou de son voisinage, il emploie le procédé que voici : il signale l'ennemi à sa femme en lui disant : « C'est un séducteur, un mauvais sujet, un homme qui a eu trois cents maîtresses, qui se fait un jeu de jeter le trouble dans les ménages, etc.; je vous avertis du danger, etc. — Tiens, tiens; dit la femme; voyons un peu! »

L'amour, dans le mariage, serait l'accomplissement d'un beau rêve, s'il n'en était trop souvent la fin.

Un mariage de convenance est une union entre gens qui souvent ne se conviennent pas, quand les biens de l'un sont la ressource de l'autre.

Il n'y a rien de si facile que les grands dévouements pour les imaginations poétiques; mais les petites abnégations

de tous les jours, voilà ce qu'il faut en ménage. Que vous vous battiez comme un lion, que vous vous jetiez dans le feu ou dans l'eau pour sauver Camille, je n'en doute pas un instant ; mais on se noie rarement, on n'est brûlé que de temps en temps, tandis qu'on mange tous les jours et qu'on use chaque jour sa robe et ses gants. Dans le mariage, il n'y a qu'une chose qui revienne tous les jours : le diner. Je ne vous demande pas si vous êtes prêt à mourir pour elle, je le sais ; mais je vous demande si vous êtes capable de travailler pour la faire vivre ; si vous offririez votre sang ? je le sais aussi, et je n'en doute pas ; mais lui donnerez-vous du pain et des chapeaux ?

Ces grands et héroïques dévouements, sous prétexte desquels tant de gens se dispensent de la bonté quotidienne et du pain de tous les jours, me rappellent un homme que je connais, qui offre toujours de changer un billet de banque ou au moins un louis d'or, chaque fois qu'il a à payer le sou de passage d'un pont ou un cigare, de sorte que les amis qui l'accompagnent s'empressent de payer pour lui ; et il garde son louis d'or ou son billet de banque, qui peuvent être faux tous les deux si bon lui semble.

Les choses en sont arrivées à ce point, que, et aujourd'hui les exemples sont connus, si aujourd'hui une danseuse épouse un duc, cela s'appelle toujours, comme autrefois, une mésalliance ; mais c'est la danseuse qu'on se mésoie. Tout le monde, en apprenant ce mariage, qui se fait à l'église, au chœur ou à la chapelle de la Vierge, s'écrie : « Quelle folie ! » Ne croyez pas que l'on veuille

parler du duc : c'est la danseuse qui est folle, et qui fait une mauvaise affaire.

Les peines infligées à la femme adultère ont singulièrement varié jusqu'à nos jours.

Les Locriens lui arrachaient les yeux. La loi de Moïse la condamnait à mort. Chez les anciens Saxons, on la pendait et on la brûlait. Le roi Canut, chez les Anglais, ordonna que la femme adultère eût les oreilles coupées. Chez les Égyptiens, on lui coupait le nez. Par la loi Julia, chez les Romains, on lui coupait la tête. En Crète, on l'obligeait à porter une couronne de laine et on la faisait esclave.

Aujourd'hui, en France, quand une femme est surprise en adultère, on se moque de son mari.

Certes, au bal, et dans ces cohues, où l'on vient pour se coudoyer ; où les femmes se montrent nues, sous prétexte de *s'habiller* ; où des maris crétins exhibent les épaules de leurs femmes ainsi que leurs seins et leurs bras (et puis ce que je ne dis pas, car toute la pudeur n'est que dans les paroles) ; au milieu d'un essaim frisé de jeunes drôles qui n'ont pas même soin de leur dire tout bas qu'ils voudraient bien coucher avec elles, beaux rôles pour messieurs les époux ! Ils ne savent donc pas que la femme d'un autre a bien assez d'appas, et que par cela seul elle est assez jolie, sans qu'il leur faille encore aller la couronner de perles et d'immodestie, bouchon de paille, emblème, hélas ! d'ignominie ! qui dit qu'elle est à vendre ou du moins à donner.

Certes, au théâtre, et sous un soleil d'huile, à l'ombre d'arbres de carton, lorsque les histrions roucoulent à la file une monotone chanson ; au théâtre, où la reine des coulisses, et la plus cher payée au milieu des actrices, celle que l'on dit *grande*, est toujours la catin qui sait un nouvel art, de nouveaux artifices, pour montrer aux quinquets, le soir, de maigres cuisses que personne autre part ne voudrait voir pour rien.

Une femme veut qu'on la trouve belle ; elle veut qu'on soit amoureux d'elle. Elle ne trouverait que juste et raisonnable que tous les cœurs de l'univers fussent tournés et dressés vers elle, et si quelqu'un paraissait se diriger d'un autre côté, quelque méprisable qu'il fût ou qu'il lui parût, quelque peu d'attention qu'elle eût donné à sa soumission, s'il se fût soumis, elle ne laisserait pas d'en ressentir un peu de mauvaise humeur et de colère.

De même qu'un parfum précieux répand les mêmes émanations, conservé dans un flacon d'or ciselé, ou dans une cruche de grès, l'amour est toujours l'amour ; et il contient tant d'admiration qu'on peut l'inspirer sans honte au plus obscur des hommes : tout ce qu'on se doit est de ne pas l'éprouver soi-même.

Chaque femme se croit volée de tout l'amour qu'on a pour une autre.

C'est ce qui explique le soin que semblent prendre tant de dames de la chasteté de leur femme de chambre, et la brusquerie qu'elles ne peuvent s'empêcher de lui témoigner si elles ont quelques raisons de lui croire un amant.

Un mari a quelque chance de voir que l'on fait la cour à sa femme ; mais, une fois que l'on est d'accord avec elle, tout semble s'entendre pour le tromper et pour lui cacher ce qui se passe. C'est seulement lorsque l'amant devient négligent ou infidèle, et que sa complice, à son tour, rend de soins, de chagrins, de concessions et d'humilité tout ce qu'elle en a fait payer avant de répondre à une flamme dont elle s'aperçoit qu'elle brûle seule, que les imprudences, les mauvaises humeurs de la femme font soupçonner au mari qu'il se passe quelque chose, qu'il se dit : « Mais... mais... mais monsieur un tel fait, je crois, la cour à ma femme ! » Et il met à la porte l'amant, qui, depuis six mois, cherchait à avoir un prétexte et un expédient pour s'en aller, pour qu'il ne soit pas dit que le mari n'ait pas pris soin de préparer toutes les phases de son infortune, et qu'il ait cessé d'être au dénouement la providence de l'amant comme il l'a été pendant tout le cours du roman.

Les femmes ne placent l'infidélité que dans la dernière faveur. Tout ce qui précède n'est coupable à leurs yeux que parce que cela, d'ordinaire, conduit par degrés à l'infidélité ; mais, pour la femme qui peut avec certitude se promettre de ne pas se laisser entraîner jusque-là, le reste n'a pas la plus petite importance.

Souvent, grâce aux imprudences que commettent sans cesse les gens vertueux, quand ils rêvent le crime sans en être arrivés encore à la prudence de la complicité et des précautions prises de concert, une femme encore pure est bien plus compromise aux yeux du monde que ne l'eût été une autre femme qui eût pris franchement un amant.

L'opinion attache du déshonneur *pour nous* aux fautes de notre femme : nous sommes comme cet enfant que l'on avait donné pour camarade à un jeune prince, et que l'on fustigeait quand le prince ne savait pas sa leçon.

*
* *
*

Les petits garçons ne rêvent plus d'être lanciers polonais ou hussards : ils rêvent d'être agents de change, agioteurs, boursicoteurs. Ils rêvent, non plus de gloire et de lauriers métaphoriques sur leur tête, mais d'argent et de foin dans leurs bottes.

J'écrivais il y a vingt-cinq ans :

« Voyez ! les petites filles de six ans jouent de la prune et paraissent prêtes à tout ; à huit ans, elles ont des airs langoureux et semblent désillusionnées et revenues des déceptions de la vie ; et sous prétexte de sauter à la corde, provoquent et recueillent les regards des promeneurs,

Toutes ces petites marionnettes sont très-ridicules, et reçoivent là une éducation de vanité qui en fera une singulière génération.

Ce sont nos enfants qui nous rendront la peine et les ennuis que nous avons coûtés à nos pères. De même, ne leur demandons pas la tendresse que nous leur portons, ce n'est pas à nous qu'ils la doivent et qu'ils la rendront, c'est aux enfants qu'ils auront plus tard, et dont ils se plaindront injustement, alors, comme nous nous plaignons d'eux et comme nos pères se sont plaints de nous.

Eh! ne faisons-nous pas dans la vie un voyage terrible et sans relâche? N'est-ce donc rien d'arriver successivement à tous les âges, d'y prendre et d'y laisser quelque chose? Tout ce qui nous entoure ne change-t-il pas chaque année? Chaque âge n'est-il pas un pays? Vous avez été enfant, vous êtes jeune homme, vous deviendrez vieillard. Croyez-vous trouver entre deux peuples, quelque éloignés qu'ils soient l'un de l'autre, autant de différences qu'entre vous enfant et vous vieillard?

Les jours et les années sont des traits que la mort nous lance. Elle vous a réservé ses plus pénétrants pour la vieillesse; les premiers ont tué successivement vos croyances, vos passions, vos vertus, vos bonheurs. Maintenant, elle tire à mitraille; elle a abattu vos cheveux et vos dents, elle a blessé et affaibli vos muscles, elle a touché votre mémoire, elle vise au cœur, elle vise à la vie.

L'enfant : Il n'y a rien qui ne lui paie un tribut de joie, rien qui, pour lui, ne soit un jouet. Les papillons dans l'air, les bleuets dans les blés, le sable des rivages, la luzerne des champs, les allées vertes des bois, tout lui donne des plaisirs, tout lui promet tout bas des bonheurs mystérieux.

Vous arrivez à la jeunesse; le corps est souple et fort, le cœur noble et désintéressé. Là, vous brisez violemment vos jouets de l'enfance; vous souriez avec amertume de l'importance que vous y avez attachée, parce que vous trouvez alors de nouveaux jouets que vous traitez avec le même sérieux; c'est le tour de l'amitié, de l'amour, de l'héroïsme, du dévouement; vous avez tout cela en vous, vous le cherchez chez les autres. Mais ce sont des fleurs qui se fanent infécondes, et elles ne fleurissent pas en même temps dans tous les cœurs. Chez celui-ci, elles ne sont qu'en bouton; chez celui-là, elles sont depuis longtemps passées. Vous réclamez hautement l'accomplissement de vos désirs, comme vous réclameriez de saintes promesses. Il n'y a pas une fleur, pas un arbre qui ne vous semble vous avoir trahis.

Mais vous voici arrivé à la vieillesse; on y a les cheveux gris ou blancs, ou une perruque; les belles fleurs dont nous parlions y portent leurs fruits inattendus : l'incrédulité, l'égoïsme, la défiance, l'avarice, l'ironie, la gourmandise. Vous riez des jouets de la jeunesse, parce que vous en trouvez là encore d'autres que vous prenez encore au sérieux : les places, les croix, les cordons de diverses couleurs, les honneurs, les dignités.

Vous êtes vieux, tout vous est ennemi; dans la jeunesse, les belles nuits d'été vous apportaient des parfums, des souvenirs, de ravissantes rêveries; elles n'ont plus pour vous que des rhumes et des pleurésies.

Vous haïssez les gens qui sont plus jeunes que vous, parce qu'ils doivent hériter de votre argent; ils héritent déjà de votre jeunesse, de vos croyances, de vos rêves, de tout ce qui est déjà mort en vous.

A chaque âge, on arrive ignorant et novice;
 La raison, ce fanal qu'on promet au vieillard,
 Devant ses pas recule... ou s'allume bien tard.
 La sagesse, versant une lumière pâle,
 Brille comme la lune aux froids rayons d'opale,
 Aux heures de la nuit où l'on ne fait plus rien.

Cet air de gravité, commandé par la mode,
 Pour masquer la sottise est tout à fait commode.
 D'ailleurs, à vingt-cinq ans, cupide, ambitieux,
 Aujourd'hui le jeune homme est vraiment sérieux.
 L'amour, le dévouement, les sublimes folies,
 La gaieté, le printemps, il les jette aux orties.
 Voit-on un homme aimable et doucement joyeux,
 On dit : « Comme il est jeune! il faut qu'il soit bien vieux! »

J'entends souvent dire par d'autres vieux :
 « Les chagrins, les travaux ont blanchi mes cheveux! »
 Sans nier la façon dont leur état s'explique,
 J'ai remarqué, pour moi, que cela ne s'applique
 Qu'aux chagrins, aux travaux, plus ou moins persistants
 Qui surviennent après que l'on a cinquante ans.

..... Tout doucement, on finit, un laid jour,
 Par n'aimer que soi; — sot, froid et triste amour! —

Quand l'âge féminin trop nettement s'accuse,
 Il reste trois états : joueuse, sainte ou muse.
 Si l'une vend son âme aux morceaux de carton,
 L'autre la loue à Dieu, l'autre entre en feuilleton.

Nos jeunes gens, froids, guindés, par système,
 Ne riant plus jamais, si bien hommes prudents!
 Qu'on ne sait pas s'ils ont de l'esprit... et des dents.

..... O jeunesse! âge riche, âge heureux!
 Mieux valent tes chagrins que les plaisirs des vieux.
 Lorsque non plus au cœur, mais bien à la mémoire,
 J'ai demandé l'amour — qu'on parle et qu'on fait croire,
 D'Ève j'ai bien gaulé le pommier défendu ...
 Et, tant qu'il m'est resté de dents, j'ai bien mordu.
 D'où vient que de ces fruits, pommes mûres ou vertes,
 Fruits tombés, fruits volés ou bien pommes offertes,
 Un souvenir, tout seul, m'est resté là-dedans?...
 C'est celui du seul fruit qui me brisa les dents,
 D'un amour simple et vrai, payé par des parjures;
 Tandis qu'au même oubli les autres aventures
 Tombèrent. — Cachet rouge ou vert, on change en vain
 Quelquefois le bouchon, mais c'est le même vin...

Timide comme l'est tout jeune homme fier et bien
 élevé, on prend son embarras dans un salon pour un phi-
 losophique éloignement du monde, sa gaucherie auprès des
 femmes pour un sage mépris de leur frivolité, sa mala-
 dresse à la danse pour une juste horreur d'un amusement
 ridicule et insignifiant.

Un jour, bien éloigné, vous vous apercevrez
 Qu'on ne saura plus faire un miroir. Vous direz :
 « Aux temps des bons faiseurs, on s'y voyait... charmante!
 Aujourd'hui, l'on s'y mire, et l'on voit... quoi?... Sa tante. »

Le jeune homme donne volontiers, parce qu'il ne considère ce qu'il possède en tout genre que comme un léger à-compte sur le trésor qu'il s'imagine que la vie lui doit.

Plus tard, quand il s'aperçoit que l'héritage est moins opulent, que le festin est moins splendide ; quand il croit avoir sa part, il compte pour voir s'il aura assez, et il ménage parce qu'il n'attend plus rien au delà de ce qu'il a.

Je vois bien que l'homme perfectionne tout autour de lui ; mais je ne vois pas qu'il se perfectionne lui-même.

Le progrès le plus urgent et le plus important pour l'homme, c'est non pas d'acquérir de nouvelles puissances, mais de commencer par détruire une foule de préjugés, de coutumes, d'abus qu'il a amassés depuis l'origine du monde, et dont il est fier.

Il s'agit de revenir un peu au bonhomme pétri d'argile que le Créateur avait placé dans l'Éden.

L'homme n'a pas à perfectionner l'ouvrage de Dieu, il a à le restaurer, à le débayer des agréments qu'il y a ajoutés.

La vanité est l'écume de l'orgueil.

On a essayé sans succès de beaucoup d'égalités ; on n'a conservé que la plus dangereuse, la plus funeste de toutes : *l'égalité de dépenses*, c'est-à-dire l'égalité de misères, l'égalité de soucis, l'égalité d'avidité, l'égalité de rapine.

Toutes les diatribes faites contre l'argent, ce vil métal, n'ont jamais eu pour but que d'en dégoûter les autres, sans jamais avoir pour résultat d'y réussir, ni même de consoler leurs auteurs de n'en pas avoir.

De même que peu de personnes ont le tempérament sanguin, lymphatique ou bilieux absolument, mais ont un tempérament composé d'un ou deux de ces éléments dans des proportions très-différentes; de même que le vent souffle naturellement beaucoup moins du sud, de l'ouest, de l'est ou du nord précisément que d'un des vingt-huit points intermédiaires, les caractères francs, complets, tranchés sont des exceptions.

La plupart des hommes sont persuadés qu'ils sont ce que la nature a créé de plus accompli; qu'ils sont le type le plus parfait de l'homme, et que les autres sont plus ou moins bien, à proportion qu'ils s'approchent plus ou moins de leur ressemblance; si vous n'avez pas leurs défauts, ou leurs ridicules, ou leurs vices, il vous croient mutilé; si vous avez des talents ou du génie plus qu'eux, ils vous considèrent comme affligé de superfluité, telle qu'un goître ou une gibbosité.

La raison humaine est une plaisante chose; dans votre bouche, comme dans celle de tout le monde, *Il a tort* veut dire : « Il ne pense pas comme moi. » *Il a raison* signifie : « Il est de mon avis. »

L'homme se vante d'être sobre quand il ne digère plus; d'être chaste quand son sang est stagnant et son cœur mort; de savoir se taire quand il n'a plus rien à dire; et appelle vices les plaisirs qui lui échappent, et vertus les infirmités qui lui arrivent.

Nous commençons à mourir bien plus tôt qu'on ne se plaît à le croire. Nous commençons à mourir à la première dent qui tombe, au premier cheveu qui blanchit. Quelques-uns meurent progressivement en commençant par l'extérieur : la vie, assiégée par le néant lorsqu'elle est obligée d'abandonner les ouvrages avancés, se réfugie dans les murailles et ensuite dans la citadelle, c'est-à-dire dans le cœur, d'autres au contraire meurent d'abord par le cœur, et promènent pendant trente ans un mort dans une peau vivante.

Semblable à un arbre dont les feuilles jaunissent et tombent et qui reste nu et noir, — l'homme qui vieillit voit successivement tout mourir autour de lui.

*
*
*

A, troisième personne du verbe avoir, a aujourd'hui le même sens que le verbe être, quand on dit : « Qu'est-ce que cet homme? » on répond le plus souvent : « Il a cin-

quante mille livres de rentes. » C'est l'application d'un vieux proverbe italien : *Chi non ha non è* (qui n'a pas n'est pas).

Un *chevalier* était autrefois un homme d'armes couvert d'acier, à la démarche noble et puissante, au poignet de fer, à la poitrine large, prêt à affronter les périls les plus extravagants pour sa dame et son roi.

Aujourd'hui, on ne peut entrer dans un salon sans voir une vingtaine d'hommes vêtus de noir, maigres, chauves, chétifs, et qui sont des chevaliers.

Quand vous avez passé toute votre vie dans une perpétuelle surveillance sur vous-même, pour ne pas donner prise à la médisance, vous n'avez atteint qu'un seul but, c'est de forcer les gens à vous calomnier.

Jeunesse, autrefois printemps de la vie, plein de fleurs suaves et charmantes. C'est aujourd'hui un mot qui ne peut manquer de tomber en désuétude, la chose qu'il exprimait n'existant plus. — La jeunesse a cru montrer de la maturité en n'étant plus jeune, elle s'est fort trompée; il n'y a point de fruits qui n'aient été précédés par des fleurs.

Les premiers romanciers ont commencé par peindre des exceptions, des modèles de fidélité, d'abnégation, d'amour exclusif. Cela avait de la noblesse; on a affiché ces sentiments très-rares dans la vie ordinaire; on les a por-

tés comme on porte des chapeaux ou des robes d'après une pièce de théâtre à succès.

Il a été tacitement convenu que chacun ferait semblant d'attribuer ces grands sentiments aux autres, à condition qu'on les lui reconnaîtrait à lui-même sans contestation.

L'air est au moins aussi indispensable à la vie que les aliments. En conséquence, il a été longtemps considéré comme chose de première nécessité.

On serait fort étonné si l'on savait que des gens, pour un avantage quelconque, se résignent à ne manger habituellement que le tiers ou le quart de ce qui leur est nécessaire ; on ne s'étonne pas que des gens passent une partie de leur vie à s'efforcer d'arriver à avoir le droit de s'enfermer cinq heures par jour dans une grande chambre où ils sont six cent cinquante à se disputer l'air qui suffirait à peine à cent cinquante hommes.

Il est prouvé par la chimie, que, pour qu'un homme respire librement et sans souffrance, il lui faut au moins six mètres cubes d'air par heure. Dans les théâtres on n'a pas le quart de cette quantité d'air, pas le cinquième à la Chambre des députés.

Les apôtres deviennent rares ; tout le monde est Dieu.

L'homme, à l'âge envieux ou naît l'austérité,
Où l'on fait la sagesse avec l'infirmité,
Saigne encor de l'épine et ne sent plus la rose.

Vieux !... c'est donc de moi que je parle. — Quand on est jeune, on pense qu'il y a deux espèces d'hommes, les vieux et les jeunes, et que, par une heureuse chance, on est de l'espèce des jeunes. Sans cela, on serait plus réservé dans ses sarcasmes sur la vieillesse et sur les vieux. — On ne sème pas du crin haché dans le lit où l'on doit reposer le soir.

Qui n'a trop à vingt ans, n'aura rien à quarante.
 Il faut que la jeunesse, immodérée, ardente,
 D'une sève excessive enfant ses beaux rameaux,
 Fasse la part du vent, des frimas, des ciseaux. —
 Foin des sermons des vieux ! Honorons la vieillesse !
 Les vieux sont des amis qui s'en vont, et qu'il faut
 Conduire avec un peu de tendre politesse ;
 Mais le temps ne fait pas à lui seul la sagesse ;
 On ne devient pas sage à force d'être sot.
 Eût-on cent ans et plus, je tiens qu'on déraisonne
 Sur la jeunesse, si l'on croit faire plus tôt
 Mûrir les fruits tardifs qu'amènera l'automne,
 En secouant les fleurs dont avril la couronne.
 O les diners exquis ! ô les charmants amours !
 Du temps de la jeunesse et des premiers beaux jours,
 Un cervelas, du pain, les fruits après des haies,
 La dernière venue à l'ombre des futaies.
 Quels diners ! quels amours ! si bons, faits d'appétit.
 Comme leur souvenir persiste dans les âmes !
 Quel cervelas ! quel pain ! quels fruits et quelles femmes !
 On n'en fait plus ainsi. — Vieillesse !... âge maudit !...
 Si l'on n'était heureux par le bonheur d'autrui.
 Du fauteuil où le cloue une goutte barbare,
 Le vieux chasseur podagre adore entendre encor
 Au loin, dans la forêt, éclater la fanfare
 Des limiers découplés, des chasseurs et du cor.

Pourquoi presque tous les hommes deviennent-ils
 avares en vieillissant ? — C'est que l'égoïsme, chassé des

diverses positions qu'il occupait, se replie sur celle-là en désespoir de cause ; jeune, l'homme obtient tout par échange : l'amour pour de l'amour, l'amitié pour de l'amitié ; vieux, il faut qu'il achète ce qu'on lui donnait. D'ailleurs, ne vous trompez pas sur la générosité des jeunes gens.

L'âge auquel on partage tout est généralement l'âge où on n'a rien.

Quelle que soit la douleur de certains héritiers, il en est une plus grande encore : c'est celle qu'ils ressentiraient si celui qu'ils pleurent revenait à la vie.

*
* * *

Une grande cause des dissentiments et des erreurs, en politique comme en philosophie, c'est que les mêmes mots ne veulent pas dire la même chose pour les diverses personnes qui les emploient et les entendent.

On est encore à discuter les questions d'incompatibilité.

Ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait ; pour qu'une chose soit bien faite, il faut que celui qui en est chargé y apporte toutes ses forces, toute

son intelligence, toute sa volonté. On ne peut être magistrat à Perpignan, ambassadeur à Bruxelles et en même temps député à Versailles.

Comment ces questions peuvent-elles être un instant douteuses et par quelle aberration arrive-t-on à les discuter et à trouver à leur sujet deux opinions différentes ?

C'est en vain que l'Europe, que le monde, voudraient se désintéresser des destinées de la France : la France joue un rôle nécessaire dans lequel aucune autre nation ne peut la doubler ni la suppléer, — la France est le grand essayeur et le grand échanson des idées.

On se représente l'Europe sans la Prusse, sans l'Angleterre, sans l'Italie, sans l'Autriche, sans la Russie : on ne se représente pas l'Europe sans la France ; ce serait une maison dont les vitres ternies ne laisseraient plus entrer le joyeux soleil du matin, ce serait une maison dont les enfants seraient morts et auraient emporté avec eux la jeunesse, la gaieté, le bruit, l'espérance.

Il n'est pas un esprit si net, si ferme, si soi-même, si *ipsissimus* comme dit Plaute, si *αὐτότατος*, comme dit Aristophane, qui soit à l'abri de toute atteinte en entendant tous les jours sa femme de ménage, sa portière, son barbier ou son journal lui répéter chaque matin la même chose.

Et, quoique ces qualités d'esprit ferme, net, *ipsissimus* et *αὐτότατος* fassent partie de celles que chacun reconnaît à son propre esprit, je déclare que, dans l'intérêt de la santé du mien, si je ne pouvais lire qu'un seul journal, je n'en lirais pas du tout.

Il y a un certain nombre de gens, toujours les mêmes, qui, semblables aux bouchons de liége qui surnagent toujours, font partie de tous les gouvernements qui se succèdent, de toutes les fêtes, de tous les dîners officiels, chats de la maison qui ne suivent pas le maître et ne quittent pas la cuisine, quand on change de marmiton.

Quand on assiste à ces discussions puériles sur les mots, sur la couleur du drapeau, etc., on ne peut s'empêcher de constater avec chagrin que, au temps où nous vivons, les enfantillages sont faits surtout par des octogénaires. Que la vieillesse n'est pas toujours la maturité, qu'il y a des fruits piqués ou frappés de la grêle, qui se gâtent, se blétissent, sans mûrir. Et que, ce qui n'est pas moins vrai des hommes que des peuples.

On ne devient pas sage à force d'être fou.

La richesse augmente, disent les politiques superficiels, en même temps que les besoins; je le veux bien, mais dans la proportion de un à trois.

Il n'y aurait encore que demi-mal, peut-être même il n'y aurait pas de mal du tout dans l'arrivée au pouvoir de tel ou tel parti.

Si, par monarchiste, on entendait un homme élevé dans les principes de religion tolérante, aimant, comme nos anciens preux, « son Dieu, son roi, sa dame, » esclave de l'honneur, d'une parole donnée, etc. ;

Si, par républicain, on entendait un homme dévoué à

sa patrie, ne demandant que sa part dans le bien général, que tous ses efforts tendraient à assurer à ses compatriotes, désintéressé, soumis religieusement aux lois, sans ambition personnelle, ne briguant de place et de fonctions qu'au travail et au péril.

Mais il n'y a pas besoin de longs discours pour prouver que, sauf de très-rares exceptions, on entend par monarchistes et par républicains tout simplement ceux qui parient pour la noire ou pour la rouge, ceux qui ont mis leur enjeu ou leurs espérances sur une de ces couleurs, guidés non par des convictions, mais par les chances plus ou moins correctes et avouables qu'ils pensent avoir de faire tomber la bille dans telle ou telle case.

Les hommes sont nés libres : la société a dû demander à chacun une part de sa liberté dans l'intérêt de la sécurité commune. Il s'agit aujourd'hui de rendre à l'individu tout ce que la sécurité de la société permet de lui rendre de sa primitive liberté, de partager le reliquat du fonds social.

La France est bien riche ; elle ne s'en aperçoit que par ses pertes, de même qu'on n'apprécie la santé que quand on est malade.

Il est dangereux et immoral de bâcler légèrement des lois ou des décrets, parce que si, dans la précipitation, on a par hasard ordonné une chose impossible ou défendu une chose inévitable, on arrive à passer par-dessus ou par-dessous la loi ou le décret, ce qui diminue d'autant le

respect de la loi en général, lequel respect n'a pas besoin d'être diminué en France.

Une loi doit être exécutée ou abrogée; tant qu'une loi existe, l'autorité *ne doit reculer devant RIEN* pour la faire respecter.

Un roi digne de ce nom, ne voyant pas seulement dans ce titre une bonne place qui lui permette de bien vivre au gré de sa vanité et de ses autres menues passions, trouverait pour lui et pour le pays qu'il aurait à gouverner, un grand bénéfice à appeler plus de morts que de vivants dans ses conseils. Certes, Montesquieu, Rousseau, et les historiens, lui fourniraient d'aussi bons avis qu'il en pourrait trouver dans tout son royaume, et ces morts ne seraient ni trompés ni entraînés par la tyrannie de leurs passions, de leur ambition, de leur avarice personnelle.

Où est l'heureux temps signalé par Beaumarchais où *tout finissait par des chansons*? Hélas! aujourd'hui tout finit par des discours.

Le but de tout, en France, est de monter sur quelque chose, table ou tribune, et de parler; les auditoires ne se composent pas de gens qui écoutent, mais de gens qui attendent leur tour pour parler.

Qu'est devenu le dimanche?

Eh bien, j'en suis fâché, mais, si, moi aussi, je désire voir l'ouvrier reconquérir le dimanche, c'est un dimanche

joyeux que je voudrais lui rendre, c'est la danse pour sa femme et pour ses filles, c'est la promenade des champs, c'est la pêche, c'est le bon rire, c'est la chanson, c'est l'air pur remplaçant dans ses poumons l'air de l'atelier.

Ce n'est pas par la sotte débauche et par la plus sotte politique, disons le mot, par l'ennui, que je veux qu'il se repose de six jours de travail : c'est par la joie et la gaieté.

Grâce aux phrases toutes faites sur tous les sujets, la plupart des gens ne se font pas une opinion à eux, mais choisissent entre deux ou trois opinions des autres.

Tel, dans sa farouche indépendance et dans son dédain, ne rend pas le salut au roi de France, qui se fait gloire de s'atteler au fiacre d'une danseuse en sueur et dispute à coups de coudes l'honneur d'être plus près du timon dans cet attelage grotesque.

Encouragez donc encore le peuple à reconquérir, dans les luttes et le sang, une liberté dont la dignité l'embarasse si fort, qu'après avoir arraché violemment aux rois les marques de servilité qu'il leur a rendues si longtemps, il conserve ses privilèges dans la tradition la plus pure pour les reporter aux pieds des danseuses et des courtisanes, seules aimées, seules honorées aujourd'hui, sans qu'il s'élève personne pour crier, du milieu de ces triomphes ridicules, que la plus belle, la plus habile, la plus adorée, la plus fêtée des danseuses et des courtisanes n'est

pas digne d'entrer dans la mansarde de la plus humble des femmes d'ouvrier.

Et vous voulez que le peuple se moralise quand vous offrez à ses filles de pareils exemples, quand vous lui montrez qu'il n'y a d'heureuses, d'aimées, de riches, que celles d'entre elles qui, renonçant à toute la pudeur, à toutes les charges et à tous les devoirs de leur sexe, ont pour état de gambader nues devant un public enthousiaste !

Un des malheurs de la France, depuis plus de soixante ans, c'est qu'elle a parié pour des gens qui ne savaient que battre et mêler les cartes.

La politique turbulente qui, depuis bientôt un siècle, fait que nous nous jetons tantôt à droite, tantôt à gauche, cause au vaisseau un roulis qui l'empêche d'avancer et de « gouverner », et donne des nausées aux passagers, en attendant qu'elle fasse chavirer et couler le bâtiment.

Un peuple conquérant est un peuple préalablement conquis et opprimé par un maître.

Les discours des candidats « au peuple » que j'entends depuis quarante ans sont de longues tartines de confitures, mais, sous ces confitures, il n'y a pas de pain.

Le brouillard, au temps des télégraphes aériens, interrompait toujours les dépêches télégraphiques dont le gouvernement ne voulait faire connaître que la moitié.

Il est évident qu'une fois l'affaire engagée entre les émeutiers et les soldats, les soldats ne peuvent manquer de commettre des excès; mais les victimes de semblables accidents ne pourraient-elles pas s'en prendre moins aux soldats qu'aux gens qui, dans l'intérêt d'hypocrites ambitions, tiennent depuis trente ans la France en état de guerre civile permanente, et, par des prédications insensées, des théories captieuses, mettent à chaque instant aux Français les armes à la main contre d'autres Français?

Messieurs, vous qui vous prétendez mus par l'amour du peuple, n'avez-vous pas de remords quand vous comptez combien, par vos conseils et vos préceptes, vous avez envoyé déjà de pauvres ouvriers en prison et au cimetière?

Et vous qui vous dites de si grands politiques, ne voyez-vous pas, quand vous félicitez le peuple de ce que *force lui est restée*, que vous justifiez d'avance tout succès dû à la force, et que vous perdez le droit de blâmer une revanche?

Certes, je suis moins partisan que personne du despotisme militaire, qui serait le plus odieux et le plus

aveugle de tous sans le despotisme populaire, et je me félicite de n'avoir pas vécu sous le premier Empire; mais ni les journaux ni le peuple ne doivent oublier que les soldats sont des Français, leurs compatriotes, leurs frères, et que, quand il y a quelqu'un qui assassine dans une émeute, ce n'est pas celui qui se bat à découvert et après avoir essuyé les insultes et les projectiles de tout genre, mais bien celui qui à l'abri tire à l'improviste des coups de fusil sur des soldats qui passent l'arme au bras. Qu'on se rappelle seulement combien de vieux soldats, respectés par la mort pendant trente ans sur les champs de bataille, ont succombé dans les rues de Paris sous la balle d'un pistolet tiré dans le dos par un enfant.

J'ai dit à chaque révolution :

« Espérons que celle-ci ne sera pas seulement une révolution politique, mais une révolution sociale, c'est-à-dire qu'elle ne consistera pas seulement à renvoyer deux cents administrateurs engraisés, pour donner leurs places à deux cents administrateurs maigres qu'il faudra que le pays engraisse à leur tour; espérons qu'elle aura une influence sur les mœurs et qu'elle détruira le funeste effet de cette maxime si profondément immorale d'un des derniers ministres de Louis-Philippe : « Enrichissez-vous! »

Le despotisme est considéré, par celui même qui l'exerce, ou comme un droit, ou comme une puissance acquise par la force et naturellement odieuse :

Comme droit, ainsi que tout droit, il a des limites hors desquelles il cesserait d'être. Comme puissance odieuse,

y a une goutte qu'il ne faut pas mettre dans la coupe, sous peine de la faire déborder.

Mais, pour la liberté, quoi qu'elle fasse, elle passe toujours pour une vertu; il n'y a rien de si effréné qu'une vertu; elle prend ses plus funestes ou grotesques excès pour un progrès, pour un droit, pour un devoir.

Il semble, de la manière dont on entend la liberté, qu'il ne puisse y en avoir pour tout le monde, et chacun comprend tacitement, dans l'idée de sa propre liberté, l'esclavage de ceux sur lesquels il la conquiert. C'est comme une bascule où l'un ne peut être élevé que l'autre ne soit abaissé.

On a crié assez en France contre le *trône et l'autel*; il est temps de parler de la tribune, le trône des avocats, l'autel où ils immolent chaque jour les intérêts du pays, le bon sens, la bonne foi et le pays lui-même.

Que la tribune soit détruite : avec elle disparaîtront les longs discours vides et perfides. Ceux qui ont quelque chose à dire ne verront plus toujours la parole usurpée par ceux qui ne savent que parler. Les bonnes pensées et les bons sentiments ne seront plus étouffés par les grands mots et les grosses phrases : le pays peut être sauvé en patois.

La vie privée doit être murée.

Cette muraille tant réclamée pour la vie privée, chacun

la demande pour soi, et personne ne la souffre pour les autres.

On s'en sert comme le chien de Montargis de son tonneau où il se réfugiait, après avoir mordu.

Pour l'homme qui cache sa vie dans l'herbe, qui est heureux tout bas, pour l'homme qui vit solitaire, dont le bonheur est le soleil, dont l'ambition est l'ombre des arbres et le parfum des fleurs, l'homme dont toute la vie est un amour pour une idée, pour une pensée, pour une fleur, pour une manie, celui-là a droit à la vie privée; mais l'homme qui fait tout pour rendre sa vie publique, l'homme qui fait du bruit pour se faire entendre, l'homme qui monte sur tout pour se faire voir, je ne sais pas ce que celui-là appelle sa vie privée.

Un député, par exemple, a-t-il une vie privée? un homme qui, pour satisfaire ses passions, peut vendre tous les intérêts d'un pays. N'a-t-on pas le droit de surveiller ses passions?

Les comédiens, race autrefois proscrite, règnent aujourd'hui sur les peuples, qui ont pris au sérieux leur couronne de papier, et reçoivent les hommages en place des rois véritables, qui ont en échange hérité de leur opprobre. S'il est des gens qu'il faut rappeler au souvenir de la condition humaine, ce sont les comédiennes et les danseuses, dont les peuples si fiers d'avoir brisé le joug des rois tiennent à honneur de traîner les carrosses, tandis que, maintenant, s'il est un état avili et avilissant, c'est celui de ces anciens maîtres de la terre.

On est ahuri de relire après un certain temps ce qui a passionné la foule à certaines époques. On sait com-

bien M. de Cormenin a été populaire. Voici ce qu'il a écrit dans l'*Almanach populaire* pour 1840 :

« Le budget est un *livre* qui *pétrit* les larmes et les sueurs du peuple pour en tirer de l'or. »

Cette phrase a le malheur de ressembler beaucoup à une phrase célèbre de Berryer : « C'est *proscrire* les véritables bases du *lien social*. »

Le secret de cette vogue, c'est que l'on n'appelle sages que ceux qui partagent, professent et poussent à l'excès la maladie régnante, la folie à la mode.

A voir comme certaines gens pratiquent la liberté, nous arriverions, si on les laissait faire, à ceci : que chacun serait esclave de la liberté des autres.

La liberté de chacun a pour limites logiques la liberté des autres.

Les titres et les dignités ne sont plus un but aujourd'hui : ils ne sont qu'un moyen. On n'est plus député pour défendre les intérêts de son pays. On n'est plus pair de France pour apporter aux lois le fruit de longues études et d'une utile expérience. On n'est plus général pour mener les armées à la victoire. Ces titres enviés ne servent plus qu'à servir d'amorce aux nombreux hameçons qu'on tend chaque jour à la crédulité publique. On vend ou au moins on loue son nom et son titre aux entrepreneurs de n'importe quoi par actions, et on reçoit pour prix d'iceux un certain nombre d'actions au pair, c'est-à-dire un certain nombre de fois dix ou quinze francs, selon que les actions auront monté.

On appelle *conservateurs* ceux qui sont aux affaires, qui tiennent les places et l'argent et voudraient les *conserver* : cela, dans les journaux du parti, est représenté comme une vertu civique.

On appelle *indépendants* ceux qui voudraient les places et l'argent, qui attaquent les places, les abus, l'argent, les sinécures, non pour les détruire, mais pour les conquérir.

Hélas! la pauvre chanson, cette création des Français, elle est devenue une *cde*, et elle en est morte; toutes ces sociétés chantantes des *Enfants du délire*, des fils *anacron-tiques d'Apollon*, qui n'étaient que ridicules, qui s'amusaient et qui n'ennuyaient personne, ont été remplacées par les gueuletons, où on parle, où on ne s'amuse pas, où on ennuie les autres, et d'où il sort des phrases bour-soufflées pour lesquelles nous sommes depuis cinquante ans en pleine guerre civile.

Il n'y a pas un seul métier pour lequel on n'exige un apprentissage : un maçon, un coiffeur, un cordonnier, apprennent leur état. Mais le Français qui, autrefois, se contentait de naître malin, naît aujourd'hui profond poli-tique et parfaitement capable de gouverner son pays; ce talent lui vient si bien tout seul, qu'en attendant les occa-sions de l'exercer, il fait comme les chevaux qu'on va lancer sur l'hippodrome, il s'amuse à galoper en sens contraire du chemin qu'il a à parcourir.

J'ai beaucoup approuvé l'uniforme donné aux sergents de ville, gardiens de la paix; ça a permis d'appeler

d'honnêtes gens à ces fonctions, mais pour la police « en bourgeois, » je vous défie, quand un mouchard arrête un voleur, de dire à la mine quel est le voleur des deux.

Tâchez, cependant, de ne pas vous tromper; car le voleur se fâcherait.

Le Français, né malin, créa la guillotine.

Ne faites plus de grandes phrases avec les grands mots de joug brisé, de fers rompus. Allons donc! les hommes ne sont pas des esclaves, ce n'est pas vrai, ils se flattent; ce sont des domestiques volontaires qui aiment à changer de place et de maître.

On connaît le nom de tous les tueurs d'hommes, de tous les ravageurs de la terre, des Alexandre, des Tamerlan, etc., etc., et on ignore presque toujours celui des bienfaiteurs de l'humanité! Comme si l'acquisition d'un bel arbre, d'une belle fleur, d'un bon fruit ou d'un bon légume ne valait pas mieux que l'acquisition d'une province ravagée, qu'il faut presque toujours rendre, un jour ou un autre. Dans les dictionnaires biographiques, ceux qui parlent de Busbecq, ne parlent pas du lilas qu'il a apporté en Europe. Le lilas!

Il y a des gens qui ne se trouvent jamais assez gouvernés, jamais assez fermement tenus en lisière, et qui n'oseraient faire un pas sans regarder derrière eux si le gouvernement est là pour les protéger. Le gouvernement est leur *bonne*. Ils exigeraient bientôt que le gouvernement les menât... Ils me feraient dire des sottises.

Un voyageur rencontra, un jour, dans une savane de l'Amérique, deux sauvages, deux peaux-rouges, qui, assis sur l'herbe, et ayant déposé leurs casse-têtes à côté d'eux, jouaient avec beaucoup d'attention à un jeu d'adresse avec des petits cailloux. Le voyageur s'arrêta près d'eux et les regarda faire.

— Il faut croire, pensa-t-il, que la partie est intéressée, car ils jouent avec une application et une émotion peu communes. Celui qui a un soleil bleu sur le front est bien adroit; mais le grand, qui est décoré d'un serpent jaune, ne le lui cède pas. — Bravo! le serpent jaune! — Ah! très-bien, le soleil bleu! — Voilà le coup décisif. Ma foi, c'est le soleil bleu qui a gagné. Eh bien! je n'en suis pas fâché! Il me plaît beaucoup, le soleil bleu.

— Soleil bleu, recevez mes félicitations!

— Visage pâle, mon ami, dit le soleil bleu, c'est en t'apercevant venir là-bas, que nous nous sommes mis à jouer, et je ne te cacherai pas que nous avons joué à qui te mangerait.

Dans les chansons patriotiques, on parle souvent d'engraisser les guérets avec les cadavres des ennemis. Mais, comme chaque pays a son patriotisme, ou du moins ses chansons patriotiques, ce que l'on confond volontiers, il s'ensuit que ceux que vous appelez les ennemis vous donnent le même titre et veulent également vous employer en guise d'engrais.

On ne peut admirer le patriotisme dans un pays, sans au moins le tolérer dans les autres, et la conséquence naturelle serait qu'il faut fumer toutes les terres avec les cadavres de tous les hommes, ce qui produirait d'excellentes moissons, mais pas de moissonneurs.

Assez et trop longtemps les hommes ont surtout accordé leur admiration et élevé des statues à ceux qui leur faisaient du mal, aux fléaux que la Providence a mis de temps en temps sur la terre, comme elle met des brochets dans les étangs et des requins dans la mer pour empêcher la trop grande multiplication. Je veux parler des conquérants, des Tamerlan, de ces hommes dont la gloire consistait en ceci : Avoir fait tuer énormément de leurs compatriotes, mais avoir fait tuer encore plus d'hommes d'un autre pays.

Il serait beau de voir élever des statues aux vrais bien-faiteurs de l'humanité, à ceux qui ont doté le monde d'une invention utile. Ce serait moins cher, et plus raisonnable. Pourquoi ne pas élever une statue à l'inventeur de la poulie, à l'inventeur de la scie, à l'inventeur du cabestan, à celui qui a importé tel fruit ou tel légume, etc.? Mais on n'a gardé de ces hommes ni le souvenir de leur nom, ni le souvenir de leur visage, et on n'a pas oublié les moindres Alexandre, et on leur pardonne d'avoir ruiné leur Macédoine, s'ils peuvent prouver qu'ils avaient bien plus ruiné l'Asie; on imite en cela cet envieux qui disait à Jupiter : « Je consens à devenir borgne, pourvu que mon voisin perde les deux yeux. »

C'est surtout quand on parle de choses utiles qu'il ne faut pas être long.

Il y a de prétendus « penseurs » qui, de ce temps, ont proposé de supprimer la propriété pour supprimer le vol. Ça supprimerait en même temps la justice, les tribunaux, les juges, la police, la gendarmerie. Pourquoi ne pas avoir formulé votre charte en trois mots :

« Il n'y a plus rien? »

C'était d'autant plus facile, qu'il ne reste déjà pas grand-chose.

On entend, dans les rues des gens qui crient : « Voilà la nouvelle ordonnance qui défend de compter *autrement que par les centimes!* — La voilà pour DEUX SOUS! »

C'est bien français! — D'excellentes lois; mais personne ne leur obéit et personne ne les fait respecter.

Pour l'opposition, une disette qui règne ou menace n'est pas un fléau qui fait souffrir et inquiète le pays, c'est une mauvaise chance pour les ministres, qui permet de les attaquer et donne l'espoir de les jeter par terre et de prendre leur place.

La République, c'est le gouvernement des meilleurs choisis par tous dans l'intérêt de tous.

Lorsque la Providence veut produire un homme à grand effet, elle commence par l'entourer d'hommes petits, nuls, abjects. Comme les escamoteurs, il a besoin d'un cercle de badauds.

Dans le langage familier des affaires publiques, les ministères de l'Instruction, de la Justice et de l'Agriculture s'appellent bêtement « les petits ministères, » à tel point que les gros bonnets de la politique ne les accepteraient à aucun prix et que, parfois, on en donne un comme appoint à un fonctionnaire déjà chargé d'un autre département.

L'égalité ne consiste pas à être tous la même chose, mais à arriver à la même supériorité et à trouver les mêmes droits, chacun dans sa profession. Le bon laboureur est l'égal d'un grand poète et d'un grand homme d'État; mais un poète médiocre et un brouillon ou un parvenu sans talents ne sont pas du tout les égaux d'un bon laboureur.

L'homme naît laboureur; il est d'une mauvaise morale et d'une mauvaise politique de l'engager, par la fortune, par les honneurs, c'est-à-dire par l'avarice et par l'ambition, à abandonner la charrue et les champs. C'est une idée fautive de ne donner de l'éducation aux enfants des paysans que pour les faire sortir de leur sphère. Personne n'est trop savant pour être agriculteur, et presque personne ne l'est assez. Il ne suffit pas de faire, de temps en temps, un discours sur l'agriculture, il faudrait appliquer nettement les principes auxquels ces discours font allusion.

Louis-Philippe était en fuite. Lamartine, pendant quelque temps, garda à peu près seul du courage en France, et beaucoup de gens espérèrent qu'il trahirait le nouvel ordre de choses; mais, quand ils virent que ce n'était pas un traître, ils lui retirèrent leur estime et leur confiance. Il rentra dans la vie privée : d'abord, il lui fallut se défendre. On imprimait qu'il avait volé des millions; il prouva qu'il n'avait rien volé; ce fut le dernier coup porté à sa considération. En effet, s'il avait volé trois ou quatre millions, on aurait eu l'espoir de lui en sousvoler la moitié; mais il prouva qu'il avait achevé de se ruiner, et il se mit à refaire des livres pour payer ses créanciers et pour vivre.

Plantez un jeune arbre entre des chênes séculaires, en peu d'années sa tête sera à la hauteur de la tête des plus vieux ; mais il sera mince et étioilé et se brisera au premier vent un peu fort.

Les conditions s'élèvent, mais elles ne s'améliorent pas ; au contraire, dans toutes les conditions, le but est plus haut placé, le bonheur est plus difficile qu'autrefois, les désirs sont plus vastes. Autrefois, on jouait l'*ambe* ou le *terne* ; aujourd'hui, on ne joue plus que le *quine*. Le *quine* est une belle chose, quand on le gagne ; mais la mise au jeu est plus forte, et le nombre des chances favorables est de beaucoup diminué.

Un éloge, surtout donné à un prince, n'a de valeur qu'autant que le caractère de celui qui loue et de celui qui est loué est une garantie que le premier aurait pu dire, s'il l'avait pensé, le contraire, et que le second l'aurait permis.

Entrez dans un café : je vous défie de trouver un seul Français qui vous dise : « Je n'entends rien à la politique ; » tandis que vous en trouverez beaucoup qui vous avoueront qu'ils ne sont pas forts aux dominos et qu'ils acceptent des points au billard.

(Cela vient peut-être de ce que, au billard et aux dominos, on joue et on perd son propre argent, tandis que, à la politique, on joue l'argent des autres.)

Ces grands hommes politiques, toujours occupés du seul soin de faire cuire leur œuf à la coque, continuent à mettre le feu à tout, bêtement traîtres qu'ils sont envers le

pays et envers eux-mêmes; car, à force de se disputer et de s'arracher le pouvoir, et de se faire aider pour le tirer à eux par des mains peu choisies, à chaque fois qu'ils le ressaisissent et l'enlèvent à leurs adversaires, ils doivent voir qu'il est plus sali et plus déchiré, qu'il en reste des lambeaux entre les mains de leurs alliés et dans la boue du champ de bataille, et que, aujourd'hui déjà, ce n'est plus qu'une déplorable loque.

On a inventé le fonctionnaire indépendant, rouage d'une machine où il tourne à sa fantaisie. Ceci n'a l'air que d'une bêtise; mais c'est plus fort que ce n'en a l'air au premier abord, quand on sait que l'*indépendance* d'un fonctionnaire consiste à abandonner le ministre qui s'en va pour se tourner vers le ministre qui vient, et que c'est un nom honnête qu'on est convenu de donner à la trahison pour la commodité des personnes.

On a supprimé tour à tour la théocratie, la monarchie, l'oligarchie, la république; on s'est lassé du gouvernement de Dieu à cause des prêtres, de celui d'un roi à cause du despotisme, de l'oligarchie à cause d'un despotisme plus grand, de la république à cause des républicains.

Ne ririez-vous pas, si vous voyiez tous les habitants d'une ville se faire bottiers? Il est cependant plus facile de chausser les hommes que de les gouverner. Tout le monde s'efforce de prendre les sept portefeuilles des sept ministères: je crois que les trente-huit millions de Français

y passeront; cela serait long, mais cela aurait une fin, si ceux qui ont été ministres se tenaient tranquilles et laissaient la place de bonne grâce aux autres.

Il y a des gens qui demandent des droits politiques pour le peuple; le premier droit qu'on doit donner au peuple, c'est le droit de manger, et, pour cela, il ne faut pas lui faire détester, quitter ou négliger son travail pour de vaines théories.

La France ne doit être dominée ni par la canaille d'en haut, ni par la canaille d'en bas. J'appelle canaille d'en haut les hommes corrupteurs et corrompus, arrivés aux places par l'intrigue, à la fortune par le vol, à la faveur par la bassesse, agiotant sur le pain et spéculant sur la faim. J'appelle canaille d'en bas les avides, les ambitieux, les fruits secs affamés et altérés, les voleurs, les faînéants, ceux qui veulent tout briser pour s'en partager les morceaux, ceux qui demandent le pillage et le meurtre.

Vous avez tour à tour prêché le dogme absurde de l'égalité, qui consiste non à s'élever jusqu'aux autres, mais à abaisser les autres jusqu'à soi; et puis vous vous étonnez, vous demandez niaisement :

« Que veut la classe laborieuse? »

La classe laborieuse veut simplement *ne pas travailler*.

Vous avez supprimé les maisons de jeu, mais vous avez fait de la France un grand tripot où tout se joue, les

affaires politiques, les places, les rangs, les honneurs, l'industrie, la fortune; où les gens qui ont de la noblesse, de la probité et de la force ne trouvent plus rien qui mérite leur ambition; où les gens avides et incapables peuvent tout gagner d'un coup de dé.

Et vous voulez qu'on travaille!

Vous êtes, mes bons messieurs, comme l'élève du sorcier : il commande aux lutins de lui apporter de l'eau; puis, quand il a assez d'eau, il veut leur dire de cesser, mais il ignore la formule cabalistique, et les lutins apportent de l'eau; il en a jusqu'aux genoux : il crie, il pleure, il se plaint, et les lutins apportent toujours de l'eau, et ils en apporteront jusqu'à ce qu'il soit noyé.

Ceux qui ont déclaré le peuple *souverain* ont entouré sa nouvelle Majesté de tous les attributs des anciennes royautés détruites; ils ont pris soin, surtout, de rétablir une charge importante, depuis longtemps déjà tombée en désuétude; ils se sont rappelé Triboulet et l'Angeli; et, pour que le peuple français n'eût rien à envier aux rois qui l'ont précédé, ils se sont faits eux-mêmes les *fous du peuple*.

La politique étrangère a le tort de faire prononcer et mal prononcer des noms de diplomates et d'hommes d'État qui ont réellement trop de consonnes.

Jamais il n'a été aussi facile de gouverner qu'aujourd'hui. Autrefois, il fallait chercher avec finesse par quelle monnaie on devait marchander les gens; aujourd'hui, tout le monde veut de l'argent.

Les grands mots d'amour du peuple, de bien-être des classes pauvres, de souveraineté populaire, ne sont pas autre chose que des projectiles qui se lancent de bas en haut, et auxquels on répond par les mots *anarchie, faction, etc.*, ou autres projectiles que jettent de haut en bas sur la tête de leurs adversaires ceux qui sont possesseurs du sommet, et qui, lorsqu'ils seront renversés à leur tour, ramasseront les mots d'amour du peuple, de souveraineté populaire, etc., pour les jeter à ceux qui auront pris leur place.

C'est une chose bien embarrassante que d'être à la tête d'un gouvernement fondé sur les majorités, et qui ne peut pas s'appuyer sur les plus dignes, mais sur les plus nombreux; un gouvernement où les moutons conduisent le chien, où les chevaux de fiacre mènent le cocher, où un troupeau d'oies mène ou envoie paître son berger.

Je n'aime pas beaucoup les étudiants allant donner en ville des leçons de politique et s'ériger en tribunal suprême. Il est singulier que la politique, le gouvernement des nations, qui est sans contredit la science la plus ardue et la plus difficile, soit la seule que tout le monde croie posséder sans l'avoir apprise. Ces mêmes jeunes gens, qui sont loin de se croire médecins et légistes parce qu'ils

étudient le droit et la médecine, se croient d'habiles et d'infailibles politiques, sans avoir essayé d'autres études à ce sujet que la lecture d'un journal organe d'un parti, une assiduité convenable au jeu de billard et l'absorption d'un certain nombre de demi-tasses de café.

Le parti qui veut arriver au pouvoir a besoin du courage et de la force du peuple. Il s'efforce de lui persuader que le parti qui est aux affaires est son ennemi, à lui peuple. Sans ces hommes qui tiennent le pouvoir, le peuple serait si heureux, l'ouvrier serait riche sans travailler; tout lui obéirait; le peuple est le souverain, les gouvernants sont des usurpateurs qui boivent son sang et sa sueur, etc. Le peuple renverse les gouvernants, les autres prennent leur place, et remettent le peuple, moins ceux qui se sont fait tuer, à la sienne, c'est-à-dire lui rendent le travail en y ajoutant la misère. Ceux qui sont renversés reviennent trouver le peuple, et lui disent à leur tour : « Le pouvoir est composé de tes ennemis; c'est toi, peuple, qui es le souverain légitime; les gouvernants boivent ton sang et ta sueur, etc. » Le peuple s'exalte, renverse les gouvernants, et les autres disent au peuple : « C'est très-bien! tu es délivré de tes fers; montre que tu es héroïque après la victoire comme pendant le combat; enterre tes morts et retourne à ta corvée. » Le tour est fait.

Je gage que le préfet de police n'a qu'à défendre demain de marcher à quatre pattes dans les rues, il se trouvera après-demain des gens qui résisteront à cette ordonnance arbitraire, y contreviendront avec enthousiasme et au besoin se feront tuer.

Le jour où le canon a annoncé que la duchesse d'Orléans venait d'accoucher, j'ai dit : « Voyez les Parisiens, comme ils sont contents ! C'est un prince de plus... à outrager... à chasser. » (Décembre 1840.)

Eh bien, vrai, je croyais qu'il y avait de ces vieilles phrases qu'on n'oserait plus dire aux hommes de ces temps-ci : *le fardeau du pouvoir, les douceurs de la vie privée, le dévouement aux intérêts publics amenant le sacrifice de la liberté, les charmes de la retraite, des chères études, etc.*

Il venait d'y avoir en France une grande commotion politique ; j'allai voir mes amis les pêcheurs d'Étretat pour en jaser un peu avec eux. « Eh bien, demandai-je à Valin le garde-pêche qui est mort si malheureusement depuis en tombant du haut d'une falaise, que pensez-vous ici de ce qui se passe ? »

Valin me conduisit en face de la mer, qui, ce jour-là, était bleue et immense comme un ciel d'en bas, et, me la montrant des deux mains, il me dit : « Qué qu' ça nous fait ? »

La puissance réelle d'un pays n'est plus aujourd'hui dans telle ou telle étendue de terrain, mais dans l'industrie, dans le bien-être matériel, dans le progrès moral. Il vaut mieux avoir une lieue défrichée chez soi que vingt lieues de landes conquises chez les autres. Une découverte comme celle du métier Jacquard a aujourd'hui plus d'importance réelle que la plus éclatante victoire.

Comme je voyais hier un rassemblement, j'ai voulu savoir de quoi il était composé. C'étaient pour plus des deux tiers des gens qui disaient : « Que c'est donc ennuyeux ces rassemblements ! cela inquiète et empêche la confiance de se rétablir. Que c'est donc ennuyeux, ces rassemblements ! »

Disons ce qu'on entend dans les assemblées par *séances politiques* et par *séances non politiques*. Une séance dans laquelle il n'est question que des *intérêts matériels* (lisez *réels*) du pays, de l'agriculture, de l'industrie, du bien-être de la classe ouvrière, d'améliorations morales, de mesures philanthropiques, etc., tout cela compose des *séances non politiques*, des séances pendant lesquelles on va fumer dehors. On n'appelle *séances politiques* que celles où il doit s'agiter des questions de *cabinet*, c'est-à-dire des questions qui amènent des combats entre ceux qui ont des places et manient l'argent et ceux qui voudraient manier l'argent et avoir les places ; voilà des questions dont on s'occupe. Le reste est du remplissage. On abandonne les rôles aux doublures et on va fumer dans les jardins.

Il vient parfois des époques difficiles où les hommes sérieux, les grands politiques, *amis du trône* ou *amis du peuple*, se disent : « Les circonstances sont graves, le pays est en danger ; c'est le moment de dîner ensemble et de manger du veau. »

On mange, on boit, on parle : bientôt arrive l'instant où tout le monde parle à la fois et où personne n'écoute ; puis, enfin, quand on est suffisamment ivre, on commence

à traiter des questions politiques et à discuter le sort des peuples et des rois.

On appelle ces gueuletons, *banquets politiques*.

Sous un gouvernement stable, les ambitieux et les gens en place n'ont à s'occuper que de peu de monde, du pouvoir actuel et du pouvoir futur, mais maintenant il faut s'occuper du gouvernement actuel et de tous les gouvernements *possibles*. On ne peut deviner qui sera au pouvoir demain ; il faut donc faire la cour à tout le monde. Le seul ministre que l'on puisse négliger est le ministre qui est aux affaires, parce que, quel qu'il soit, il ne peut tarder à s'en aller.

La France aujourd'hui produit trop de grands hommes pour sa consommation, elle doit craindre d'être consommée par eux.

On ne fait sortir d'un pays que ce qu'il y a dedans ; il y a des choses qu'on n'ordonne pas par une loi. On ne décrète pas le patriotisme, la vertu, le désintéressement, si-on même intervenir la guillotine.

La Marseillaise n'est plus une manifestation belliqueuse du peuple français et un cri de guerre contre l'étranger. Depuis que *la Marseillaise* a été pour la première fois défendue par la police, elle a entièrement changé de caractère ; elle n'est plus qu'une taquinerie contre le gouvernement.

On distribue les croix d'honneur à l'étranger, à peu près comme on offrirait une prise de tabac ou des pastilles. Il semble que la qualité d'étranger soit quelque chose de si élevé, qu'un Français soit obligé de dévouer sa vie entière pour arriver à ce point de mérite, se fasse couper quelque membre à la guerre, ou se dessèche le cerveau dans les arts de la paix. Tandis qu'un diplomate ou un ministre étranger la reçoit pour avoir assisté à une entrevue entre les maîtres, ou avoir accompagné l'un d'eux dans une visite.

Ç'aurait été une bien belle chose que la République, s'il s'était trouvé en France des républicains. Un parti a proclamé la République à la faveur d'une surprise; la France a dit : « Eh bien, voyons-la donc, cette République dont vous nous parlez depuis si longtemps, cette République qui s'annonce avec de si belles théories, qui doit détruire tous les abus, instituer tous les progrès et amener le bonheur universel ; mettez-vous à l'œuvre. »

Alors, on s'attendait à voir un appel fait à toutes les puissances réelles ; on s'attendait à voir partout le désintéressement, la loyauté, la fraternité. Mais signalez un abus qui ait été détruit. Montrez un progrès réel qui ait été établi. Un parti qui, à part une demi-douzaine d'hommes de quelque valeur, ne renfermait ou du moins n'a montré que des médiocrités, s'est rué sur les places, les honneurs, les salaires, comme une horde de Cosaques sur une ville prise d'assaut.

Cela a été écrit en 1848; je le réimprime en 1876. *Erratum* : effacez « à part une demi-douzaine d'hommes de quelque valeur. »

Le gouvernement de Louis-Philippe était, vis-à-vis des jeunes émeutiers, dans la situation d'un père, ancien mauvais sujet, qui gronde brusquement un fils débauché, et ne peut cependant se refuser à l'indulgence, en se rappelant que ce sont là des *torts de jeunesse* qu'il ne peut s'empêcher de retrouver un peu dans ses souvenirs.

Un député a osé dire que si l'on avait jugé Louis XVI au scrutin secret, il n'aurait pas été condamné à mort, et que ce devrait être une raison pour conserver cette façon de voter. C'est-à-dire que ce député pense que la Chambre renferme un certain nombre d'hommes assez lâches, assez vils, pour prononcer par peur un pareil jugement, le cas échéant, pour n'oser voter selon leur opinion et selon leur conscience que dans l'ombre et le secret.

Sous la Restauration, le parti libéral, grotesquement uni au parti bonapartiste, passa quinze ans à dire au *peuple* qu'il était *esclave*, qu'il *gémissait dans les fers*. Chaque fois qu'il faisait trop chaud ou qu'il faisait trop froid, on lui disait : « C'est la faute du gouvernement ; les melons sont chers, c'est la faute du gouvernement ; il pleut, c'est la faute du gouvernement ; il ne pleuvait pas du temps de l'empereur. »

Le *peuple souverain* voulut enfin reconquérir ses droits, ne fût-ce que pour les connaître. Les faiseurs de phrases lui crièrent : *Peuple français, peuple de braves, en avant, marchons !* et ils le laissèrent marcher tout seul ; les ruisseaux coulèrent rouges, beaucoup de braves gens se firent tuer, on renvoya Charles X, on mit Louis-Philippe sur le

trône, et les avocats remplacèrent les seigneurs. Hélas ! ne pouvait-on donc remplacer les *gentilshommes* que par des hommes si vilains !

Je veux tous les droits, mais avec tous les devoirs ; je veux toute la liberté, mais la liberté de chacun, ayant pour limite la liberté des autres ; je veux l'égalité, non pas ce ridicule rêve d'envieux qui voudraient tout abaisser sous un stérile niveau, mais l'égalité qui élève, l'égalité qui rétribue chacun selon ses œuvres, l'égalité devant la justice, l'égalité devant la loi.

Je veux la fraternité, sans limites comme sans hypocrisie.

Il ne faut pas espérer que les peuples arrivent jamais à perdre le respect et l'amour qu'ils ressentent pour ceux qui leur font du mal.

Il faut mener les hommes avec des phrases plus qu'avec des raisons ; l'écuyer du cirque empanaché, le dentiste de place publique en habit rouge, l'avaleur de sabres et de souris vivantes, auront toujours plus d'influence sur la foule que tous les héros véritables et les véritables chercheurs du vrai, du juste et du beau appelés savants, philosophes et poètes.

Parmi les ambitieux, il y en a qui, avec une légitime conscience de leur valeur, ont l'orgueil d'avoir

agrandi leur pays : les uns en large, c'est-à-dire en territoire, ce sont les conquérants, maudite et misérable espèce ; les autres en hauteur, c'est-à-dire en lumière et en liberté, ce seraient les philosophes.

Après tant de renversements, de changements, il serait temps de s'apercevoir d'une chose, c'est comme au cabaret : cachet vert, cachet rouge, etc. On change quelquefois le prix, quelquefois le bouchon, mais c'est toujours la même piquette qu'on nous fait boire.

Plus ça change, plus c'est la même chose.

Je viens de lire dans un journal que l'archevêque s'était adjoint je ne sais plus quel prélat, pour l'aider à supporter le *fardeau de l'épiscopat*.

Cela me rappelle que je vois de temps à autre dans d'autres feuilles et j'entends dire à la tribune : le *poids des affaires publiques*, le *faix de la royauté*, etc., etc.

Ces phrases étaient bonnes à la rigueur et pouvaient espérer faire des dupes, quand il était d'usage de couvrir son ambition et son avidité d'un manteau d'amour du bien public et de désintéressement ; mais elles sont bien ridicules aujourd'hui, que l'on joue les plus vilains jeux cartes sur table.

Il ne faut que quelques grelots ajoutés au bonnet de la liberté pour en faire le bonnet de la folie.

O bourgeois ! successeur des rois, roi toi-même aujourd'hui, que ta destinée est grande et que ton pouvoir est immense ! Tu as attaqué tous les abus et tu as eu soin de ne pas trop les détériorer ; tu ne voulais pas les détruire, tu voulais t'en emparer ; tu les possèdes, et, grâce à tes ménagements, ils sont encore en assez bon état pour exciter l'envie d'une autre classe qui a, pour le moment, ramassé ton ancienne indignation contre ces mêmes abus, en attendant qu'elle puisse, à son tour, les conquérir.

O bourgeois ! tu es roi, tu es législateur, tu es militaire, garde national, tu es tout ce que tu as daigné être, et cela sans études accablantes, sans soucis rongeurs ; cela à mesure que tu te fatigues d'être ferblantier, ou que tu t'ennuies d'être droguiste, ou que tes facultés un peu éteintes ne suffisent plus à ton commerce de bonneterie (1843)

Bourgeois, tu règues et tu gouvernes ; bourgeois, tu as escompté le royaume du ciel qui t'était promis contre le royaume de la terre ; bourgeois, tu es grand, tu es fort, tu es nombreux surtout (1843).

La police ne veut pas que les honnêtes gens soient armés : toute canne à dard, tout poignard, tout couteau, tout pistolet, expose celui qui le porte à payer une amende de quinze francs. Le bourgeois honnête qui ne veut pas avoir de démêlés avec la justice se donne bien garde d'en porter. Le voleur, l'assassin, qui, dans l'exercice de son industrie, s'expose à l'échafaud, se soucie peu d'encourir quinze francs d'amende en sus de la mort. C'est fort commode pour MM. les voleurs et MM. les assassins.

Les choses de première nécessité sont frappées d'impôts, de protections d'une telle façon, qu'une fraction de la ville prend le parti de s'en passer tout à fait, et qu'un nombre beaucoup plus grand n'en consomme qu'une partie de ce qui lui serait nécessaire. Mais, en retour, toutes les futilités inutiles, toutes les choses superflues sont à très-bon marché; de sorte que, le luxe étant à si bon marché et le besoin à si haut prix, et, d'ailleurs, la vanité se payant moins de prétextes et de semblants que l'estomac, le superflu est devenu tout doucement le nécessaire, le nécessaire est traité comme s'il était le superflu; on s'en occupe... après... plus tard... quand on a le temps, s'il reste de l'argent.

D'abord, on s'habille, on se pare, on se déguise en riche; ensuite, on mange, on boit, on se chauffe avec le reste.

Un homme dit de moi que je suis absurde, fou, ridicule; il ajoute que je suis un voleur et un scélérat digne de tous les supplices. — Je comprends : cela veut dire que nous ne sommes pas du même avis ou sur un livre nouveau ou sur un acte du gouvernement.

Un *almanach* a été longtemps un petit livre ou un carré de carton, spécialement destiné à dire le jour du mois, le quartier de la lune et les éclipses de soleil. Le double Liégeois y ajoutait « l'art de savoir l'heure qu'il est à midi au moyen d'une paille », et un certain nombre de bons mots attribués à des Gascons, et commençant toujours par *cadédis!*

On fait aujourd'hui pour le peuple des almanachs politiques assez curieux.

En voici un dans lequel on trouve les phrases que voici ; quoiqu'elles soient de M. le vicomte de Cormenin, — elles font regretter les *cadédís* du double Liégeois :

« De tous les *gouverocrates* sous lesquels nous avons eu depuis cinquante ans le bonheur de vivre, il n'y en a pas de plus inconséquents que ceux de ce quart d'heure-ci. »

Que veut dire *gouverocratie* ?

Nous avons *démocratie*, qui veut dire gouvernement du peuple ; *aristocratie*, qui veut dire gouvernement des meilleurs ou de la noblesse.

Ces mots sont formés de deux mots grecs.

Gouverocratie est formé d'un mot grec et d'un mot de l'invention de M. de Cormenin : la *gouverocratie* est le *gouvernement des gouvernements*.

Un autre exemple :

« Si la loi se tait, ils la font parler : si elle ne dit pas un mot de ce qu'ils veulent qu'elle dise, ils la tordent, ils la tirent dans tous les carrefours pour en frapper au visage tous les citoyens, ils montent à l'échelle et ils placardent leur loi. »

« Le budget est un livre qui tord les sueurs du peuple. »
Quel langage ! bon Dieu.

* * *

Pour les rêveurs, la mer est un ciel un peu plus matériel, un peu plus abordable que le ciel d'en haut. Ce ciel d'en bas, ce miroir dans lequel le ciel d'en haut paraît

contempler son éternelle beauté, est, comme lui, plein d'incertitudes et de mystères; comme lui, il paraît infini; comme lui, il semble recéler tout ce que nous ne savons pas.

Ce que les savants font à l'égard des enfants, ils le font à l'égard de tout ce qu'ils approchent. Ils rendent tout ennuyeux, sec, roide, prétentieux.

Ils mettent les fleurs à l'empois.

Voyez un savant entrer dans une riante prairie ou dans un jardin parfumé, et écoutez-le; vous prendrez le jardin ou la prairie en horreur.

Ils ont commencé par former pour ces gracieuses choses qu'on appelle des fleurs trois langues barbares, qu'ils ont ensuite mélangées pour en faire une plus barbare; puis, chaque savant y a apporté sa petite part de barbarismes nouveaux, comme on faisait, chez les anciens, à ces tas de pierres placés sur les routes, auxquels chaque voyageur devait ajouter un caillou.

Il n'y a plus d'odeur. Les botanistes n'admettent pas l'odeur. Pour eux, l'odeur ne signifie rien, pas plus que la couleur.

La couleur et l'odeur sont deux luxes, deux superfluités que les savants ont enlevées aux fleurs. Dieu les avait données aux fleurs; mais on sait la prodigalité de Dieu, si les savants n'y mettaient bon ordre, où en serions-nous?

Les savants veulent que toutes les fleurs ressemblent à celles qu'ils dessèchent dans leurs herbiers, horrible cimetière où les fleurs sont enterrées avec des épitaphes prétentieuses.

Si l'on n'y prend garde, on finit par croire que les plus grands scélérats de la terre sont nos parents, nos amis, nos connaissances et nos voisins, parce que les défauts, les vices, les bizarreries des parents, des amis, des connaissances et des voisins des autres ne nous atteignent pas.

L'homme, *roi* de la nature, se figure, par exemple, que la violette a été créée uniquement pour que sa femelle en porte de gros bouquets.

Il y a une dizaine de chenilles qui, avant de devenir papillons, mangent la violette; elles sont parfaitement dans leur droit. L'homme s'écrie : « La violette est menacée, envahie ! » Et il prêche une croisade contre les chenilles de ces beaux papillons nacrés, jaunes, orange, qui sont en réalité les maîtres légitimes de la violette.

De même, il appelle plantes parasites des plantes qui sont parfaitement chez elles et pourraient lui rétorquer cette injurieuse dénomination.



Tournez le dos à la mer, avancez dans la campagne : à chaque pas, vous mettez le pied sur une terre qui appartient à quelqu'un; rien n'est à vous : les routes, comme des fils étroits, marquent l'espace mesquin sur lequel on vous permet de mettre les pieds. Dans une ville, c'est bien pis : prenez garde, votre coude va commettre un délit; ne vous

laissez pas tomber : ça peut entraîner une punition, vous n'auriez qu'à casser quelque chose ; vous vous sentez pauvre, à peine toléré sur la terre ; toutes les lois humaines paraissent avoir été faites contre vous. Mais retournez-vous du côté de la mer : quelque pauvre pêcheur que vous soyez, quelque petit que soit votre canot, l'Océan est à vous ; vous n'y avez de bornes que celles que votre audace et votre habileté vous enseignent à vous-même ; les dangers qu'on y court sont les mêmes pour le millionnaire que pour vous.

L'Océan est à vous avec tout ce qu'il contient de poissons et de richesses de tout genre ; tout cela est au plus brave, au plus habile, au plus heureux. Le sillon que fait dans ce champ humide la quille du plus riche navire, fût-elle sculptée et dorée, se referme aussi vite que celui que trace votre canot ; ce sol profond est toujours neuf, toujours fécond, toujours généreux.

Une des choses qui me charment dans mon séjour au bord de la mer, c'est qu'on n'y peut pas mourir de faim, tandis que c'est très-facile ailleurs ; chaque fois que la mer se retire et abandonne une partie de son lit, elle offre aux riverains au moins de quoi apaiser leur faim : — les crabes, les lépas et plusieurs autres coquillages, et beaucoup d'autres moissons gratuites que la Providence a réservées à ceux de ses enfants déshérités qui n'ont pas de terre.

L'avantage le plus incontestable que l'homme ait sur les animaux, c'est qu'il est construit pour dévorer tout ce qui existe, ce qui végète dans la terre et ce qui mûrit sur les arbres, ce qui nage dans l'eau, ce qui vole dans l'air, ce qui fuit dans la plaine ou dans les bois ; pour boire le lait des troupeaux, le jus de la vigne et le sang des ani-

maux. — S'il ne mange presque plus d'homme, c'est que l'homme est dur et coriace. La mâchoire de l'homme offre un arsenal complet de toutes les sortes de dents partagées entre les animaux.

Pour la saison où les primevères et les premières violettes sortent joyeuses et éclatantes de la terre sous les premières caresses du soleil, les paysans ont un beau mot : *La terre entre en amour*, et les anciens : *Vere tumet* (fécondée, engrossée par les baisers du printemps).

L'air rafraîchi a délicieusement dilaté les poumons ; les chèvrefeuilles ont exhalé leurs plus suaves parfums ; la terre elle-même a répandu une odeur délicieuse ; la pluie a cessé et le soleil est venu donner tous les feux du diamant aux gouttes suspendues aux feuilles des arbres.

Pardon, belles gouttes de pluie, de vous comparer à des diamants !

Les hommes ont en vain cherché et chercheront toujours en vain le *mouvement perpétuel* ; c'est le secret de la grande et admirable perfection de cette machine de l'univers.

Les hommes, en effet, ne disposent que de matières inertes, sujettes à l'usure par le frottement ; la nature, au contraire, a l'accroissement qui répare l'usure, soit par la végétation, soit par la nourriture.

L'homme et le savant, qui est une variété inférieure de l'homme, partent d'un point faux qui les entraîne dans des raisonnements absurdes.

Ils se figurent que tout dans la nature a été fait exclusivement pour l'usage de l'homme.

Autrefois, le chant était le principal, l'orchestre l'accessoire. Les instruments se groupaient autour de la voix humaine et l'accompagnaient. Aujourd'hui, la voix du chanteur n'est plus qu'un des instruments de l'orchestre.

Il faut donner à nos chanteurs le masque des comédiens antiques, qui grossissait la voix et lui permettait de remplir les vastes amphithéâtres des Romains, — ou bien renoncer à la voix humaine, et faire des chanteurs de bois ou de cuivre, qui, eux, pourront suivre les progrès et la puissance nouvelle des autres instruments.

Il ne faut faire sur un instrument de difficultés que celles que l'on surmonte, tellement que les auditeurs ne soupçonnent pas qu'il y a une difficulté. Quand on applaudit sous prétexte d'une difficulté vaincue, c'est qu'elle n'est pas assez vaincue. En entendant certaines mains rapides courir sur les claviers, toutes ces notes semblent des cris de douleur que pousse le piano lorsqu'on le bat ; chacune de ses notes crie : « Je suis du bois, je suis du bois. » — Eh parbleu ! on le sait bien, et c'est surtout ce qu'il s'agit de faire oublier. »

Il est à remarquer que les miracles de la musique doi-

vent être reportés à l'époque où les grands musiciens soufflaient dans les tuyaux d'avoine ou des tiges de roseau, ou tiraient trois cordes tendues sur une écaille de tortue.

Nous avons au moins assez de musiciens prodigieux ; un musicien prodigieux qui se produirait aujourd'hui n'aurait pas le moindre succès. On ne se dérange plus pour de simples prodiges, si ce n'est pour marcher dessus, ce qui encore n'est pas facile dans une ville qui en est pavée.

En général, j'aime mieux les peintres que la peinture ; de même que j'aime mieux la musique que les musiciens.

Il n'est pas de musique religieuse plus absorbante que cette musique muette que produit l'harmonie des couleurs dans les vitraux d'une église gothique.

A mesure que les couleurs s'éteignent et semblent remonter au ciel sur les rayons du soleil, l'âme et l'esprit les suivent ; le vert, le violet, le rouge disparaissent successivement, puis le jaune s'éteint le dernier.

Réminiscence est un mot que les musiciens ont adopté pour leurs emprunts. Se rappeler les pensées des autres et s'en servir pour ses propres ouvrages s'appellerait du plagiat si les choses étaient commises par un écrivain ; fait par un musicien, cela reçoit le nom plus euphémique de

réminiscence. En bon français, on ne devrait appeler r'miniscence que les souvenirs de *sa propre musique*, qui reviendraient inopportunément à l'auteur.

Le théâtre est une sorte de livre illustré, de livre d'images comme on fait si bien d'en offrir aux enfants d'après le conseil du poète latin.

O musiciens ! enfants chéris du ciel, que les peintres et les poètes courbent le front devant vous, car la musique, c'est la langue du ciel. Là où s'arrête le génie du peintre, là où le poète n'a plus que des sensations confuses qu'il est impuissant à exprimer, là où s'arrête la poésie, la musique commence.

Je parle de la vraie musique.

J'ai pensé souvent que les livres, comme la musique, tirent beaucoup moins de charmes de ce qu'ils disent en réalité que des idées et des impressions qu'ils font naître dans l'esprit des auditeurs.

Il y a un livre charmant entre les lignes d'un beau livre ; une belle musique ne fait que mettre en train le cœur et l'esprit.

Voyez ce pianiste à la mode : baissant la tête sur le piano, il laissait tomber ses cheveux sur le clavier ; puis tout à coup, relevant brusquement et fièrement la tête, il les rejete en arrière. C'est un effet que tous essaient,

mais dans lequel peu réussissent. Ces mouvements brusques et spontanés sont étudiés avec grand soin, puis, les yeux levés au plafond, faute de ciel, il a l'air d'attendre d'en haut l'inspiration pour jouer un morceau écrit par un autre qu'il étudie et joue depuis dix ans, et que ses doigts savent aussi bien que lui.

Je ne connais, pour moi, rien de niais comme ces perpétuelles disputes sur le *dessin* et la *couleur* : la nature a donné à ses créations la richesse des tons comme la beauté de la forme ; tant pis pour les artistes s'ils sont forcés de se partager l'imitation de ses magnificences ; mais qu'ils ne nous forcent pas de nous irriter contre leur impuissance en en tirant vanité et en en faisant une prétention ridicule.

Je sens bien mieux la présence de Dieu sous le soleil, qui est son regard, devant les sublimes magnificences de la nature, qui sont son ouvrage, que dans une église, ouvrage des hommes, où il y a toujours un peu de mauvais goût et de mesquinerie.

J'aime passionnément la musique, et je n'aime que très-peu de musiciens. En général, ils sont inférieurs à leur art et même à leur talent, dont souvent ils ont la vanité sans en avoir la conscience. J'aime, au contraire, beaucoup les peintres et je n'aime pas beaucoup la peinture. Ils ont l'habitude de contempler et d'admirer les mêmes choses

que moi. J'ai beaucoup vécu avec les peintres, et ils m'ont appris à voir des choses que je ne faisais que sentir.

Oh ! la charmante chose que ces airs qui ont survécu à la mode, qui sont acquis à l'esprit, qui voltigent dans le bleu comme d'harmonieux oiseaux, et qui nous reviennent de temps en temps comme reviennent les hirondelles au printemps, les mésanges à l'automne ! Comme ces airs entendus autrefois vous replacent, par un enchantement étrange, précisément là où nous étions alors, au même âge, dans les mêmes joies, dans les mêmes chagrins, dans les mêmes espérances ! Comme ces airs nous refont jeunes et crédules !

On en est venu à applaudir plus une chanteuse que le musicien, dont elle gâte la musique.

Les pianistes modernes, — presque tous ont plus d'agilité que de sentiment, remplacent les sons par des bruits, — délaient et noient, sous le nom de variations, une pauvre petite mélodie dans les flots de gammes et de notes frappées, coulées, saccadées, et, si je les applaudis quelquefois quand ils ont fini, je les prie bien de croire que c'est seulement pour les récompenser de ce qu'ils finissent.

Les amateurs de tableaux se divisent en deux classes : ceux de la première ont dépensé des millions pour leur galerie ; ceux de la seconde, au contraire, les ont toujours eus pour rien. Leur prétention est de les avoir découverts à l'étalage de quelques marchands

d'images, ou en trumeaux sur la cheminée de quelque auberge de village, ou en même temps qu'un lot de vieilles bouteilles.

Si j'aime les peintres et les sculpteurs, ce n'est pas pour ce qu'ils font; c'est à cause de ce qu'ils aiment, de ce qu'ils admirent, de ce qu'ils regardent infatigablement comme moi; c'est parce qu'ils sont de ceux que Dieu met dans le secret de la nature et auxquels il donne gratis entrée au spectacle de ses splendeurs.

De temps en temps il devient à la mode d'aimer la musique. Alors ce goût n'a plus de bornes: chacun ne montre pas le plaisir qu'il ressent en réalité, mais se pique d'en montrer plus que les autres. On va aux théâtres de musique, non pour voir le spectacle, mais pour être le spectacle soi-même. On interrompt les chanteurs pour les applaudir. Peu importe qu'on n'entende pas la musique, pourvu qu'on soit vu l'applaudissant avec frénésie, et qu'on empêche les autres de l'entendre.

J'admets parfaitement qu'une belle musique, comme un beau livre, ne vous prodigue pas d'abord tous ses charmes. Les Muses sont vêtues, mais elles montrent un beau visage et cachent un beau corps. Ainsi, je veux que le livre, comme la musique, donne par ce qu'il montre le désir de connaître ce qu'il cache. Il n'est pas nécessaire que le livre soit ennuyeux, que la musique endorme

à la première audition, pas plus qu'un vilain visage, des mains communes, des pieds gros et courts ne sont l'indice nécessaire d'un beau corps.

Il suffit de proclamer une bonne fois qu'on ne joue que de la *grande musique*, de cette musique qui n'est pas à la portée de tout le monde, de cette musique réservée aux organisations d'élite, pour que personne ne consente à être en dehors de ce cercle privilégié, pour que personne ne veuille se dire : « Je n'ai pas une organisation d'élite ; c'est trop beau pour ma faible intelligence. » Une fois ceci établi, on fait boire aux gens l'ennui à pleins verres, on leur fait entendre ce qu'on veut, aussi longtemps qu'on veut. Ceux qui comprennent le moins, ceux qui s'ennuient le plus, ne se reconnaissent qu'à un signe : comme ils sont au dedans un peu humiliés de ne pas comprendre et de ne pas ressentir ces voluptés réservées aux intelligences supérieures, ils se donnent bien de garde d'avouer leur infirmité, et, pour détourner les soupçons, ils s'extasient bien plus haut que les autres, ils se livrent aux hyperboles les plus violentes, ils se transportent, ils se pâment, ils deviennent furieux. Ce sont ceux-là qui, si quelqu'un dit devant eux : « *C'est admirable !* » s'écrient avec colère : « Admirable ! vous êtes bien froid ; vous ne sentez guère la musique. Admirable ! voilà vraiment un bel éloge !... Ah ! vous trouvez cela tout simplement admirable ? eh bien, je vous plains ! Admirable ! c'est... c'est bien plus que cela..... c'est à cent piques au-dessus de cela ; c'est..... c'est... » Et comme ils ne trouvent pas d'autres mots, ils s'éloignent en disant : « *C'est admirable !* »



Le plaisir d'avoir des diamants, — je ne suppose pas que l'on achète des diamants exprès pour les revendre, — consiste en ceci, que les autres voient briller sur vous des cailloux durs et étincelants dont vous êtes le gardien inquiet et responsable.

Les anciens croyaient que le diamant était un préservatif contre tout poison et tout venin et qu'il sauvegardait la vertu. Si je disais ici l'histoire secrète du diamant et « sa petite vie », il en ressortirait que, lorsque le diamant s'est mêlé de la vertu des femmes, ç'a été, au contraire, pour lui jouer les plus mauvais tours.

Les bijoux des femmes, colliers, bracelets, bagues, etc., ont tous la forme d'un anneau, et sont, en réalité, les anneaux d'une chaîne dont le bout est dans la main du diable.

On ne peut mettre de vrais cheveux qu'autant qu'on a de cheveux, mais on met des faux cheveux autant qu'on a d'argent.

Des mensonges où jette une lutte frivole
Contre les ans j'ai vu cent fois l'acharnement :
Il n'y a qu'une dupe, et c'est celui qui ment.

Pour aller à un second bal, on ne peut rien mettre de ce qui a paru dans la toilette du premier. Il y a à ce sujet des lois et une pénalité mieux observées et plus sévères que celles sur lesquelles reposent la paix des empires et la liberté des peuples.

Ce n'est pas seulement pour avoir des robes et des chapeaux qu'on en achète. Il y a dans l'action d'acheter un plaisir particulier pour les femmes. La femme qui achète a, par cet acte même, un moment de domination.

La femme qui achète domine dans le magasin ; elle ordonne, elle se sent obéie, non à cause de sa beauté, elle est un peu blasée sur ce plaisir-là, mais à cause de son argent ; c'est un triomphe d'homme.

Il est quelque chose au-dessous de la pauvreté, c'est la tentative non réussie de paraître riche. Quelle que soit sa position, une femme d'esprit ne trahira jamais ces efforts humiliants ; le luxe qu'elle ne peut obtenir, elle le dédaignera. Elle sera simple, si elle n'a pas de voiture ; elle trouvera d'aller à pied une manière si élégante, que les femmes en voiture en seront jalouses.

Une fois qu'on a une robe qui ne peut se mettre que dans certaines circonstances, on appelle ces circonstances, quelles qu'elles soient, des vœux les plus ardents. On les fera arriver malgré tout le monde, malgré la nature entière.

S'il existait une très-belle robe, une robe d'une splendeur hors ligne, que l'on ne pût mettre que pour aller à l'échafaud, il ne manquerait pas de femmes qui feraient en sorte de mettre cette robe.

Noëmi est très-jolie, très-élégante ; elle avait hier une robe neuve ; tout ce que les autres femmes ont pu entendre dire contre elle ce jour-là a dû être accepté comme élève prouvée et irréfragable.

Quelles bizarres transformations a subies le vêtement de nos premiers pères ! Le mariage est, dit-on, d'institution divine ; mais, quand Dieu l'a institué, la parure d'une femme n'avait rien de ruineux. Elle pouvait changer de toilette quatre fois par jour sans inconvénients pour la fortune de son mari. Mais, aujourd'hui que les femmes ne vigne ont des *volants*, et qu'il en faut vingt aunes pour qu'une femme soit mise décemment, beaucoup de gens restent célibataires par économie.

Il faut un grand effort de bon sens pour apprécier équitablement la parure des femmes, et encore est-il

prudent de procéder à ce jugement dans des moments choisis; c'est-à-dire en regardant une femme vieille, laide et méchante, par exemple.

Très-souvent, pour obéir à la mode, le vêtement, au lieu de suivre les belles ondulations et les courbes gracieuses du corps féminin, change complètement les formes et les dénature. Si une femme de goût, en se déshabillant le soir, se trouvait faite en réalité comme elle a fait semblant de l'être toute la journée, j'aime à croire qu'on la trouverait le lendemain matin submergée et noyée dans ses larmes.

La toilette est la cuisine de la beauté. Chaque femme, chaque jour, imagine des ragoûts pour ses charmes, qu'elle doit servir le soir à l'admiration affamée des regards.

Messieurs les hommes, vous nous aimez comme nous sommes, vous nous aimez en baleine, vous nous aimez en crin, vous nous aimez en bois, si cela nous paraît nécessaire d'être en bois pour que nos robes nous aillent mieux.

Il n'est guère de femme qui n'appellerait cynique et impudent l'écrivain qui ferait une description de ce qu'elle montre si libéralement quand elle est « babillée ».

Il est des limites qu'il ne faut pas dépasser, même quand la mode l'ordonne : une femme a toujours le droit d'appeler des arrêts de la mode au tribunal de la décence.

Il est beaucoup de femmes composées si adroitement d'une jolie tête, d'un peu de corps, de beaucoup de crin, d'énormément d'étoffes, de dentelles, etc., qu'on ne démêle pas facilement ce qui appartient à la nature de ce qui appartient à l'art.

La parure semble adhérente à la femme, et faire partie d'elle-même comme les plumes font partie de l'oiseau.

Rien n'est tout à fait à sa place, mais c'est la mode qui fixe la place de tout.

Un grand nombre de bourgeoises parisiennes sont d'une autre classe sociale que leur mari. Le mari est un mercenaire, un homme de peine qui travaille dans un bureau d'un ministère quelconque, de neuf heures du matin à quatre heures du soir. Comme ses appointements, joints à la dot de la femme, n'atteindraient pas cette égalité de dépense qui existe dans la société contemporaine, il fait quelques affaires à la petite Bourse, où il va le matin, en reculant de trois quarts d'heure son arrivée au bureau, qu'il quitte également trois quarts d'heure trop tôt pour retourner à la petite Bourse.

La femme est rentière, c'est-à-dire qu'elle vit sans autre occupation que celle de sa toilette et d'un peu d'adultère pour les jours de pluie.

Si les femmes me fâchent, c'est lorsque, cédant à une mode ridicule ou à une idée fausse, elles semblent s'efforcer d'être moins femmes ; c'est lorsqu'elles veulent se dépouiller de quelques-uns de leurs charmes et s'exposent à perdre de leur précieux empire et de leur chère tyrannie. Dirait-on qu'un homme n'aime pas le vin, parce qu'il prendrait tous les soins possibles pour ne rien lui laisser perdre de sa saveur et de son arôme ? et l'accuserait-on, en le voyant boucher soigneusement les bouteilles, d'être un affreux despote qui condamne la liqueur de Bacchus à un esclavage insupportable, parce qu'il l'empêche de devenir un insipide breuvage et une fade piquette ?

On a vu des Parisiennes faire savoir au monde entier, sous le règne de Louis XVI, — et on recommence aujourd'hui — que le visage des femmes serait à l'avenir, et jusqu'à nouvel ordre, au milieu du corps, et le monde entier a obéi... Aujourd'hui, il a été décidé que les hanches changeraient de place, et elles ont changé de place. — Le diable sait où elles sont !

La femme qui vous impose une mode arrive à ce résultat d'habiller non-seulement elle, mais aussi vous-même, au bénéfice de sa propre beauté. Celle qui a inventé les jupes trainantes, qui du reste ont de la majesté, cachait en même temps ses pieds qui étaient gros et plats, et les vôtres qui sont étroits et cambrés.

La femme réellement intelligente doit rechercher dans la parure, non ce qui la fait paraître riche, mais ce qui

augmente sa beauté, et la femme honnête ne doit penser à être belle que pour l'homme qu'elle aime. — Il faut dire, hélas ! que presque toutes les femmes ne se parent ni pour un mari, ni même pour un amant, et que leur toilette est l'autel que les Grecs avaient élevé à un dieu inconnu.

Vous ne voulez pas que l'on vous dise : « Madame trois étoiles, au dernier bal, montrait aux gens les deux tiers de sa gorge. » Vous qui êtes madame trois étoiles et qui, en réalité, montriez à nu ce que je ne fais que nommer, vous trouvez inconvenant le récit de ce que vous faites : et comment appellerons-nous alors ce que vous faites ?

Voyez passer cette femme : hier, elle était douce et bonne, aujourd'hui, la voilà fière et insolente ! qu'y a-t-il donc de changé en elle ? Rien, seulement, elle a sur la tête une plume arrachée à la queue d'une autruche.

Comme une autruche doit être fière, elle qui en a tant et qui lui appartiennent ?

Mais ce sera bien pis demain, quand elle s'enveloppera d'un châle fait des poils de certaines chèvres du Thibet, de chèvres que j'ai vues et qui réellement n'en paraissent pas si enorgueillies à beaucoup près que les femmes qui les leur empruntent.

Et cette robe qui vaut des regards si dédaigneux aux autres femmes, c'est la coque dont s'enveloppait un gros ver appelé ver à soie, coque qu'il abandonne avec dédain aussitôt qu'il est devenu un papillon blanc lourd et assez laid.

Il ne faut pas croire que l'amour que les femmes ont pour les bijoux et les pierreries soit de l'avarice : les femmes sont des dieux qui mesurent leur puissance à la beauté des victimes qu'on immole sur leurs autels ; la plupart ont le bon sens de ne pas se croire plus belles, parce qu'elles ont beaucoup de diamants ; mais elles aiment à faire voir combien on les a trouvées belles, puisqu'on leur a donné tant de si beaux diamants.

Découvrir ses épaules et sa poitrine : cela s'appelle *s'habiller*. J'ai entendu dire :

— Madame une telle avait, l'autre soir, chez madame B..., une robe montante.

— Vraiment ?

— Comme je vous le dis.

— C'est indécent !

Comme, dans la parure des femmes d'aujourd'hui, il s'agit, non pas de s'embellir, mais d'étaler le plus possible d'étoffes chères, on a augmenté l'ampleur, les plis, la longueur ; on a ajouté les volants, les doubles jupes, les triples jupes.

Les femmes constatent leur beauté par les folies qu'elles font faire aux hommes ; les jupes chères sont les sacrifices, les hécatombes faits et offerts aux dieux.

Qu'est-ce qu'on pourrait encore montrer de cher ?

Les chapeaux, les bijoux ; bien ; mais tout cela a un terme, et, d'ailleurs, on en a. Ah ! si on montrait des jupons chers ! Vite, on relève la robe sur les côtés, et on montre des jupons chers.

Bientôt on trouvera moyen de montrer des chemises chères, et des bas chers, et des jarrettières chères.

Encore un peu de courage !

Nous arriverons à proclamer des bains chers et à montrer comme ils rendent la peau blanche et nacrée.... Allons, il faut qu'on sache aussi qu'elle est douce.

Une femme dit d'une autre qu'elle est légère, imprudente, adultère ; elle laisse percer qu'elle pourrait bien avoir empoisonné son mari. J'entends : cela veut dire que ce monstre a reçu de Paris un chapeau neuf très à la mode et qui lui sied bien.

Il y a des créatures qui, renfermées dans un corset, dans des souliers, dans des gants, ont la forme d'une femme ; comme l'eau a la forme de la carafe qui la contient. Mais ôtez le corset, les souliers et les gants, il en adviendra comme de l'eau si vous cassez la carafe.

Il est bizarre que l'habitude ait fait accepter ceci : les femmes, qui sont réputées le sexe craintif, pudique, chaste, montrent nues, au bal, leurs épaules et une partie de leur gorge ; quelques-unes davantage, d'autres moins, toutes trop.

En effet, pourquoi est-il convenable aux femmes les plus honnêtes, aux filles les plus ignorantes, de montrer le premier tiers de choses dont il serait indécent de montrer le second et affreux de laisser voir le troisième ? Il n'y a aucune

limite fixée; chacune produit ses échantillons comme elle l'entend :

Quelle règle à cela pose la chasteté?
La décence commence où finit la beauté.

Que dirait-on d'un homme qui ferait en ce point l'équivalent de ce que fait sans rougir la femme la plus honnête?

En s'habillant, une femme honnête exagère ses hanches et sa gorge, c'est-à-dire qu'elle cherche à exciter des désirs par une exhibition extraordinaire de ses charmes secrets. Certes, ce n'est pas au mari qu'est destinée cette perfide amorce, puisque le mari sait parfaitement à quoi s'en tenir.

Je sais que les femmes ne placent l'infidélité que dans la dernière faveur. Mais je ne saurais, pour moi, considérer comme bien pure une femme qui, en offrant de telles choses aux yeux, excite l'imagination des passants à des investigations peu respectueuses. Les femmes ne savent pas assez qu'il suffit d'un désir d'un autre pour les souiller aux yeux d'un homme bien amoureux.

En traversant un prétendu ruisseau, la femme honnête relève sa robe et montre à deux commissionnaires qui fument, un petit pied étroit, une cheville mince et un bas de jambe d'une extrême finesse, avec un bas bien lisse et bien tiré.

En entrant à l'église, elle ôte son gant pour prendre de l'eau bénite, et montre une main blanche et effilée et un

charmant poignet, qu'elle incline de façon à le faire paraître avec tous ses avantages.

En se mettant à genoux, elle se penche de façon à dessiner sa taille et à donner à ses reins la cambrure la plus agréable.

Et comme cela toute la journée.

Sur le théâtre, ce sont des danseuses, des actrices, des courtisanes, des femmes consacrées au démon et maudites par l'Église. Dans les loges, ce sont les grandes dames, les femmes respectées, celles qui étaient ce matin à Saint-Roch. Les unes et les autres sont nues jusqu'à la ceinture, ou à peu près ; les danseuses par en bas et les honnêtes femmes par en haut. C'est à ça qu'on les distingue.

Nous jugeons très-bien du ridicule d'une mode ancienne, parce que nous ne la voyons que dans des images parce que la femme qui remplissait cette jupe est morte, parce que le visage qu'encadrait ce chapeau est fané, etc. Mais une mode actuelle nous abuse facilement parce qu'elle porte dans ses plis de quoi corrompre les juges.

Beaucoup de femmes n'ont pas accepté ce prétendu axiome, que le contenant doit être plus grand que le contenu ; en effet, on fait tous les jours entrer douloureusement des tailles épaisses dans des corsets étroits et de grands pieds dans de petits souliers.

Les femmes maigres et mal faites ont imaginé des paniers en crin ou en étoffes gommées, qui donnent aux hanches des proportions exagérées, et elles ont dit : « C'est la mode ! » Celles que la nature s'était plu à faire belles ont dit : « C'est la mode ! » Et elles ont consenti à devenir pareilles à celles que la nature avait déshéritées.

Les femmes trop petites ont imaginé de porter de hauts talons et des coiffures qui mettaient le visage au milieu du corps, et elles ont dit : « C'est la mode ! » — « C'est la mode ! » ont dit les autres en soupirant. Et elles sont devenues trop grandes par le procédé qui, à la fois, donnait aux naines une jolie taille et la faisait perdre à celles qui l'avaient reçue de la nature.

Les femmes qui avaient de gros pieds plats ou des chevilles épaisses ou engorgées ont dit : « Il faut cacher nos pieds ; mais il serait bon aussi de cacher les pieds de celles qui les ont étroits et cambrés et qui ont les chevilles fines. » Elles ont imaginé des robes longues et traînantes, et elles ont dit : « C'est la mode ! » Alors toutes les femmes qui avaient de ces chers petits pieds ont dit : « Hélas ! c'est la mode ! » Et elles ont adopté les jupes traînantes.

* * *

Il ne faut croire à l'indulgence des gens que lorsqu'elle s'exerce dans les choses qui leur sont personnelles. Tel homme se prend de pitié pour un empoisonneur, pour un

assassin, vous le croyez indulgent ; attendez pour le juger qu'on lui marche sur le pied dans une foule, ou qu'on casse par maladresse une de ses tasses du Japon.

On fait toujours semblant de confondre les juges avec la justice, comme les prêtres avec Dieu. C'est ainsi qu'on habitue les hommes à se défier de la justice et de Dieu.

On vous fait lire au collège, avec un étonnement de commande, cette loi des Lacédémoniens qui ne punissait que le voleur maladroit qui se laissait prendre. Et je me demande ce qu'avait cette loi d'extraordinaire, puisqu'elle existe de fait dans tous les temps de l'histoire et dans tous les pays du monde.

Quand un plaideur demande à prendre la parole dans sa propre cause, le président manque rarement de l'exhorter à la modération, de le prévenir que, s'il se laisse emporter à une éloquence trop acrimonieuse, il se verra forcé de lui ôter la parole, etc. Si le plaideur peut être excusé en ce cas, quelle sera l'excuse de l'avocat, auquel la chose en question est parfaitement indifférente, et qui, défenseur par hasard de son client d'aujourd'hui, aurait pu par un autre hasard se trouver son adversaire ; qui demain, peut-être, plaidera pour celui qu'il accuse, dans une cause analogue, contre celui pour lequel il plaide aujourd'hui, etc. ?

Il y a trente ans que je dis à peu près ceci : « Il arrive trop souvent qu'un homme arrêté par la garde, et déposé dans cette sorte de prison provisoire appelée violon, est trouvé le lendemain matin pendu au moyen de sa cravate ou de ses bretelles. Il y aurait un moyen bien simple de rendre impossible le retour de pareils faits. Pourquoi le *violon* ne serait-il pas fermé par une grille ouverte sur le corps de garde de façon à laisser toujours le prisonnier sous les yeux des hommes du poste? »

Eh bien, depuis trente ans, cinq ou six hommes se pendent ainsi chaque année, et je n'ai pu obtenir ce que j'ai demandé.

Les lois, c'est comme le jeu de la marelle, auquel nous ayons joué étant enfants. Nous faisons un dessin sur la terre : on se mettait à cloche-pied, et il fallait conduire un palet successivement dans toutes les cases de cette figure. Quand on avait marché sur une raie, on avait perdu. Il s'agit de se promener et de mener son palet entre les lignes du Code sans en effacer une : on est vertueux, riche et considéré.

Les philanthropes ne s'occupent de l'homme qu'à son entrée en prison, ne faisant pas la moindre attention à lui tant qu'il n'est que misérable et dans la longue route de privations, d'abstinence et de douleurs qu'il parcourt souvent avant d'arriver au crime.

Ils ont craint, un moment, de voir manquer les occasions de s'attendrir, et, perfectionnant leur industrie, ils ont imaginé de donner aux enfants une éducation toute littéraire et républicaine, éducation qui, sous le premier point

de vue, les détourne des métiers utiles et productifs et, sous le second, les élève dans l'admiration d'une foule de vertus d'une autre époque, vertus toutes prévues par le Code pénal, et dont la moindre envoie celui qui la pratique faire à Brest ou à Toulon un voyage de cinq ou six années.

Un juge d'instruction ne reçoit que douze, quinze ou dix-huit cents francs : c'est une sottise. — La magistrature, en général, n'est pas payée ; il n'y a pas un chanteur de province qui se contenterait des appointements d'un président de cour royale. Eh bien, à ce juge d'instruction qui reçoit quinze cents francs, offrez cent mille francs pourqu'il trahisse son devoir, il les repoussera avec indignation ; mais n'ayez pas la même sécurité s'il s'agit de son avancement qui, peut-être, augmentera son revenu de cent écus.

Justice humaine, pauvre chose ! la plus forte peine qu'elle puisse imposer est une peine que tous subissent fatalement, et les innocents qu'elle absout aussi bien que les criminels qu'elle condamne.

Le prévenu doit être traité avec tous les égards possibles ; s'il est plus tard reconnu coupable, la loi le punira ; mais s'il est déclaré innocent, comment réparerez-vous votre erreur ? Tâchez donc du moins qu'elle ait les conséquences les moins fâcheuses qu'il vous sera possible.

Avant qu'un procès politique vienne à l'audience, il y a un mois que les journaux en parlent, flattent et me-

nacent les juges; en un mot, grâce à la presse, il faut qu'un juge aime assez la justice pour lui sacrifier jusqu'à la réputation de la justice.

Vous lisez tous les jours dans les journaux : « Le crime était évident ; mais grâce à l'éloquence de maître un tel, le jury a déclaré l'accusé innocent ». S'il est vrai qu'un avocat puisse exercer cette influence, il faut supprimer ou les avocats ou le jury.

Effaçons la peine de mort, je le veux bien ; mais que MM. les assassins commencent.

Le marchand de vin qui vend du jus de surreau pour du jus de raisin est aussi coupable, et coupable du même crime, que le consommateur qui le paierait avec une pièce de plomb qu'il ferait passer pour une pièce d'argent.

L'épicier qui vole ou empoisonne le consommateur commet précisément le même crime que le consommateur qui volerait ou empoisonnerait l'épicier.

Pourquoi des dénominations différentes pour des actes semblables ? pourquoi la peine n'est-elle pas la même ?

La justice est bien assez terrible, sans qu'elle ait besoin de faire des grimaces et de grossir sa voix ; il y a bien assez de circonstances où elle a à punir, sans qu'elle aille empiéter sur le rôle des prédicateurs ; la justice ne doit frapper que ce que frappe la loi. Un magistrat n'a pas besoin de faire des phrases sur « les relations coupables » ; tout ce que la loi ne punit pas est innocent à ses yeux, et ces grands airs empesés ôtent de la vraie dignité à la justice.

On a de tout temps un peu empoisonné ses parents, amis et connaissances ; mais il est singulier que cette industrie, loin d'avoir fait des progrès, soit au contraire retombée dans la grossièreté. Autrefois, on empoisonnait en faisant respirer une fleur, en offrant des gants. Aujourd'hui, vous voyez à chaque instant une femme se défaire d'un mari incommode au moyen de ce poison grossier appelé arsenic, dont les symptômes sont connus, et que l'on retrouve à l'instant même dans l'estomac. Or, quel qu'un à qui j'ai soumis cette observation, m'a répondu, d'une manière peu consolante, qu'il semble qu'on empoisonne maladroitement, parce que les empoisonnements maladroits sont les seuls découverts et punis.

Parlons des prévenus, des accusés.

Un prévenu est peut-être innocent : si même vous comptez combien il y a de condamnés sur un certain nombre de prévenus, vous serez presque forcé de dire qu'un prévenu est probablement innocent ; en effet, parmi les accusés, il y en a beaucoup plus d'acquittés que de condamnés.

Un prévenu est donc peut-être un homme innocent,

auquel, par erreur, vous faites subir une situation plus que fâcheuse. Vous l'enlevez à sa famille, à ses affaires pendant plusieurs mois ; pendant plusieurs mois, vous le condamnez à toutes les angoisses de l'imagination.

Un magistrat disait que, s'il était par hasard accusé d'avoir volé les tours de Notre-Dame, il commencerait par prendre la fuite.

Et, d'autre part, pas mal de gens rompus, guillotines, roués, marqués par erreur, ont laissé leur triste histoire pour montrer que la justice peut quelquefois se tromper.

Il me semble que c'est bien assez pour le pauvre diable de prévenu.

Loin de là, vous le traitez précisément comme s'il était condamné ; vous le mettez dans la même prison où il sera renfermé s'il est reconnu coupable ; il reçoit la même nourriture et les mêmes brutalités.

Je ne sais pourquoi on ne donne pas un peu plus de majesté aux chambres de justice, invariablement ornées, pour le fond, d'une sorte de paravent en papier bleu de l'effet le plus déplorable. C'est bien assez des avocats, et quelquefois du jury, pour y mêler du mesquin et du ridicule.

Le magistrat et le général ont besoin de croire que les hommes sont classés autrement que par l'argent, sans quoi tout magistrat un peu laid, tout général d'une voix agréable, se feraient acteur comique ou ténor.

Un tribunal vient de rendre un jugement par lequel un pauvre diable a été condamné « pour excitation à la débauche, dans son propre intérêt, d'une personne au-dessous de vingt et un ans ». Mais, mon Dieu ! ce crime est ce qu'on a appelé si longtemps et jusqu'ici d'une foule de noms plus doux et plus innocents, tels que « faire la cour, aimer, séduire ».

Au-dessous de vingt et un ans ! diable ! quels sont les adroites quinquagénaires qui ont ainsi influencé la justice pour se réserver, sous la protection des lois, toutes les *excitations à la débauche* qui se pourront faire dans leur belle patrie ?

Les femmes n'oseront plus se rajeunir ; celles qui encourent la suspicion de n'avoir pas vingt et un ans seront évitées par tout bon citoyen, ami des lois et peu ambitieux des travaux forcés ; et, comme il n'est ni poli ni bien reçu de demander l'âge des femmes, et que d'ailleurs on pourrait être trompé, il sera prudent de ne s'enflammer qu'après la constatation de quelque signe évident de décrépitude chez l'objet aimé.

Les assassins jouissent d'une assez grande considération. Beaucoup de femmes ont *obtenu* des autographes de Fieschi. Une femme célèbre, dit-on, portait sur son cœur des cheveux d'un autre assassin. On a imprimé de fort mauvais vers d'un nommé Lacenaire, et les éditeurs de ces vers ont raconté avec orgueil leurs conversations avec ce Mandrin prétentieux. On a vu récemment de quels égards, disons plus, de quelle admiration était entourée une femme qui avait empoisonné son mari.

Pour avoir donné un soufflet à Paul, Pierre est condamné à payer une amende.

Qui reçoit cette amende? Paul, sans doute?

Non! c'est le chef de l'État.

— Comment! est-ce toujours ainsi?

— Oui... à moins cependant que ce ne soit Paul qui paie l'amende.

— Paul... qui a reçu le soufflet?

— Cela arrive quelquefois.

Les avocats s'intitulent fastueusement défenseurs de la veuve et de l'orphelin; mais il n'y aurait pas besoin d'avocats pour les défendre, s'il n'y avait pas d'abord d'autres avocats pour les attaquer.

Trouvez-moi un avocat, plaidant au palais depuis plusieurs années, qui n'ait plaidé déjà ou qui ne soit prêt à plaider le contraire de ce qu'il plaide aujourd'hui.

M. un tel plaide contre moi; j'allais chez lui le charger de plaider pour moi, mais mon adversaire avait un meilleur cheval et est arrivé le premier.

Où j'ai été arrêté en route par un embarras de voitures. Pensez-vous qu'il aurait refusé ma cause?

Et celui qui plaide pour moi, supposez-vous qu'il n'aurait pas consenti à plaider pour mon adversaire, si celui-ci s'était adressé à lui?

Chaque fois qu'un avocat défend la bonne cause, il a en face de lui un autre avocat qui défend la mauvaise.

Une chose me donne un profond étonnement : c'est de voir l'admiration que cause au palais une plaidoirie longue, commune, diffuse, d'un français suspect, et que personne ne voudrait lire dans aucun livre ;

C'est de voir que ces plaidoiries, qui durent généralement cinq heures au palais, sont reproduites en abrégé par les journaux de manière à fournir une lecture de vingt minutes, et que l'on est surtout frappé des longueurs que l'on y trouve.

Deux classes de philanthropes dont Dieu devrait bien délivrer la France, si la protection qu'il lui accorde n'est pas simplement un faux bruit que font courir les pièces de cent sous.

L'une de ces deux classes de philanthropes fait des essais d'emprisonnement cellulaire qui aggravent d'une façon horrible les peines infligées par la loi, essais qui condamnent au désespoir, à la folie, au suicide, des gens que la loi et la vengeance publique ne condamnent qu'à quelques années de prison.

La seconde classe de philanthropes, au contraire, est prise d'une tendre pitié pour les assassins ; elle ne songe qu'à les entourer de toutes les douceurs de la vie : ce qui ne contribue pas peu à les maintenir dans leur voie.

Tout est aux mains des marchands : la royauté, la presse, les places, les honneurs, etc.

La justice, par le jury, n'a pu leur échapper ; la justice est rendue à leur point de vue.

Ainsi, selon les Codes, les juriconsultes et les moralistes

de tous les temps et de tous les pays, le crime le plus punissable est le meurtre.

Le vol ne vient qu'en troisième ou quatrième ligne.

Depuis l'institution du jury, cet ordre a été changé : le crime le plus effrayant, le plus horrible, le plus inexorablement puni, est le vol.

L'assassinat ne vient qu'après.

C'était une affaire entre le tué et l'assassin, c'est une chose finie. Il a tué cet homme parce qu'il lui en voulait ; il est mort ; il ne lui en veut plus. La *société* (mot qui veut dire *je* ou *moi* dans la bouche d'un juré, comme le *peuple* dans la bouche d'un homme politique) n'est pas menacée.

Mais on a volé un négociant (comme moi), homme patienté (comme moi), un parfumeur (comme moi), dans une rue déserte (comme la mienne) ; le voleur n'en voulait pas à ce parfumeur précisément, mais à l'argent. Son crime ne l'a pas satisfait ; au contraire, la cause n'a pas cessé d'exister comme dans le crime précédent. La *société* (j') a (ai) de l'argent, donc la *société* est menacée, il faut se défaire du scélérat.



Il n'est personne qui ne connaisse quelque homme riche, insolent, laid, bête et avare, que tout le monde écoute parler quand il lui plaît de dire une sottise ; que l'on reçoit avec empressement dans les maisons où il veut

bien se présenter, dont on ne contredit l'opinion, si toutefois on s'avise de le faire, qu'avec les plus grands ménagements et toutes sortes de précautions. On n'a pas même l'excuse de l'avarice ou de l'avidité dans les hommages que l'on rend à cet homme; il a fait ses preuves, on sait que l'on n'en a rien à espérer, il ne donnera rien. — Non, c'est son argent auquel il sert de sacoche que l'on admire, que l'on adore, et auquel on rend tous ces hommages ou plutôt toutes ces bassesses.

On adore la gloire militaire, qui consiste à tuer sans haine, sans motif, le plus grand nombre possible d'hommes nés sous un autre ciel, et cela dans des conditions tellement singulières, que, si demain ce pays se soumet après avoir été suffisamment ravagé, il devient un crime puni par les lois, par l'horreur et par le mépris universels, de tuer un seul de ses habitants qu'il était si glorieux de massacrer hier.

— Les places ! vous voyez des gens assez riches pour vivre dans l'abondance, dans le calme et dans les plaisirs, rechercher avec empressement une sorte de domesticité, d'un certain ordre appelé *place*, et se croire heureux et redevables au ciel de ferventes actions de grâces, s'ils sont assez favorisés pour réussir à obtenir une de ces places qui leur assigne un costume obligé, un séjour forcé, des occupations nécessaires, des soins indispensables, une sujétion de toutes les heures, une responsabilité incessante en échange de la douce liberté !

Vous avez encore les titres ! l'homme qui a obtenu l'autorisation de mettre devant son nom trois ou quatre lettres, devient à l'instant une sorte d'idole que l'on adore et qui s'adore elle-même.

O bel âge, où, comme dans un certain conte arabe, on joue au palet avec des rubis, des émeraudes et des topazes, qu'on ne prend même pas la peine de ramasser après chaque partie !

C'est dans le fond des cœurs que se jouent les grands drames ; c'est des petites misères de la vie humaine que se font les grandes douleurs. Toute situation extrême apporte avec elle le courage de la supporter ; on se drapé facilement dans un chagrin éclatant. — On a sur son théâtre, devant son public, un rôle à jouer ; il faut être bien maladroit pour ne pas s'en tirer passablement, et bien malheureux pour ne pas se consoler au bruit des applaudissements.

S'il est des gens réellement malheureux, il est juste également de dire que la plupart des hommes construisent laborieusement l'édifice de leur malheur, et bâtissent, comme on dit, des cachots en Espagne. La plupart des hommes font consister le bonheur dans ce qu'ils n'ont pas, ou dans ce qu'un autre possède. On a dit avec raison : « On regarde l'envers de sa vie et l'endroit de la vie des autres ! »

Quand on est heureux, il semble que l'on en soit fier ; que le bonheur n'est pas jeté au hasard ; mais que le choix que la fortune fait de vous pour vous caresser est une preuve et un témoignage de votre mérite ; vous voulez faire confiance de votre félicité à tout le monde, vous l'affichez sur votre face, et vous semblez réclamer comme un droit l'amitié et la vénération, en votre qualité d'élu de Dieu, qui vous grandit et vous approche de lui par ses faveurs, par ses marques d'affection, comme fait un prince pour ses favoris ! et vous êtes certain que personne ne refusera d'entrer en partage de vos joies et de vos délices.

Mais, si vous êtes malheureux, vous sentez que les arrêts de la fortune sont sans appel aux hommes ; que les heureux persuaderont aux autres et se persuaderont à eux-mêmes que le sort qui vous frappe est juste : car, si l'on mettait en doute la justice du châtement, ce serait mettre en doute l'équité des caresses. Vous comprenez que les heureux accueilleront mal vos plaintes, comme le légataire universel celles du fils déshérité.

Les plus désagréables des malheurs sont ceux dont on ne peut se prendre à personne ; aussi ne néglige-t-on rien pour éviter cet embarras. C'est pour cela qu'on a inventé le sort, espèce de puissance ennemie et taquine, qui n'est occupée que de tourmenter notre vie, et que l'on a la consolation de maudire et d'invectiver faute de mieux.

Le bonheur n'est pas une rose bleue, le bonheur est

l'herbe des pelouses, le liseron des champs, le rosier des haies, un mot, un chant, n'importe quoi.

Le bonheur n'est pas un diamant gros comme une maison, c'est une mosaïque de petites pierres dont aucune souvent n'a une valeur générale et réelle pour les autres.

Ce gros diamant, cette rose bleue, ce gros bonheur, ce bonheur monolithe, est un rêve. Les bonheurs que je me rappelle je ne les ai pas poursuivis ni cherchés au loin, ils ont poussé et fleuri sous mes pieds, comme les pâquerettes de mon gazon.

Rien n'arrive dans la vie ni comme on le craint ni comme on l'espère.

La vie se partage en deux moitiés, l'une pleine d'espérances qui ne doivent point se réaliser; l'autre livrée aux regrets de bonheurs dont nous n'avons pas joui; car ce qui nous semblait si beau dans l'avenir, ce qui, lorsque nous l'avons atteint, ne nous a donné que désappointement et dégoût, reprend sa magie dans le passé.

On ne saurait croire ce qu'on se donne de peine pour se procurer des chagrins qui ne manqueraient guère de venir eux-mêmes, et qu'on ne court pas grand risque de perdre.

Il n'est, à mes yeux, qu'une chose au monde plus respectable que l'infortune : c'est le bonheur, à cause de sa rareté et surtout de sa fragilité.

Les bonheurs sont comme le gibier : quand on les vise de trop loin on les manque.

C'est un grand bonheur de naître et de vivre dans un jardin ; c'est presque une nécessité et un devoir envers soi-même d'y vieillir et d'y mourir. On ne vieillit heureux et digne qu'en se rapprochant de la nature, au sein de laquelle on va bientôt rentrer et se confondre, — au lieu de se cramponner aux salons que l'on n'orne plus, que l'on n'égaye plus et où l'on n'est plus, pour me servir d'une expression consacrée, tolérée, qu'à titre de *tapisserie*, — tapisserie que les danseurs ne tardent pas à trouver trop épaisse.

Tout bonheur excite un peu de haine : on ne demande pas mieux que de se figurer que ceux qui en jouissent ont envers nous quelque tort grave qui nous permette de donner un nom un peu plus noble à ce sentiment bas et honteux dont le véritable nom est l'envie, et l'appeler juste ressentiment, fierté légitime, dignité blessée.

Tout bonheur se compose de deux sensations tristes : le souvenir de la privation dans le passé, et la crainte de perdre dans l'avenir.

On n'aurait guère de vices si on n'avait que les siens. Tel vice, tel défaut, est parfois l'exagération, l'exaspération d'une vertu ou d'une qualité, ou du moins en est la

de blure ; l'homme violent et emporté est le plus souvent franc et ouvert ; l'homme rusé est fin et spirituel ; l'homme rigide, sévère, est probe, sage, dur et régulier ; mais l'homme faible emprunte la violence, la ruse et la sévérité sans prendre en même temps la franchise, l'esprit et la probité.

Un chien mord, un taureau frappe de la corne, un mulet rue, une abeille pique ; vous vous gardez de la gueule du chien et de la corne du taureau, vous ne passez derrière le mulet qu'à une distance calculée, vous évitez de tracasser ou de toucher l'abeille ; mais comment vous garer d'un animal comme vous qui pique, rue, mord et donne des coups de corne ?

J'ai peu de sympathie pour les douleurs ambitieuses et pour les larmes dont on fait tellement une parure, qu'elles ressemblent à des perles.

Mais j'ai grand'pitié de ces petits chagrins qui ont de grandes influences, de ces épingles qui entrent dans le cœur, aussi douloureusement et moins poétiquement qu'un poignard.

On a fait assez de tragédies, de drames, de mélodrames, de poèmes et d'élégies sur les grands malheurs que tout le monde n'a pas le bonheur d'avoir. Mais il y a de petites infortunes qui tuent tout bas. Le sort ne daigne pas souvent tuer héroïquement ses victimes d'un coup de poignard, il divise la lame en une multitude d'épingles. On n'en meurt pas moins et on en meurt plus longtemps.

Il y a des drames plus saisissants quelquefois dans un regard, dans l'empreinte d'un petit pied sur le velours de

la mousse, que dans toute l'histoire des Atrides, race si féconde en forfaits, plus féconde encore en prétextes de tragédies.

Les Latins disaient la faim de l'or, *auri fames* ; nous, plus énergiquement, la soif de l'or. La soif est en effet un besoin plus violent, et dont la satisfaction cause l'ivresse.

Il est un bonheur qui consiste à avoir assez de grands ennuis pour être peu sensible aux petits.

On ne manque jamais d'expressions pour peindre la douleur, l'absence, la mort, la séparation ; mais la poésie ne sait parler du bonheur que lorsqu'il est absent, perdu ou passé. Presque tous les poètes qui s'en sont avisés ont fait des enfers très-passables ; tous les *ciels* ont été manqués.

Il faut cacher tous ses bonheurs comme le voyageur cache son or quand il doit traverser une forêt périlleuse. La vie est fort boisée.

Qui sait bien ce que c'est que le malheur ? qui pourra définir le bonheur ? Les quelques bonheurs que j'ai eus me sont arrivés malgré moi ; les malheurs malgré eux, et je suis allé les chercher.

On demande en général à la vie plus qu'elle ne renferme ; nous sommes accoutumés à mettre notre bonheur dans des choses impossibles et notre malheur dans des choses inévitables.

L'extrême prudence est aussi ennemie de la sécurité que l'extrême étourderie, ou l'extrême insouciance. Celui qui marche au hasard en regardant briller les étoiles et voltiger les papillons et les fils de la Vierge, ne tombe pas plus souvent que celui qui, les yeux fixés sur le pavé, regarde trop près ou trop loin de ses pieds.

Une cause de chutes fréquentes est encore de regarder derrière soi.

Il faut, dans la vie comme dans la rue, regarder seulement à quelques pas en avant et ne s'occuper de l'avenir qu'au moment où il va devenir présent. Ne vous fatiguez pas les yeux à percer un brouillard qui va se dissiper de lui-même.

J'en suis arrivé à ne pas placer les gens notoirement méchants au premier rang de mes antipathies ; ils ne viennent qu'après les gens faibles et sans caractère déterminé.

Un méchant n'a que sa méchanceté à lui, nécessairement circonscrite dans certaines limites, et bornée à certaines formes ; on peut la prévoir d'après ses intérêts,

d'après son tempérament, conséquemment, s'en mettre à l'abri.

Mais ces gens indécis et sans figure individuelle, semblables à l'eau qui prend la forme du vase où on la met, ont simultanément ou successivement la méchanceté de tous ceux qui veulent les exploiter.

Vous ne découvrez qu'on est « si méchant ici » que lorsque l'on y a fait ou dit quelque méchanceté contre vous ; vous ne vous en aperceviez pas, tant qu'on n'y faisait et disait de méchancetés que contre les autres, méchancetés dont vous étiez peut-être complice.

On s'occupe assez peu d'être comme il faut être ; mais, sans relâche, on songe à ce qu'il faut paraître.

Le bon sens réunit tout d'abord la majorité... mais contre lui. Ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les formes de l'erreur, qu'on arrive à la vérité.

Qu'avez-vous donc ? vous paraissez triste !

— Ah ! je voudrais être mort.

— Vous n'êtes pas dégoûté !

Nous appelons entêtement la persévérance des autres, et nous réservons le nom de persévérance pour notre entêtement à nous.

Il ne faut pas trop s'inquiéter pour l'avenir de la bassesse et des turpitudes d'une époque ; il y a six mois, on a enterré du fumier au pied de ces rosiers, et ils lui doivent une partie de leur éclat et de leur parfum.

On ne voyage pas pour voyager, mais pour avoir voyagé.

On se sent indisposé contre le philosophe rogue qui vous dit : « Vous êtes des coquins, ou vous êtes des pauvres gens, corrigez-vous avec mes avis, tâchez de devenir moins gueux au moyen de mes préceptes, car je suis un homme vertueux et sage... » On ne songe qu'à se cacher de ce censeur austère et à continuer ce qu'on faisait, à l'abri de son regard. On lui dit : « Allez devant, nous vous suivrons ; » et on le laisse aller tout seul au premier carrefour. Tandis qu'on est attiré vers le philosophe bon-homme qui vous dit : « Ah ! ça, nous sommes de terribles coquins, de fiers gueux et de fameux imbéciles ; tâchons donc de nous corriger en nous donnant mutuellement de bons avis. Vous n'avez peut-être pas de conseils prêts ; tenez, moi j'en ai, par hasard, une poignée ou une *plumée*, la voici : voyez si vous y trouverez quelque chose de bon. »

Le mensonge est toujours obligé de se soumettre au soin gênant d'être vraisemblable; la vérité marche sans ce souci mesquin embarrassant.

Il y a des gens inexorablement bavards qui font penser le jardinier à une maladie de certains arbres que l'on appelle phyllomanie et qui consiste à produire beaucoup de feuilles et point de fruits.

La nuit, l'homme qui veille possède à lui seul tout ce que, le jour, il lui faut partager avec tout le monde.

Beaucoup de gens font commodément consister la vertu à être sévères pour les autres.

Il faut que l'homme se voie tel qu'il est, et qu'il ne s'impose pas de tâche au-dessus de ses forces; car cela n'a qu'un seul résultat : c'est qu'il regarde le fardeau, tourne alentour, le pèse du regard, le déclare trop lourd et s'assied en face; si la charge était divisée en deux, il la mettrait résolument sur ses épaules.

Avec des airs pédants et des mines fâchées,
Des philosophes faux prêchent, d'un ton cagot,
De rigides vertus en si haut lieu juchées,
Qu'on renonce d'y tendre, et qu'on se dit bientôt :
« L'homme est né trop pesant pour s'élever si haut »

On a consacré une fleur, l'immortelle, une fleur jamais fanée parce qu'elle n'est jamais fraîche, à exprimer l'admiration et le regret, deux sentiments qui ne demandent qu'à finir, deux sentiments dont on s'acquitte et dont on se débarrasse le plus tôt possible. Il est bien plus commode d'exprimer une fois pour toutes une admiration obligatoire et de n'y plus revenir. Il est bien plus facile d'accrocher une fois par an une couronne d'immortelles aux angles d'un tombeau que d'y apporter tous les soirs, au moment où les cyprès se découpent noirs sur le couchant orangé, une fleur qu'on est allé cueillir là où le mort en cueillait avec vous.

N'usons pas notre énergie contre des fantômes et des dragons, et occupons-nous de ne pas butter contre le caillou qui est sous nos pieds. Tout irait fort bien dans la vie, s'il ne s'agissait que de ces grands coups d'épée ou de ces grands coups de dévouement qui remplissent les romans. Mais c'est la continuité des petits efforts qui est une chose difficile, c'est la monnaie du courage et de la force qu'il faut savoir dépenser. Beaucoup de gens ont le courage des fêtes et dimanches. Le courage de tous les jours est plus rare, parce qu'il se dépense sans éclat, sans gloire. Les grands périls grandissent l'homme suffisamment.

Dans presque tout ce que l'homme a voulu arranger ou perfectionner de l'ouvrage primitif du Créateur, il a amoncelé des sottises; et un des grands progrès qu'ait à demander aujourd'hui la philosophie, ce serait, non pas l'acquisition des connaissances nouvelles, mais la perte ou

la désuétude de la collection d'idées fausses que l'humanité a laborieusement amassées depuis l'origine des temps.

Les vieux, — entre autres, — ont un bien vilain défaut :
C'est que, lorsqu'ils sont loin, ils pensent être haut,
Et traitent sans respect les plaisirs, la souffrance,
Les jouets des enfants, qui, dans leur indulgence,
Leur laissent sans envie — et d'un jugement sûr —
L'or, les places, les croix, jouets de l'âge mûr.

Tel dîne pour dix-sept sous rue de la Harpe ou cache dans le fond de sa poche un pain de seigle d'un sou, dont il porte sournoisement les morceaux à sa bouche en faisant semblant de se gratter le nez ou de caresser sa moustache, qui va ensuite se promener avec un cure-dents devant le *café de Paris*; il est heureux, en pensant qu'il fait envie aux passants, dont il devrait exciter la pitié.

Il est à regretter que l'on ait laissé tomber en désuétude les costumes particuliers à chaque profession. Cet usage entraînait rigoureusement avec lui une sorte de loi somptuaire à laquelle il n'était pas humiliant d'obéir.

Beaucoup de gens à Paris font de leur domicile un mystère. Si vous avez quelque affaire avec eux, ils vous diront qu'ils sortent de très-bonne heure et rentrent fort tard, qu'on ne les rencontre jamais chez eux, etc.; ils préfèrent vous donner rendez-vous dans le jardin du Palais-Royal ou dans les galeries de l'Opéra. C'est que le

dandy habite une mansarde au cinquième étage, pour le loyer de laquelle il est en retard de trois termes; qu'il couche sur un lit de sangle, et qu'une bouteille vide lui sert de flambeau. Il est des gens qui aiment mieux avoir l'air de dîner au *café de Paris* que de dîner réellement dans tout autre cabaret moins cher.

C'est encore un peu mentir que dire même des choses vraies quand on ne les pense pas.

Quand on paraît admirer quelqu'un, soyez sûr que c'est une forme hypocrite de dénigrement contre un autre.

On blâme la frisure quand on n'a plus de cheveux, et on médit des pommes quand on n'a plus de dents.

Comptez combien de fois vous avez obstinément marché au-devant d'un malheur, combien de fois vous l'avez poursuivi quand il voulait vous fuir; comptez combien de fois vous avez été atteint par un bonheur auquel vous avez tout fait pour échapper, contre lequel vous avez épuisé toute la stratégie de la science! Mais non, les choses qui réussissent, on en attribue le succès à sa sagesse; celles qui tournent mal, on les attribue seules au hasard.

N'ayez pas de voisins, si vous voulez vivre en paix avec eux.

Cette maison que nous habitons a été bâtie pour un homme mort depuis longtemps, par des maçons qui sont morts. Ces arbres sous lesquels nous rêvons ont été plantés par des jardiniers qui sont morts. Les tableaux dont nous ornons nos logis ont été peints par des morts. Nos habits, nos souliers sont faits avec les poils ou la peau d'animaux qui sont morts. Le bateau sur lequel vous vous promenez entre les rives vertes, c'est un arbre mort qui en fournit les planches. Ce feu devant lequel vous causez est alimenté par des membres de cadavres d'arbres. Vos festins joyeux, vos repas de chaque jour, offrent à vos yeux et à votre appétit des cadavres d'animaux morts. Ce vin dont vous vantez la vieillesse vous rappelle que celui qui l'a récolté, que celui qui a fait les tonneaux, que celui qui l'a mis en bouteille, et que tous ceux qui vivaient alors sont morts. Et, le soir, quand vous allez au théâtre voir représenter *Cinna* ou *Mithridate*, ces personnages que vous regardez, ne sont-ce pas des morts que vous évoquez pour qu'ils viennent gambader devant vous et vous divertir ?

* * *

Tout le monde veut avoir un ami; personne ne s'occupe d'en être un.

Un moyen ingénieux de se faire rendre un service par un ami : il s'agit de l'aller trouver avec l'air préoccupé, et, par des demi-confidences, des allusions détournées, de lui laisser croire pendant un quart d'heure que vous voulez lui emprunter de l'argent. Quand il est au plus haut point de la terreur, exposez la corvée que vous avez besoin qu'il fasse pour vous, et il est si heureux d'éviter le danger qu'il a redouté, que tout autre lui paraît une bagatelle et qu'il met le plus grand empressement à faire votre commission, quelque mauvaise qu'elle soit.

Un ami, c'est un homme armé contre lequel on combat sans armes.

C'est un homme qui sait sur quel coup précisément il vous prendra en tirant l'épée.

C'est un homme qui connaît l'escalier qui conduit chez votre femme; qui sait les moments de froideur et les instants où vous êtes dehors et l'heure précise à laquelle vous rentrerez.

Un ami, c'est Judith qui vous assoupit dans ses bras et vous tue au milieu des songes agréables qu'elle vous fait faire.

C'est Dalilha qui connaît le secret de votre force et de votre faiblesse.

Quand un homme a deux amis, ce n'est que pour se plaindre alternativement de chacun d'eux à l'autre.

L'homme qui a un ami, qui s'assimile un autre homme, présente une surface double aux coups du malheur. On peut lui casser quatre bras et lui fendre deux têtes; il portera le deuil de deux pères : il aura le tracas de deux femmes.

Entre deux amis, il n'y en a qu'un qui soit l'ami de l'autre.

Entre tous les ennemis, le plus dangereux est celui dont on est l'ami.

A la fin de sa vie, on découvre qu'on n'a jamais autant souffert de personne que de son ami.

Un des devoirs dont les amis en général s'acquittent avec le plus de soin et d'enthousiasme, c'est évidemment de vous rapporter tout ce qu'ils ont pu entendre, lire ou apprendre qui puisse vous blesser ou vous affliger.

Se brouiller avec un ami?

On ne se brouille pas avec les gens qu'on ne connaît pas et, d'ailleurs, je veux que mes amis qui me connaissent plus que les autres me respectent aussi davantage.

Il y a une chose à remarquer dans la plupart des amitiés! Comme dans la tragédie de Racine, où Pylade est

tutoyé par Oreste, et ne le tutoie pas, il y a un des deux amis qui est subordonné à l'autre; il y a le premier et le second ami. Le second ami est d'ordinaire un confident, un compère chargé de mettre en relief les avantages du premier, avec une abnégation personnelle absolue.

Je ne sais rien de si embarrassant que de raconter ses « bonheurs », et je ne conseille à personne de s'y exposer légèrement; à ses amis mêmes, il est prudent de ne confier que « ses chagrins ».

L'amitié se traite mieux par la poste que l'amour.

L'amitié entre deux personnes de sexe différent n'est rien ou est de l'amour. Dans l'amitié ordinaire, un ami procure à son ami tous les bonheurs qu'il dépend de lui de lui procurer; il lui cède sa stalle au théâtre, il lui prête son cheval, il joue aux échecs avec lui, etc., etc.

Mais, si vous avez une femme pour amie, qu'elle n'ait ni stalle à vous céder, ni cheval à vous prêter, et que vous ne soyez pas disposé à jouer aux échecs, il peut arriver que, dans une soirée, aux deux coins du feu, ainsi que les amis en passent de si excellentes, vous n'avez plus d'histoires à lui raconter, et qu'elle ait disposé en votre faveur de toutes celles qu'une femme raconte; alors ne pouvez-vous sentir un désir de passer vos mains dans les ondes de ces longs cheveux? ne sentirez-vous pas une secrète attraction qui portera ces cheveux à vos lèvres, ou vos lèvres à ces cheveux? n'aimerez-vous pas quelquefois à re-

garder ces doigts effilés, à tenir cette petite main douce dans votre main? car l'amitié ne durcit pas les mains des femmes, et n'éteint pas ce feu qui se communique si rapidement, que la poitrine en sent une subite commotion, qu'il semble que les veines s'ouvrent et que le sang de l'un gonfle les veines de l'autre et remonte au cœur.

Lorsqu'on a toutes ses affections partagées entre un petit nombre de personnes, lorsqu'on n'a de relations étroites qu'avec les objets de ses affections, on échange dans cet heureux commerce tout son or en lingots. On n'est pas obligé de diviser ces lingots d'abord en menues pièces, puis ensuite de changer ces pièces contre du billon, puis de frapper un peu de fausse monnaie. Les gens qui ont tant d'amis se divisent en menues parcelles, et ne reçoivent de chacun que des bribes pareilles.

Philosophie est un très-beau mot, — *ami de la sagesse!* — mais on n'a pas accepté *sophie* pour dire la sagesse, et de *philos* (ami) on a fait *filou*; ce qui très-souvent n'est pas vrai.

Les amis qui abandonnent le malheureux ne lui feraient que la moitié du mal qu'ils lui font, s'ils se contentaient de l'abandonner, ou s'ils disaient franchement qu'ils l'abandonnent parce qu'il est malheureux; mais ils auraient honte de cet aveu, et ils lui inventent ou même lui trouvent des torts qu'ils donnent pour cause de leur abandon.

On s'attache aux gens bien plus pour les services qu'on leur rend que pour ceux qu'on en reçoit. C'est le bienfaiteur qui retire le plus de plaisir du service rendu. L'obligé se sent faible, petit, obligé; l'autre se sent bon, puissant et se croit aimé.

Un service qu'on rend est une dette que l'on contracte; on en doit un second à la première occasion et l'obligé compte dessus.

Ce sont souvent les petits amis qui rendent les grands services.

C'est une singulière révélation du caractère de l'homme que ce consentement unanime pour appeler le chien « son ami ». En effet, le chien obéit sans réflexion; il se soumet aux caprices comme aux volontés sans distinction, sans avoir jamais lui-même une volonté. On le bat : loin de se défendre, il rampe aux pieds de son maître et lèche la main qui l'a frappé. C'est donc cela que l'homme demande dans un ami? Hélas! oui : écoutez les plaintes que les amis font l'un de l'autre, et vous verrez que, sans oser précisément le dire, sans même quelquefois oser tout à fait le penser, c'est cette servilité dans le dévouement, cet enthousiasme dans la domesticité, que chacun a rêvé en demandant au ciel de trouver un véritable ami.

Le plus misérable mendiant veut avoir aussi quelqu'un qu'il puisse rebuter, maltraiter injustement; l'homme qui demande son pain veut avoir aussi son parasite obéissant; de là tant de chiens.

Ce serait pourtant une belle et sainte chose que l'amitié. Mais qui comprend l'amitié ? On emprisonne ce qu'on appelle son ami dans ses propres idées à soi, dans ses goûts ; on lui trace la route qu'il doit suivre. Il y a des limites où l'amitié cesse. Si votre ami prend un parti, avant de le suivre, vous examinerez s'il a tort ou raison. Ce serait là ce qu'on devrait faire pour un indifférent, mais pour un ami ! S'il est malheureux, on doit être malheureux avec lui ; criminel, on doit être criminel avec lui. Tout ce qu'il fait, on doit en supporter la responsabilité comme on supporte celle de nos propres actions ; deux amis doivent se suivre dans la vie comme s'ils ne faisaient qu'un. L'amitié de doit pas être une alliance ni un pacte, ce doit être une assimilation, on ne doit pas prendre un ami, on doit devenir lui.

Quand un parti est obligé d'accepter, pour faire nombre, quelque allié d'une stupidité proverbiale, qui n'a ni talent, ni caractère, ont dit de lui qu'il est *austère* ou *vertueux*.

Être *austère* n'engage absolument à rien ; j'en sais un des plus austères dont un mineur n'avouerait pas les fredaines. Je connais un *vertueux* personnage politique qui a pour spécialité de boire douze verres de vin pendant que minuit sonne à une horloge.

Il semble qu'on ne puisse faire en France une statue qu'avec les débris d'une autre statue, et qu'on n'en élève une que pour avoir un prétexte d'en briser une autre.

Les *érudits*, les *forts* en politique, ont créé une *langue sacrée* inintelligible pour le vulgaire : ils désignent les ministères et les opinions qu'ils représentent par les dates, les attentats et les émeutes par d'autres dates. S'ils ont à parler de la politique de résistance dont Casimir Périer était l'expression, ils disent *le 31 mars*; l'intervention en Espagne est représentée par le 22 février.

Il n'y a rien de si facile que d'oublier ces dates pour les malheureux lecteurs de journaux. Ceux qui ont la mémoire la plus heureuse se contentent de les confondre, et prennent un attentat pour un ministère et réciproquement; le 6 septembre, qui représente la politique des doctrinaires pour le 6 juin, qui est l'anniversaire d'une émeute.

Le ministère actuel, qui partage avec une émeute la date du 12 mai, est particulièrement exposé à de singulières erreurs.

Voici quelques phrases faites par les journaux avec ces éléments :

« Si le 12 mai, qui a amené le 6 juin, s'était souvenu qu'au 11 août a succédé le 2 novembre; si les doctrines du 13 mars et du 10 octobre ne lui avaient pas fermé les yeux sur une péripétie nécessaire et semblable à celle du 27 octobre succédant au 4 février, il n'aurait pas si promptement rompu avec le 6 septembre et le 22 février.

» En vain le 12 mai cherche un appui dans le 11 octobre, il tombera, comme le 15 avril, sous le 22 février et le 6 septembre, qui se réuniront jusqu'à la défaite du 12 mai, après quoi on verra se renouveler le 4 novembre ou le 9 août. »

Je regardais l'autre jour un saltimbanque quelque peu arracheur de dents; j'admirais ce qu'il dépensait d'intelligence, d'esprit, de fourberie et d'adresse pour rassem-

bler un franc en vingt pièces, et je pensai à certaines gens qui gagnent des millions et de la considération à beaucoup moins de frais, avec des moyens usés, bêtes, grossiers, qui feraient siffler le saltimbanque et le laisseraient mourir de faim.

On vend une coupe de bois à Bar-le-Duc; mais ces bois appartiennent à un fils du roi. Le journal de l'opposition dit : « Les bois se sont mal vendus, les chênes étaient creux, les ormes couronnés, etc. » Si on le poussait un peu plus loin, il vous dirait que les violettes qui fleurissent dans ces bois n'ont pas d'odeur, que les rossignols qui les fréquentent n'ont pas de voix ou chantent faux. (1847.)

La loi agraire a été de tout temps le rêve de beaucoup d'amis du peuple, gênés dans leurs affaires particulières; on aime assez à partager les biens des autres. Un des inconvénients d'une loi agraire, et un des moindres, serait de ne rien changer absolument. Faites aujourd'hui un partage égal entre tous et, avant dix ans, le travail, l'astuce, l'avidité, l'industrie, l'avarice d'une part; la paresse, l'insouciance, la droiture, la prodigalité d'autre part; le hasard des deux côtés auront rétabli les choses en l'état où elles sont aujourd'hui.

Les abus sont les patrimoines des deux tiers de la nation; ceux qui crient contre les abus ne veulent pas les détruire, mais les confisquer à leur profit. Il en est de même d'un homme qui, couché avec un autre, se plaint qu'il tire à lui toute la couverture, et, en même temps,

la tirant de son côté, tâche d'en avoir à son tour un peu plus que sa part.

Les abus nourrissent à la fois ceux qui les exercent, et ceux qui les attaquent et se font une profession de ces attaques.

Le luxe des gens riches est un robinet mis à une citerne, mais le luxe des pauvres est la porte ouverte aux plus tristes misères et aux plus inévitables hontes.

Aux yeux de bien des gens, proposer d'abolir certains impôts odieux sur les choses de première nécessité pour demander une recette égale à un impôt sur des objets de luxe, c'est tomber dans le paradoxe, mais toute vérité ayant commencé d'abord par être un paradoxe après avoir été une erreur abominable, c'est déjà un bon pas de fait que d'en être venu à être un paradoxe.

M. de Cormeni s'est fait créer vicomte par la Restauration. Cet homme n'était pas d'une noblesse assez ancienne ni assez illustre pour prendre rang parmi les nobles; mais il n'était que bien juste assez vicomte pour faire croire aux gens du parti populaire qu'il leur sacrifiait quelque chose. Semblable à ce philosophe ancien, qui mettait à part les taureaux maigres en disant : « C'est assez bon pour les dieux. »

Café : Liqueur dont tous les effets n'ont pas été constatés. Il suffit d'en avoir bu un certain nombre de demi-

lasses pour devenir un profond politique, pour décider sans appel de la paix, de la guerre ou de tous les intérêts des nations. La plus grande partie des gens en France n'ont pas d'autre éducation politique.

Cette aptitude que donne l'absorption du café est susceptible de modifications singulières.

Ceux qui boivent du café en jouant aux dominos deviennent optimistes, aiment le gouvernement, quel qu'il soit, et approuvent ses actes, quoi qu'il fasse.

Ceux, au contraire, qui avalent leur demi-tasse en jouant au billard sont portés aux théories républicaines et même anarchiques.

Café : Endroit où, sous prétexte de prendre du café à la crème, on va tous les matins apprendre les sottises, les niaiseries et les calomnies qu'on répétera toute la journée.

Pour le mot *liberté* :

Si vous vous attachez au sens qu'il avait autrefois, vous commettez les plus graves erreurs.

Il est bon d'être averti que la *liberté* est un mot au moyen duquel *les amis du peuple* (autre mot à traduire) font faire au peuple des choses qui n'ont pour résultat possible que de le conduire en prison.

A ces époques de passions ardentes, de haines ou plutôt d'intérêts, d'avidités, de vanités surexcitées, enrégées, celui qui, ne pariant d'aucun côté, juge les événe-

ments et les personnes, la pièce et les acteurs, sans parti pris, d'après les seules règles du bon sens, de la vérité, de la probité, risque fort de ne satisfaire personne et de parler dans le désert.

La grande faute de la politique soi-disant libérale, erreur qui mène à une grande injustice et à un grand danger, est qu'on fait trop par le peuple et pas assez pour le peuple.

..... Quand on tue un homme, on est infâme ;
 L'orateur du parquet à tue-tête réclame
 Votre tête, et l'obtient, et la foule applaudit.
 Mais tuez les manants, mais brûlez les chaumières,
 Si votre nom au loin comme un glas retentit,
 Et si vous décimez des nations entières,
 Sur votre piédestal tout formé de ses os,
 Le peuple applaudira ; — pour quelques tabatières,
 Les rimeurs vous mettront au nombre des héros.

Dans ces choses appelées guerres, on a toujours moins à se plaindre de ceux qu'on tue que de celui pour lequel on se fait tuer.

On enseigne à lire au peuple sans se préoccuper de ce qu'il trouvera à lire. Il suffit de voir ce qui se publie à bon marché et s'imprime à grand nombre pour résoudre la question et dire si c'est là une nourriture suffisante, saine, facile à digérer et utile à s'assimiler. Quand le gouvernement semble, par moments, se préoccuper de la presse (je ne parle pas seulement des journaux, mais de tout ce qui s'imprime), c'est dans un intérêt presque ex-

clusivement de police, à l'unique et restreint point de vue de garantir d'attaques et d'examen les actes du pouvoir actuel et de ceux qui en sont momentanément les agents, soins qui ont pour résultat de ne laisser offrir au gros appétit de ces lecteurs tout neufs que des mets sans suc et sans saveur. Quelques-uns s'en contentent, et leur cervelle reste maigre et débile; quelques autres, écœurés, cherchent une nourriture fortement épicée, et leur cervelle s'enflamme.

Faute d'un vin généreux, on passe de l'eau fade à l'absinthe corrosive.

En France, la démocratie n'est pas un but, elle n'est qu'un moyen. On ne veut pas arriver à la démocratie, mais par la démocratie. Tout le monde proclame sur les toits son propre désintéressement; mais que ferait l'avidité des autres à un homme réellement et entièrement désintéressé? C'est comme les marchands de tisane de coco, qui crient leur marchandise, mais n'en boivent jamais et vont, avec son produit, boire du vin au cabaret.

Quand un fameux ministre disait : « Laissez, laissez, qu'ils chantent, ils paieront ! » c'est que, de son temps, ce n'était pas la *Marseillaise* qu'on chantait.

Nos pères dinaient ensemble pour chanter, rire, boire, manger, causer avec abandon et avec esprit.

Aujourd'hui, un dîner est une question politique : on

dine contre ou pour le gouvernement, contre ou pour un principe.

Un poëte latin a dit de ces festins où l'on se querelle, de ces festins constitutionnels qu'il semblait prévoir :

Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est.

Comment n'est-on pas honteux d'avouer, que dis-je ? de publier dans les journaux que c'est l'estomac chargé de viande, la tête appesantie par le vin, que l'on discute d'une langue épaisse les intérêts les plus sérieux du pays ?

Mais, dans cette situation, après vos diners de province de huit heures, vous refuseriez de vendre ou d'acheter cent cinquante bottes de luzerne ; vous vous défieriez comme d'un voleur d'un homme qui voudrait vous faire conclure ce marché !

C'est un triste sort, en général, que celui des filles de rois : elles n'ont jamais même un rêve d'amour. Si elles connaissaient le sort des petites bourgeoises et des couturières qui les regardent passer en disant : « Est-elle heureuse ! » ce sont elles qui devraient être enviées !

En général, elles servent d'appoint aux transactions politiques ; on les livre comme des choses ; elles n'ont le droit d'avoir ni une famille ni une patrie. L'ennemi d'hier, auquel on donne la pauvre petite princesse est-il beau ? est-il brave ? On ne lui répondra point, ou plutôt, comme elle est bien élevée, elle ne demandera rien, ça ne la regarde pas.

Iphigénie, au moins, était sacrifiée à un dieu !

Grâce à certains journaux, les Français, aussitôt qu'ils se sont fait un nom ou une simple notoriété par un talent quelconque, par un crime, par un ridicule, habitent la maison de verre dont parlait ce Romain. Seulement, on n'y emploie pas le vulgaire verre à vitres, mais bien le verre grossissant et ces verres convexes et concaves qui allongent, élargissent, déforment et défigurent d'une façon horrible et grotesque.

Les emprunts des États présentent à l'argent du public les appâts d'un intérêt presque usuraire, et, de plus, lui donnent des chances de gros lots, de quaternes et de quines.

Depuis qu'il n'y a plus la loterie et les jeux dans certaines boutiques, on trouve la loterie et le jeu partout, comme on a rempli Paris de courtisanes en les chassant du Palais-Royal.

On a présenté avec raison le gouvernement des abeilles comme le modèle de la meilleure monarchie qui puisse exister; mais on a eu tort de leur prêter des lois et un code, des juges, des avocats, des gendarmes.

Ce qui fait l'excellence de ce gouvernement, c'est que les abeilles n'ont rien de tout cela, et c'est qu'elles n'en ont pas besoin, parce que chacune a son rôle à jouer et ne songe pas à en jouer un autre; parce que les ouvrières ne rêvent pas de devenir bourdons, et que les bourdons n'intriguent pas pour passer reines.

Tandis que les sociétés humaines seront toujours remplies de perturbations et de misères, elles sont un concert où chaque instrument veut se faire entendre par-dessus les

autres et où aucun ne veut se renfermer dans sa partie, ce qui doit produire et produit, en effet, un immense charivari.

Que l'amour du peuple, si hautement professé, ne soit plus une *blague* de racoleur. Ne flattons pas le peuple, mais aimons-le, instruisons-le, épurons-le. Ouvrez tous les bras et toutes les portes à l'intelligence et à la probité; ne donnez rien à la crainte du nombre et des mauvaises passions. Il faut séparer, et toujours, sans relâche, le métal pur et les scories.

Un forçat ne doit rentrer dans la société que corrigé, et non pas quand il a payé ses crimes de quelques années de son temps. Un chien vous a mordu, vous l'enfermez jusqu'à ce qu'il soit devenu enragé; après quoi, vous lui rendez la liberté. Est-ce sage?

Tous ces gens sans état, qui vivent de vol ou des vices les plus honteux; tous ces gens que la lâcheté seule arrête sur le bord du crime, ne les gardez pas au milieu du peuple; et, ensuite, vous aurez le peuple, le vrai peuple, le peuple qu'il faut aimer, qu'il faut instruire, pour lequel il faut tout faire, avec l'aide, successivement, de tous ceux seulement, parmi lui, qui se montreront capables de mettre la main à l'œuvre, par l'intelligence et la probité et aussi par les lumières acquises.

Qu'ont donné jusqu'ici au peuple ses prétendus amis?

Ils l'ont enivré de paroles bruyantes;

Ils l'ont traîné sur les places publiques;

Ils l'ont mené à la mort, à la prison,

En se tenant eux-mêmes à l'écart, prêts également à se saisir du butin, si le peuple est vainqueur, et, s'il est vaincu, à le renier lâchement.

La Chambre des représentants de New-York n'a pas suivi le conseil que j'ai donné, il y a longtemps, de brûler la tribune; mais elle a fait un pas, elle a décidé qu'un membre ne pourrait jamais parler pendant plus d'une heure de suite. Cela réduit l'avocat aux proportions de l'homme. Ce n'est pas encore assez; mais je voudrais cependant que nous en fussions là.

Un bon état, c'est d'être *député flottant* dans les assemblées. Un député ministériel est une *chose acquise*, une propriété, un immeuble; on s'en sert à sa guise. Mais, la veille d'un vote incertain, un député qui a soin de dire que sa conscience n'est pas suffisamment éclairée, qui proclame qu'il n'écouterait que l'*intérêt du pays*, etc., est entouré de soins et de cajoleries; on s'occupe de le convertir; il est peut-être l'appoint fatal; sa voix est peut-être *l'être ou n'être pas* du ministère. Jamais jolie femme, jamais coquette n'est plus adulée, plus adorée. Le député flottant peut mettre sa défaite et ses faveurs au prix qu'il en veut.

Aucun ministre ne se mêle d'*administration*, tous sont absorbés par ce qu'on appelle les *questions politiques*, c'est-à-dire par le soin de rester en place.

L'administration est faite au moyen de quelques vieilles routines et quelques vieux chefs de bureau.

Certains hommes, en politique, sont si régulièrement du côté victorieux, qu'on serait porté à les croire invincibles et décidant de la victoire par leur intervention, si on ne remarquait qu'ils n'arrivent sur le terrain qu'après la bataille.

A l'époque où le gouvernement de la France était une *monarchie tempérée par des chansons*, il n'y avait dans les affaires qu'un très-petit nombre de rôles à jouer, et ces rôles, réservés à certaines castes, une fois remplis, le reste de la nation était réduit naturellement à l'état de spectateurs. Les spectateurs d'une pièce quelconque sont décidés à s'amuser; s'ils n'en trouvent pas dans la pièce qu'on joue devant eux un prétexte suffisant, ils s'amuseront à se moquer de la pièce, de l'auteur et des acteurs, ou à les siffler, ou à leur jeter des pommes.

Mais, aujourd'hui, on a fort agrandi le théâtre, et on a supprimé les banquettes et les loges; il n'y a plus de spectateurs; ceux qui sont dans la salle sont des acteurs qui doivent jouer dans l'acte suivant et personne ne s'amuse.

Autant que je me le rappelle, au mois de juillet de l'année 1830, une révolution a été faite *pour la liberté de la presse*, par cette intéressante partie de la population qui ne sait pas lire.

Si le despotisme a ses inconvénients, la liberté a aussi les siens; le despotisme est considéré par celui qui l'exerce, ou comme un droit, ou comme une puissance acquise par la force, et conséquemment odieuse : comme droit, il a des limites, comme tout droit, en dehors desquelles il cesserait d'être; comme usurpation, il y a une goutte qu'on n'ose pas mettre dans la coupe sous peine de la faire déborder.

Mais la liberté étant une vertu, elle prend ses plus funestes ou ses plus grotesques excès pour un progrès, et elle ne reconnaît pas de bornes.

On lit très-souvent dans les journaux et on dit à la Chambre des représentants : *Si le gouvernement veut s'instruire, il n'a qu'à regarder l'ATTITUDE DU PEUPLE dans toute la France.*

Mon Dieu ! me dis-je à moi-même, que ces messieurs des journaux sont donc savants et miraculeusement informés ! Ils n'ignorent rien, rien ne leur échappe. Le monsieur qui a écrit ces lignes et celui qui prononce ces paroles était hier soir à l'Opéra ; eh bien, il sait tout ce qui se passe en France jusque dans les bourgades les plus cachées. Il paraît que l'attitude du peuple est fort menaçante, il paraît que le peuple français est semblable au peuple que représentaient hier soir les figurants de l'Opéra tous rangés sur une seule ligne, faisant les mêmes gestes, et chantant ou criant à la fois le même mot : « Marchons ! » ou tout autre, à peu près en mesure.

Beaucoup d'hommes juchés au pouvoir ont toujours un peu peur des supériorités. Tant qu'on les tient au pied de l'échelle, on paraît toujours plus grand qu'elles, parce qu'on est plus élevé, et, pour le public, c'est la même chose. Mais, si une fois on les laisse se hisser sur les mêmes tréteaux, alors les médiocrités qui les y ont précédées, réduites à leur taille réelle, risquent fort de ne pas conserver leur avantage. C'est pourquoi on exige des gens de talent une foule de conditions préalables relatives au niveau. On ne les laisse entrer dans les faveurs du pouvoir que comme les chevaux de remonte entrent dans les régiments ; il faut qu'ils prouvent par des papiers bien en règle qu'ils sont hongres comme tout le monde.

L'opinion publique se fait comme les émeutes, comme la foule.

Quand les journaux disent qu'il y a une émeute quelque part, les bourgeois et les ouvriers vont voir l'émeute, les gendarmes s'y transportent pour la réprimer; ceux-ci prennent les curieux pour l'émeute, et les bousculent; les curieux s'irritent et se défendent, et l'émeute se constitue.

Les gens qui vont voir une pièce où on leur dit qu'il y a foule ne s'aperçoivent pas qu'ils forment eux-mêmes cette foule, qu'ils venaient voir autant que la pièce.

Beaucoup de gens s'empressent de se ranger à ce qu'on leur dit être l'opinion publique, surtout quand elle est contraire au gouvernement; parce que, tout en obéissant à leur instinct de moutons de Panurge, ils ont un certain air d'audace sans danger qui nait le bourgeois.

Il y a des gens qui n'ont en politique qu'une opinion, qu'un parti, qu'une conviction; ces gens-là sont nombreux, et meurent volontiers pour la cause qu'ils ont embrassée. Cette opinion, ce parti, cette cause, cette conviction, c'est le tapage; il n'y a pas de foi qui puisse compter autant de martyrs.

Le bourgeois de Paris s'est fort habitué à l'émeute : quand elle n'est pas dans sa rue ni devant sa boutique, il n'y voit déjà plus un danger. Il viendra peut-être un jour où il n'y verra plus un spectacle. Or, les spectateurs torment

la moitié d'une émeute, la police y est pour un quart, les vrais émeutiers pour l'autre quart.

Seulement, ceux-ci se sauvent, et on ne prend presque que les spectateurs, qui, fiers de leur innocence, restent sur la place, où on les empoigne.

Un recensement confié à cinq employés du ministère de l'intérieur vient de faire connaître que Paris renferme cent quarante-neuf sociétés, qui, sous divers prétextes, littéraires, philanthropiques, etc., se réunissent pour parler, sans compter le Palais de justice et les Chambres.

L'armée. Les *baïonnettes intelligentes* inventées pour l'armée par les journaux sont le digne pendant de l'*indépendance des fonctionnaires*. Les émeutes réussies de Juillet et de Février, où on a récompensé les soldats qui avaient passé du côté du peuple, et les émeutes manquées de Lyon et autres lieux, où on a puni ceux qui avaient fait la même chose, ont jeté quelque perturbation dans l'armée.

Les journaux ont loué l'insubordination et attaqué violemment la discipline.

Quand il a fallu réprimer des émeutes, on a dit que les soldats *assassinaient* le peuple.

Pour plaire aux journaux, il faut qu'ils trahissent leur serment, manquent à leur honneur, et s'exposent à être fusillés de par un conseil de guerre, à Grenelle; pour ne pas trahir leur serment, ne pas manquer à leur honneur, et ne pas s'exposer à être fusillés à Grenelle, il faut qu'ils s'exposent à être appelés assassins dans les journaux et fusillés par le peuple au coin des rues. La position est dif-

ficile; quand ils combattent l'émeute, on dit qu'ils assassinent le *peuple*; comme s'ils n'étaient pas le peuple aussi, et comme si, en fait d'impôts, ils ne payaient pas le plus lourd de tous, l'impôt de la vie et du sang!

En même temps que vous vous plaignez de l'armée, vous faites tous vos efforts pour rompre tous les liens de la discipline; mais, si vous réussissiez, c'est alors que l'armée serait redoutable et odieuse.

Quand on dit d'un ministre : « Il est vendu à l'étranger, il trahit le pays, il amoindrit l'autorité, il écrase le peuple, » etc.,

Cela n'a rien précisément de bien injurieux; ce sont des paroles de convention, que celui qui les reçoit aujourd'hui disait hier à celui qui les lui rend.

« La France », « la patrie », « la *gloire nationale* », « la liberté », « le maintien de nos institutions », « le peuple », « les lois », etc., etc.; chacun de ces mots n'est qu'un plomb, une balle ou un boulet, dont chaque personnage politique charge son pistolet, sa canardière ou son obusier, qu'il tire sur ses ennemis politiques, c'est-à-dire sur ceux qui occupent la place qu'il veut avoir ou qui veulent avoir la place qu'il occupe.

Les meilleurs moyens s'usent; il faut en trouver d'autres. Pour cela, on ne regarde pas plus à remuer le

pays que cet égoïste dont parle un auteur grec qui avait mis le feu à la maison de son voisin pour se faire cuire un œuf.

De brusques revirements d'opinions, des principes défendus aujourd'hui et attaqués demain, des personnes vénérées et adulées d'abord, puis traînées dans la boue.

Deshaines irréconciliables se terminant par des alliances honteuses au profit d'autres haines communes.

Le mensonge, la mauvaise foi, l'injustice, tout cela, c'est de la grande politique.

Au contraire, ne se vendre ni aux avantages d'un parti ni aux promesses d'un autre, petite politique.

Juger d'après sa conscience et parler d'après son jugement, petite politique.

Dire la vérité à tout le monde, sur tout le monde et sur toute chose, petite politique.

N'admettre ni la fourberie ni la lâcheté, petite politique.

Si un homme me dit qu'il n'a jamais prié, il n'a pas besoin d'ajouter qu'il n'a jamais vu en danger une personne qu'il aimait :

— Je le savais.

Il y a déjà longtemps que les hommes et les femmes vivent ensemble, et ils ne se connaissent guère : ils n'ont, les uns à l'égard des autres, que des aperçus très-faux, ou du moins très-vagues et très-incertains.

Ainsi, il y a à peu près cinq mille ans que les femmes font accroire aux hommes qu'elles sont faibles ; tandis que

la seule chose qui fatigue et qui tue les femmes, c'est l'ennui. Jamais une femme n'est morte d'autre chose. Si une vieille femme meurt, ce n'est pas parce qu'elle est vieille, ce n'est pas parce qu'elle a beaucoup vécu ; c'est parce qu'elle s'ennuie, et parce qu'on la laisse s'ennuyer. Donnez à Baucis des plaisirs, des fêtes, des amoureux, des amants, amusez-la, elle se donnera bien de garde de mourir.

Il y a une chose dont il serait dangereux que les femmes fussent trop convaincues : c'est qu'il n'y a pas d'amants aussi amoureux et aussi aimables que ceux qu'elles rendent malheureux.

Il y a cela de particulier dans la mauvaise humeur des femmes, qu'il faut nécessairement qu'elle ait son cours ; les meilleurs arguments, les raisons les plus évidentes, les preuves les plus convaincantes, ne font à ce cours que ce que les cailloux font au cours d'un ruisseau ; le ruisseau murmure un peu plus fort et continue son chemin.

Le plus souvent, il suffit que la femme ait un visage ; l'homme est à peu près obligé d'avoir une tête.

Une femme n'est avec dignité épouse et veuve qu'une fois.

Si un diamant miraculeusement gros est envoyé de Golconde, il est trop beau pour une honnête femme, fût-elle princesse, fût-elle reine; il est destiné au front banal ou au cou public d'une fille de l'Opéra.

Ce n'était pas assez; les poètes leur adressent leurs vers, les journalistes écrivent que leur départ est un malheur public; on vante une décence, un esprit qu'on imagine pour elles; on les recherche, on les fête, on les honore; on a même renoncé à les *entretenir*, pour ne pas blesser leur susceptibilité; on leur fait la cour, on les séduit, — on les épouse.

Je ne parle pas de l'exagération de respect de ceux qui se font entretenir par elles.

Le serpent avait déjà appris bien des choses à la femme, qu'Adam était encore tel qu'il avait été pétri. Puis, quand il se décida, lorsqu'il mangea sa moitié de pomme, lorsqu'à son tour il s'ingéra la science du bien et du mal, la femme avait un quart d'heure d'avance sur lui, et elle l'a toujours conservé. C'est ce qui fait et fera toujours notre infériorité relative.

Tous ces hommes qui s'agitent, qui marchent, qui courent, qui se coudoient, qui se battent, qui s'entre-tuent, c'est toujours Adam à qui Ève a dit: « Mon ami, cueille pour moi cette feuille de figuier. » Aujourd'hui, la mode n'admet que les feuilles des plus hautes branches, ce qui fait que presque tous s'écorchent les mains et le genou pour y atteindre, et qu'un grand nombre se rompent les os.

Les femmes qui veulent qu'on croie à la pureté de leur liaison d'amitié avec un homme y ajoutent peu de foi quand il s'agit d'autres femmes qu'elles-mêmes, et elles ne répondent que par un sourire d'incrédulité à l'affirmation qu'un homme leur fait qu'il n'a avec une femme de leurs amies qu'une liaison de tendre amitié, dégagée de tout ce qui appartient à l'amour.

Traduit du latin. L'amitié est un grand chemin sur lequel on détrousse les hommes et on trousse les femmes.

Il n'est pas rare de voir une femme arriver aussi sûrement et certainement plus vite à la vérité, par la force et la spontanéité de l'intuition et du sentiment soudain, qu'un homme par la méthode et la justesse du raisonnement.

Les femmes devinent tout ; — elles ne se trompent que quand elles réfléchissent.

Il y avait autrefois un endroit qu'on appelait la *maison*. C'était l'empire de la femme.

Là, les femmes étaient à l'abri de tous les tracas et de tous les ennuis de la vie extérieure ; elles ignoraient les lois du pays ; car, dans la *maison*, il n'y avait pas d'autres lois que leur volonté à elles, reines absolues, reines par l'amour.

Si elles embellissaient la maison, elles tiraient de la

maison un charme indéfinissable; tout ce que la maison, cet asile sacré, renfermait de paix, d'élégance, de tranquillité, d'amour et de bonheur, semblait s'exhaler d'elles comme un parfum.

Dans la maison, au charme d'être belles elles joignaient celui plus puissant encore d'être belles pour un seul, de se réserver pour lui, d'être avares d'elles-mêmes pour lui, tant elles comprenaient qu'elles étaient un trésor, et le plus précieux de tous les trésors.

Mais, aujourd'hui, les femmes ont quitté la maison, elles ont abdiqué leur noble et bel empire héréditaire, dans de fausses idées de conquêtes et d'agrandissement.

Et elles ont emporté avec elles toute la paix, tout le charme et tout le bonheur de la maison.

Lorsqu'une pauvre fille se laisse entraîner par l'amour qu'elle inspire et par celui qu'elle ressent, lorsqu'elle croit un instant que l'homme qui est à ses pieds n'est pas un lâche, un menteur et un traître, et qu'elle se fie à son honneur; si cet homme l'abandonne ensuite sans secours, c'est la victime qui est déshonorée et non son assassin.

Autre bêtise cruelle de l'opinion qui fait qu'une fille trompée qui se décide à être à la fois le père et la mère de son enfant, à travailler jour et nuit pour le nourrir, à ne pas manger pour lui donner du pain; que cette fille, qui accomplit un acte héroïque qu'il faut recommencer tous les jours, cette fille, qui devrait trouver partout de l'appui et de l'admiration, est repoussée de toutes parts et accablée du mépris universel.

On parle de décanoniser saint Vincent de Paul; il est accusé d'outrage aux mœurs, — et il va être prochainement chassé du ciel pour avoir le premier ramassé les pauvres enfants abandonnés, et avoir inventé les tours.

L'amitié de deux femmes commence ou finit par être un complot contre une troisième.

Pour la femme qui aime réellement, c'est un grand bonheur d'être belle; mais pour celle qui ne veut qu'être désirée, il suffit qu'on la croie belle.

C'est un si grand malheur, une si grande ruine pour une femme que de n'avoir pas de beauté, que les femmes font volontiers beauté de tout bois. Celle qui doit absolument renoncer à la beauté du visage se console par des prétentions à la beauté de la taille; faute de la taille, elle pense avoir de la *grâce*, ou bien du *maintien* ou de la *tournure*, ou un *certain air*, ou enfin un *je ne sais quoi*.

Il y a cependant des femmes qui ne sont pas très-sensibles aux éloges de leur beauté : ce sont celles dont la beauté est incontestable et universellement reconnue. L'hommage que vous leur rendez à cet égard est une dette que vous payez, elles ne vous en savent aucun gré.

Les hommes ont usurpé l'empire sur les femmes par la force, mais elles le reprennent par la beauté, et surtout par la manière de s'en servir. Il y a des femmes qui se

donnent en bloc, celles-là sont exposées à faire de bien mauvaises affaires : elles ressemblent à quelqu'un qui irait au marché avec un lingot d'or ou avec un énorme diamant qu'il lui faudrait donner, faute de menue monnaie, pour la première chose qu'il voudrait acheter, fût-ce une botte de petits radis. Parlez-moi pour réussir de celles qui ont de la monnaie, de celles qui paient ceci d'un sourire et cela d'une distraction, qui octroient, selon la valeur exacte de leurs acquisitions, une petite pression de main, ou un regard langoureux, ou la rencontre de deux pieds sous une table, ou des espérances plus ou moins vagues, selon le prix plus ou moins important qu'elles attachent à ce qu'elles veulent acheter ; les premières se ruinent dès leur première affaire ; les autres ne dépensent que leur revenu.

J'ai entendu une femme dire : « Ça n'est pas commode d'être veuve, il faut reprendre toute la modestie de la jeune fille, sans pouvoir même feindre son ignorance. »

Quand un homme donne à sa femme des conseils contre un homme en particulier, il se crée un rival.

J'ai souvent remarqué, à propos des *envies*, qu'elles ne reproduisent que des taches rouges ou brunes ; que, si les femmes désirent quelquefois des fraises ou du café, elles désirent plus souvent encore des cachemires bleus, des améthystes, des émeraudes, etc., et que c'est dans cette seconde classe d'*envies* que se trouvent celles qui sont satisfaites le moins facilement.

Il se trouve des femmes qui aiment mieux faire des vers que d'en inspirer, qui aiment mieux être le prêtre que le dieu, et qui descendent du ciel pour arracher l'encensoir à leurs adorateurs.

Les femmes qui sont le plus justement heureuses et fières de leur beauté sont trompées *en moins* par leur miroir. Jamais elles ne sauront tout ce qu'un homme amoureux leur ajoute de charmes qui ne sont visibles que pour lui.

Ah! vous m'obligez de ne plus vous aimer, eh bien, je vous reprends tout ce que mon amour vous avait donné. Ah! si vous saviez combien vous lui deviez de beauté et d'esprit, vous ne pourriez pas survivre plus de trois jours à la perte que vous en faites.

Les femmes n'ont qu'un culte, qu'une croyance, c'est *ce qui leur plaît*. *Ce qui leur plaît* est sacré; elles lui sacrifient tout avec le plus touchant héroïsme.

Je n'aime pas qu'une femme parle de sa propreté, laquelle cependant, a-t-on dit avec raison, est une demi-virtu; ni qu'elle affecte, comme font beaucoup, de mentionner qu'elle prend souvent des bains, etc.; de même que je n'aime pas qu'on m'avertisse que je bois de l'eau filtrée : la mention que l'eau est filtrée me rappelle qu'elle en avait besoin et qu'elle n'a pas toujours eu cette transparence et cette limpidité.

Il vous faut très-peu d'argent pour vivre heureux ?

— Très-peu.

— Votre logement, votre mobilier ?

— Une chambre, un matelas, un fauteuil, une table, une grande fenêtre ouverte sur le ciel et la mer.

— Vos vêtements ?

— Deux vareuses, des sabots l'hiver, des souliers l'été.

— Votre nourriture ?

— Des poissons que je pêche, des légumes que je cultive.

— Alors pourquoi travaillez-vous autant ?

— C'est que vous oubliez un besoin très-impérieux.

— Lequel ?

— Avoir quelque chose à donner.

Ils vendront leurs livres pour acheter une riche bibliothèque, ils donneront le pot-au-feu avec lequel ils auraient diné, pour des plumes de faisan qu'ils jetteront soigneusement à leur porte; ils ne dîneront pas, mais les voisins se diront : « Les coquins ! ils ont mangé du faisan. » Et cette idée donnera de l'amertume au rôti des voisins. Et les premiers sont contents; ça ne les engraisse pas, mais ça les rend bouffis, et ils aiment mieux cela.

L'air refrogné, la mauvaise humeur et la morgue ne composent pas la sagesse et n'en sont pas toujours une enseigne très-sûre : la sagesse est la santé de l'esprit et du cœur; elle doit rendre heureux et gai.

Comptez combien de gens mourraient de faim d'ici à une semaine si on supprimait d'un trait de plume les sept péchés capitaux, à commencer par les hommes dont l'état est de débiter des invectives contre eux.

Depuis cinq mille ans, au moins, l'homme, qui a mis tout ce temps à se faire tel qu'il est aujourd'hui, n'a peut-être qu'à gagner à se rapprocher un peu de l'homme tel que Dieu l'avait créé.

S'il est juste de s'occuper de certains progrès, il est urgent de se débarrasser d'un bagage assez volumineux de sottises, d'absurdités et d'idées fausses et funestes amassées à grands frais, à grand'peine, à grande misère, depuis l'origine du monde.

Ne pas rire, c'est une diète rigoureuse que notre organisation ne nous permet pas.

Il faudrait amener l'homme à se réconcilier avec lui-même et à se contenter des maux inhérents à sa nature.

Cent volumes ne suffiraient ni à moi ni à personne pour énumérer le mal que l'homme a fait à l'homme. Il n'est pas question d'autre chose dans l'histoire, et ce serait tout simplement écrire l'histoire universelle.

L'homme, qui paraît sacrifier incessamment tous les autres hommes à lui-même, a une telle haine pour l'humanité, que, faute d'autres victimes, chaque individu se fait à lui-même une guerre acharnée et sans merci.

Cette haine de l'homme contre l'homme est si acharnée, si aveugle parfois, que, de temps en temps, oubliant qu'on est soi-même, et se rappelant qu'on est homme, on se joue personnellement une foule de mauvais tours, on s'attrape, on se mystifie, on se ruine, on se calomnie, on se détruit, on se tue soi-même. En un mot, l'homme n'aime que lui, et encore ne s'aime-t-il guère.

De tous ces hommes et de toutes ces femmes qui ne se réunissent que pour tâcher de se chagriner et de s'humilier, le plus grand nombre ne réussissent à jouer ce rôle qu'au moyen de mensonges laborieux. Leur luxe est fait de privations, leur éclat menteur d'indigence volontaire. C'est à force de misère réelle qu'ils parviennent à avoir l'air riche. *Aisés* seulement, ils seraient heureux tout simplement, tout bêtement; mais on n'en saurait rien, ça ne ferait de peine à personne; ils ne veulent pas de bonheur à ce prix. Ils seront malheureux, mais on les croira heureux, et on en souffrira.

Les hommes sont des hommes et ne sont que des hommes, et vous ne les changerez pas tant que vous n'aurez pas changé leur organisation, c'est-à-dire tant qu'ils auront cent quatre-vingt-dix-huit os et quarante-trois paires de nerfs; tant que, outre les sept cent quatre-vingt-six litres d'air qu'il absorbe par heure, l'homme aura besoin de remonter sa machine avec des aliments et des boissons; tant qu'on ne réalisera pas ce conte qu'on fait aux enfants, qu'on les a trouvés sous les feuilles d'un chou, dans un jardin; tant que l'homme aura huit dents incisives,

vingt molaires et quatre canines, l'homme aura les mêmes besoins, les mêmes goûts, les mêmes appétits, les mêmes passions ; vous lui apprendrez à les déguiser par le mensonge, mais vous ne les supprimerez pas.

Le souverain maître a fait ce qu'il a voulu : il nous a faits comme nous sommes, nous sommes comme il nous a faits ; nul doute qu'il aurait pu faire mieux ; je pense même que, dans quelqu'un de ces mondes qui gravitent dans l'espace, il y a des races et des espèces supérieures. Nous avons des défauts, mais comme les poissons ont des arêtes ; elles sont incommodes pour ceux qui les mangent maladroitement, mais elles sont indispensables pour eux, qui ont reçu de la nature l'ordre de vivre, de se nourrir et de se reproduire.

Il en est de même au moral qu'au physique : un homme se manifeste grand par le cœur et par le génie. Où irait-il ? que ferait-il ? Il n'aurait qu'à casser quelque chose dans la constitution du monde ; il n'aurait qu'à interpréter un des rébus que la Providence ne nous permet de deviner qu'à des époques déterminées. Naturellement, les petits et les sots se liguent contre lui, ils le déclarent ennemi public et lui font boire la ciguë ou le mettent en croix.

On dit beaucoup de mal de l'avarice ; on dit aussi quelquefois du mal de la pluie, quand elle nous surprend à la promenade : mais il faut bien de la pluie.

Tirons notre comparaison de la pluie.

La pluie forme les sources ; les sources, les rivières et

les fleuves; les fleuves se réunissent dans la mer. Là, le soleil aspire l'eau et la fait retomber en pluie. Les avares sont des citernes; ils amassent les richesses, mais d'une façon si odieuse, qu'ils rendent leurs fils prodigues, et que ceux-ci se chargent de lever les écluses et de rendre à la circulation des richesses qui se sont multipliées et accrues par ce repos et cette accumulation.

Il y a des gens qui pensent que l'on n'a raison que lorsqu'on est froid, lourd, empesé et ennuyeux. Ils débitent des mensonges, des niaiseries et des lieux communs avec des habits de couleur sombre et des mines refrognées; et, parce que leurs sottises récitées sérieusement ne font rire que les autres, ils se croient des hommes forts et capables; ils traitent de léger tout ce qui s'élève, et médisent des esprits hospitaliers dans lesquels la vérité entre nue pour en sortir parée. Par avarice ou par pauvreté, cette parure les irrite, et ils ne reconnaissent pour la vérité que celle qui s'enrhume dans leurs froides cervelles.

La gravité factice est l'étui des sagesse fragiles ou empesées, qui se briseraient au moindre choc ou se chiffonneraient et se friperaient à l'air.

Aussi les sages de profession sont semblables aux marchands de cette fade tisane appelée « coco, » que l'on vend sur les boulevards de Paris, au prix de deux liards le grand verre, et ils font, à pleins poumons et avec accompagnement de clochettes, un éloge magnifique de leur tisane. Mais lorsque, à force de la préconiser, ils se sont desséchés le gosier, ils ne s'avisent pas de boire à leur son-

taine et vont se désaltérer chez le marchand de vin du coin, auquel ils donnent, en échange de son vin, le prix qu'ils ont retiré de leur coco. De même ces gens qui vendent la sagesse et qui étalent pompeusement les vertus à la montre de leur boutique, se régalent, dans l'arrière-boutique, de choses plus humaines, qu'ils achètent au moyen des bénéfices de leur commerce.

Il y a des gens (en grand nombre) qui, malgré leur air satisfait d'eux-mêmes, se sentent justiciables de la gaieté, et ont une sorte de conscience qui leur dit que leurs mauvaises actions et leurs mauvaises intentions ont un côté ridicule.

Pour ce qui est de la sagesse des livres et des discours publics, connaissez-vous quelqu'un qui la pratique? Au point de vue, à la mesure de cette sagesse, nous sommes donc tous des coquins et des fous? Il me paraît prouvé, après tant de siècles et de discours envolés et tant d'hectares de papier noirci, que l'homme ne peut changer et ne changera pas, et que, alors, pour ne pas l'humilier, il faut que ce soit la sagesse qui change; il faut lui faire une sagesse possible et des vertus à sa taille.

Il y a dans les livres un point de départ qui est la cause de bien des erreurs et de bien des sottises : c'est que le monde a été fait pour la commodité et les plaisirs de l'homme. Ainsi, vous le voyez, avec une adorable naïveté,

rechercher l'utilité de certains êtres ou de certains objets qu'il ne peut ni manger, ni asservir, ni employer, et il croit faire preuve d'indulgence envers Dieu en ne le chicanant pas sur la création faite un peu à l'étourdie de ces êtres et de ces objets.

La politique comme je l'entends, c'est de viser à gouverner un pays de façon à sauvegarder tous les intérêts, et non pas à faire régner un parti. Un parti au pouvoir donne aux autres partis le droit de la révolte.

L'homme honnête et intelligent qui arrive au pouvoir, s'il a appartenu à un parti, doit répudier ce parti à l'instant même et se donner tout à tous.

On appelle quelquefois certains esprits légers parce qu'ils s'élèvent.

Le nombre des écrivains est déjà innombrable et va et ira toujours croissant, parce que c'est le seul métier, avec l'art de gouverner, qu'on ose faire sans l'avoir appris.

Le défaut des discussions est que chacun se fortifie dans son opinion attaquée et fait arme de tout pour la défendre; que, des deux côtés, on pousse les théories à l'excès et à l'absurde, et que, en littérature comme en politique, il finit par n'y avoir que des ultra des deux côtés, des ultra rouges comme des ultra blancs, des ultra lakistes comme des ultra réalistes; en un mot, la guerre perpétuelle des perruques contre les tignasses.

Le temps passé a ceci d'agréable, qu'on lui prête volontiers tout ce qui manque au temps présent. J'ai eu la curiosité de rechercher dans les livres les plus anciens : je n'ai pas trouvé un seul écrivain qui ne regrettât le *passé* et ne se plaignît du *présent*, que nous regrettons aujourd'hui qu'il est devenu *passé* à son tour.

Les savants sont des gens qui, sur la route des choses inconnues, s'embourbent un peu plus loin que les autres, mais restent embourbés, parce qu'ils ne veulent pas avouer qu'ils le sont et se gardent bien de crier au secours.

Entre tous ceux qui consacrent leur existence aux beaux-arts, l'écrivain est de tous le plus maltraité.

Le vulgaire pardonne au peintre de talent et au grand musicien. Vis-à-vis d'eux, son amour-propre ne souffre pas trop : il n'a pas appris la peinture, il n'a pas pris de leçons de musique ; sans cela, qui sait ? rien ne prouve qu'il n'aurait pas été, lui aussi, un grand musicien ou un grand peintre. Mais l'écrivain ! on a appris à écrire ; il faut donc admettre une supériorité d'intelligence et s'en venger.

Oh ! les livres, les bons livres, les chers livres, qui vous emportent hors de vous-même et de la vie ! comme il est plus doux de lire que de vivre !

La lecture, charmante absence et de la vie et de soi-même !

Un auteur appelle *cabale* tout public qui siffle; eût-il rempli la salle de gens salariés ou d'amis furibonds; eût-on insulté et un peu rossé les vrais spectateurs, l'auteur appelle alors les souteneurs de sa muse : *un public éclairé*.

Corollaire à la loi sur la propriété littéraire :

- 1° La propriété littéraire n'est pas une propriété ;
- 2° Il est interdit de faire des héritiers à des gens qui ne peuvent pas faire d'héritage.

Voici comment tout voyageur se sert de l'ami auquel il écrit :

« Reste à Paris, te dirais-je, toi qui, plus sage que moi, as consacré ta vie aux calculs de la fortune et aux luttes de l'ambition; toi, esprit exact et sachant le prix des choses, qui ne te livres pas à de vaines et poétiques rêveries, etc. »

Ce qui signifie que l'ami auquel on écrit est un rustre, un butor, un boutiquier, une huître, un cloporte destiné à faire ressortir par un contraste l'âme élevée, le désintéressement artistique, la poétique désinvolture de l'ami qui écrit.

Je hais la femme masquée, — mais j'aime la femme voilée.

Les grands ouvrages donnent l'immortalité; mais ce sont les petits qui donnent du pain, sans lequel la vie littéraire et l'immortalité commencerait trop tôt.

Écrivain, peintre, musicien, vous avez le droit incontestable de mettre sur votre papier, d'étendre sur votre toile, de jeter en l'air tout ce qui vous plaît : consultez à ce sujet votre tempérament, votre génie, vos idées particulières ; mais vous n'avez pas le droit d'exiger que tous les écrivains, que tous les peintres, que tous les musiciens contemporains emploient les mêmes procédés et visent au même but que vous. Il n'est nullement nécessaire que toutes les fleurs aient l'odeur de la rose, que tous les instruments de l'orchestre émettent le son du violon, que tous les mets aient la saveur du veau, que toutes les femmes aient les cheveux orange ou capucine. Il faut que Raphaël peigne ce qu'on rêve, Rubens ce qu'on aime et Téniers ce qu'on voit. Il faut que chacun soit ce qu'il est, peigne ce qu'il voit, dise ce qu'il sent, ce qu'il croit, ce qu'il pense.

Un bon ferblantier est plus utile au pays qu'un poète médiocre. Ce n'est pas là le résultat avantageux que doivent attendre de la propagation des lumières ceux d'entre les bons esprits qui en attendent un résultat avantageux. A moins d'avoir de grands enseignements ou de grands plaisirs à donner aux gens, un poète n'est pas plus utile qu'un homme qui joue très-bien aux dominos ou au billard.

Tous ces artisans qui quittent leur état pour faire des vers ne me présentent qu'un symptôme alarmant des conséquences qu'on doit espérer de la vulgarisation de l'éducation. Je comprendrais, que dans toutes les classes de la société, on demandât à l'éducation des armes plus puissantes, des instruments plus énergiques pour toutes les professions ; mais, si les choses continuent comme elles com-

mement, toute la France fera des tragédies, et le pays entier parlera en vers hexamètres.

Je ne sais rien de plus creux que les querelles d'école à propos de peinture, de littérature, etc.

J'ai connu deux maîtres d'écriture qui avaient tous deux beaucoup de talent dans leur profession ; ils passaient leur vie à se quereller, à s'injurier, à se diffamer, parce que le premier, qui s'appelait Roillet, disait : « Pour l'écriture coulée, on doit placer la jambe gauche sur la droite, et, pour l'écriture ronde, les deux jambes doivent être placées l'une contre l'autre, mais nullement superposées. » Son rival, appelé Glachant, soutenait « qu'on devait allonger la jambe gauche sous la table, et retirer la droite sous le banc. » Tous deux, je le répète, écrivaient fort bien, et tous deux faisaient fréquemment de fort mauvais élèves.

La réputation d'un homme de talent n'entre dans sa famille qu'en venant du dehors et en enfonçant un peu la porte.

Il n'y a qu'un argument contre la propriété intellectuelle : c'est que les hommes de génie et les hommes de talent ne forment qu'une très-petite minorité et qu'ils sont à la discrétion des autres.

..... esprits arlequins faits de choses apprises,
Aux sottises d'autrui cousant mal leurs sottises ;
Esprits goinfres, grossiers, indigérés et lourds,
Qui, ne pensant jamais, se souviennent toujours.

On veut que les poètes gravissent de hautes montagnes et qu'ils aient néanmoins les pieds sur le pavé des rues.

Voyons... faisons des vers. Les rimes deux à deux
Entrent avant leur tour et prennent, d'un air crâne,
La droite et le haut bout du papier... Dieu me damne!
Et l'autre?

— Qui ?

— Le sens ? — Ah ! j'oubliais... le vieux !..

Qu'il se fasse petit et point... séditieux,
Point gênant... que la rime à l'aise se pavane
Comme aux bouts du tambour s'étend double peau d'âne
... Pour être creux et vide, on n'en sonne que mieux ;
Puis... *ore rotundo*... lisons nos hémistiches,
Vers pauvres ruinés par des rimes trop riches...

Si les réalistes sont des artistes qui veulent reproduire et copier sans choix, ils ne sont pas des artistes.

Le poète, à grands pas, s'éloigne de la foule
Et va chercher la mousse et les ombrages frais.
C'est dans le fond des bois que le ramier roucoule ;
Le rossignol ami des nuits et des forêts
Ne chante pas à l'heure où caquète la poule.

D'où vient le succès des libelles les plus bêtes ? C'est que le public aime à rapetisser, à salir, à déshonorer ceux qui lui donnent la joie des yeux, des oreilles et de l'esprit.

Ce qui empêche les intérêts des écrivains, des artistes, des inventeurs d'être suffisamment défendus, c'est le peu

d'accord de ceux auxquels cette défense appartient ; je veux parler des écrivains, et surtout des journalistes, qui sont la partie militante et armée. Et ce peu d'accord vient en partie de ce que beaucoup d'entre eux sont par trop désintéressés dans la question, et de ce que, leur bagage ne constituant pas une propriété, ce n'est que de la propriété des autres qu'ils font bon marché.

Savez-vous un des soucis des romanciers, que l'on accuse si souvent d'épouvantables inventions? C'est de choisir entre les choses et les gens qu'ils voient ce qu'il y a de plus vraisemblable, en rejetant un nombre infini de portraits et de faits que l'on laisse à l'histoire. En effet, l'histoire a beau être le recueil des mensonges convenus et acceptés, elle passe pour vraie *a priori*; elle n'a pas besoin de la vraisemblance. Quand vous doutez, elle vous appelle ignorant ou vous dit : « Allez-y voir. » Le roman, au contraire, est l'histoire éternelle et vraie de tous les siècles et de tous les pays, puisque c'est l'histoire du cœur humain et des passions, et que chaque lecteur peut en vérifier lui-même l'exactitude, car l'auteur peut lui dire avec le poète latin : « C'est vous qui êtes le sujet de ma fable : *de te fabula narratur*, » et avec l'apôtre : « Ferme les yeux et tu verras ». Néanmoins, le roman étant réputé fausseté et invention, doit nécessairement être vraisemblable, ce qui l'oblige à n'admettre qu'un petit nombre des faits et des gens qu'il voit dans le monde.

L'écrivain, le poète est une espèce très-voisine de l'homme, et ne valant guère mieux que lui.

Mais vous avouerez qu'il est parfois impatientant d'en-

tendre les myopes appeler rêveurs ceux qui voient d'un peu loin; les lourds appeler *légers*, d'un air dédaigneux, les esprits qui s'élèvent le moins du monde; et des gens qui ont profité des progrès antérieurs, qui s'y sont établis et assis commodément, appeler insensés, anarchistes, ennemis de la société et de la religion ceux qui proposent et signalent de nouveaux progrès auxquels il faudra cependant finir par arriver, sauf à ceux qui auront vilipendé les auteurs à s'en attribuer l'honneur et à s'y établir aussi carrément que dans les progrès précédents.

Les fées Grognon qui émettent des exigences absurdes à l'égard des hommes de talent, qui veulent à la fois que l'aigle plane au haut des airs et ponde dans leurs poulaillers des œufs qu'elle pourront, elles Grognon, manger à la coque; qui veulent que le rossignol chante la nuit dans les buissons parfumés et glousse le jour sur leur fumier; qui imposent à l'homme qui fait de beaux livres d'en tenir simultanément d'autres en partie double avec la régularité d'un négociant; ces gens là, ces Grognons, s'exagèrent la force et la puissance de ceux qu'ils prétendent rabaisser; ils voudraient que les beaux cuivres repoussés fussent en bosse des deux côtés.

Un grain de sable est peu de chose, mais beaucoup de grains de sable sont une montagne inaccessible ou un désert dans lequel s'égarent et périssent les caravanes; une goutte d'eau est bue en un instant par le soleil, mais beaucoup de gouttes d'eau font la mer, qui engloutit et dévore les navires, les trésors et les hommes. Un bottier est un bottier, un tailleur est un tailleur, un portier est un portier; au

point de vue littéraire, chacun d'eux n'est rien, mais portier, bottier et tailleur rassemblés au nombre de sept à huit cents forment un public qui fait trembler l'écrivain le plus audacieux, devant lequel il s'humilie et fléchit le genou.

L'idée une fois émise est comme la graine confiée à la terre; elle attend la pluie bienfaisante et le rayon de soleil qui doivent la faire germer.

Il n'a pas été commode d'être le fils de Racine; Socrate n'a pas osé avoir de fils, personne n'a osé être le fils de Voltaire.

Le Sonnet. — Dieu sait dans quel état se trouve souvent une pauvre idée que l'on oblige d'entrer là-dedans; à peu près l'état où se trouve Mandrin après la torture des brodequins, ou une jolie femme de profession qui, un soulier étant donné, y fait entrer un petit pied meurtri, déformé, désossé, jusqu'à ce que, au rebours des principes mathématiques, le contenant soit plus petit que le contenu.

Les contemporains d'un homme de génie ont coutume de le méconnaître et laissent à la postérité le soin de l'apprécier et de lui rendre justice. Sa famille et ses amis attendent que le bruit et la constatation de sa valeur viennent du dehors. Ces deux effets ont la même cause: quand on est trop près d'un grand arbre ou d'un monument élevé, on ne les voit pas, du moins en entier: il faut s'éloigner pour apprécier leurs dimensions.

Cette postérité pour qui l'on s'évertue,
 C'est ce gamin qui joue aux billes dans la rue,
 Dont les cris importuns m'empêchent de trouver
 Ces beaux vers qu'à lui seul je prétends réserver.
 — Jouez au cerf-volant, jouez à la toupie,
 Vénérez galopins.

Un jour, vous vengerez ma muse, qu'on oublie,
 De mes contemporains,
 Car je n'écrirai plus lorsque vous saurez lire;
 Vous pourrez sans danger, moi mort, louer ma lyre,
 Et vous vous servirez de mes défunts talents
 Pour vexer, à leur tour, les poètes vivants.

Le poëte, c'est Byron qui parle de Léandre et traverse lui-même le détroit; qui chante la délivrance de la Grèce, et va mourir armé parmi les Grecs.

C'est Lamartine qui écrit *les Girondins*, et qui, sur la place publique, bravant la rumeur populaire et les fusils qui le tiennent en joue, ne trouve dans le danger que de plus nobles inspirations et une plus grande puissance.

Les autres, ceux qui ne disent pas ce qu'ils sentent et ce qu'ils pensent, mais ce qu'ils croient devoir être applaudi, ceux qui ne sont pas prêts à faire ce qu'ils ont dit et écrit, quelque talent qu'ils aient, ne sont que des versificateurs.

Comment! vous, monsieur un tel, vous me niez la propriété des œuvres de mon esprit, de ce que j'ai créé, de ce qui n'existait pas avant moi! et vous voulez que je reconnaisse votre droit et celui de vos descendants sur cette belle campagne où vous passez les étés, sur une portion de la terre, de l'herbe, de l'eau et des fruits, qui existaient avant vous, qui existeraient sans vous, qui existeraient malgré vous, que Dieu nous a donnés à tous en commun.

sans que rien en indique le partage; tandis qu'il a pris la peine de partager à chacun l'intelligence et l'esprit! Voyez plutôt votre part.

C'est une chose qui m'attriste fort et qui, il faut l'avouer, m'attriste assez souvent, que de ne pas voir un beau caractère uni à un beau talent. Et quand le caractère est laid, je ne suis pas fâché de découvrir au talent aussi des taches et des fêlures.

Quand les penseurs, les rêveurs, les poètes seront morts, on dira qu'ils voyaient de loin se lever un soleil invisible pour la foule; que Dieu les avait conviés d'avance aux magnifiques fêtes de l'avenir, comme un impresario convoque à une répétition générale les hommes les plus distingués et les plus compétents.

On dira que ce sont eux, les poètes, les rêveurs, les penseurs et les utopistes, qui ont accoutumé l'esprit humain à viser haut.

Le roman est l'histoire éternelle du cœur humain. L'histoire vous parle des autres, le roman vous parle de vous.

Les hommes dits à imagination, et comme tels tenus en suspicion, les poètes, si soigneusement écartés le plus souvent des affaires sérieuses, sont des hommes qui ne s'occupent que de choses graves et vraies, qui passent leur vie dans la contemplation de la nature et de ses grandeurs, dans l'étude de l'homme et de ses petitesse; qui se font des

bonheurs et des richesses avec le murmure de l'eau, l'odeur des chèvrefeuilles, le soleil et l'ombre.

Les hommes positifs, au contraire, sont des gens qui sacrifient tout pour des titres, pour des places, pour des avantages de convention; qui courent mille dangers ou font mille bassesses pour obtenir qu'on leur permette de mettre devant leur nom ces deux lettres : *de*;

Ou de nouer en rosette le ruban rouge qu'ils ont déjà obtenu d'attacher d'un nœud à la boutonnière;

Ou pour arriver à une de ces domesticités d'un genre particulier qu'on appelle places;

Ou pour marier leur fille avec quelque monsieur laid, difforme, vieux, qu'elle n'aime pas, avec lequel elle aura tous les malheurs, y compris celui de manquer à ses devoirs.

Tandis que les hommes d'imagination, ceux qu'ils croient fous, veulent, dans le mariage, un peu d'amour et de beauté.

Si le poëte savait bien ce qu'il fait la première fois qu'il donne son ouvrage à l'impression, il y a en lui une sainte pudeur qui se révolterait en songeant que cette pensée qui sort de son âme et de ses veines il la livre et l'abandonne à tous, et il jetterait au feu son manuscrit révélateur, il n'oserait mettre son cœur à nu devant le public.

J'entends par République : le gouvernement des meilleurs choisis par les bons, — en ne laissant pas les élus assez longtemps au pouvoir pour qu'ils y deviennent mauvais.

En peinture comme en poésie, on a tellement répandu les procédés de fabrication, que tout le monde à peu près

arrive au médiocre. Le médiocre est toujours estimé et adoré du vulgaire; il n'est rien, il est même moins que rien, mais il sert à diminuer à l'œil la hauteur du talent et du génie, comme les collines qui entourent une montagne diminuent sa hauteur, sans être elles-mêmes quelque chose de remarquable ni de beau.

Liberté, égalité, fraternité, — trois beaux mots en eux-mêmes, — trois « blagues » insolentes sur le drapeau des pseudo-républicains assassins de la République.

Beaucoup de gens produisent, en se servant de mots qu'ils ne comprennent guère, un grand effet sur l'esprit d'autres gens qui ne les comprennent pas.

En France, on croit difficilement un homme savant s'il n'est pas pédant et ennuyeux.

Certains ont l'air de faire avec ardeur des statues nouvelles, qui n'ont d'autre but que de briser des statues déjà faites, sous prétexte de se procurer des matériaux. Leur amour pour les uns n'est qu'une des formes de leur haine contre les autres.

On exige aujourd'hui le titre de bachelier pour une foule de professions qui n'en ont aucun besoin. Et une des preuves à en donner, c'est qu'une fois l'impôt payé, une fois le diplôme obtenu, on se met à oublier toutes ces choses diffuses et confuses qui composent les questions du baccalauréat. Je gage que si ce matin on allait trouver inopinément les examinateurs ou M. le xi-

nistre de l'instruction publique, et qu'on voulût leur faire passer l'examen pour le baccalauréat, ils seraient fort embarrassés.

Vous croyez enterrer les idées, vous les « hersez » : il vient un jour où, comme les grands arbres, elles étendent leur ombrage salutaire, où, comme les grains de blé, elles alimentent les peuples. Toute idée écrite est la première lueur d'un fait qui se lève. Les poètes sont des hommes debout sur la colline, quand les autres hommes sont assis ou couchés dans la plaine : ils voient de plus loin.

Après de longues discussions sur la propriété littéraire j'ai eu le bonheur de trouver cette formule qui a d'abord été appelée un paradoxe, puis avec le temps a été à peu près acceptée.

Il y a cependant des restrictions ; ma formule n'est adoptée qu'en partie, et nos livres ne sont pas encore, aux yeux de la loi, une propriété aussi réelle, aussi respectée que celle des cornets de papier que l'épicier fait avec leurs pages déchirées.

La propriété intellectuelle est une propriété.

Une preuve de plus qu'on n'arrive au vrai et au simple, qu'après avoir épuisé toutes les combinaisons du faux et de l'absurde et du compliqué.

Il y a dans la gloire donnée légèrement ceci de grave et de criminel, que, pour ajuster cette belle couronne à

certaines têtes, il faut la rétrécir, et qu'elle est ensuite trop petite pour les hommes de génie, lorsque par hasard on la leur veut offrir à leur tour.

C'est fort joli de bien dire ; mais le style est un vêtement, il faut un corps dessous. En même temps qu'on fait lire aux enfants les vers harmonieux de Virgile, on devrait rectifier les idées fausses qu'ils habillent magnifiquement. Vous devriez faire lire à votre fils quelques bons ouvrages sur les abeilles, cela l'intéresserait beaucoup et l'empêcherait de prendre pour argent comptant le quatrième livre des *Georgiques*. « Monsieur, me dit le père, je ne veux pas le déranger de ses études. »

Belles études, apprendre des mots, toujours des mots, rien que des mots ; parler des choses sans savoir les choses ; dire correctement des sottises ! Voilà l'étude de toute la jeunesse.

Il y a des gens qui voudraient que les écrivains ne se mêlassent en rien des mœurs publiques. Ils ne savent pas ou ils oublient que Salomon considère cette indifférence ou cet éloignement des penseurs comme une calamité, et qu'il a dit dans le chapitre des malédictions : « Je t'ôterai le goût des choses sensées et profondes, et tes philosophes s'occuperont à faire des charades. »

— Il est des libertés nécessaires.

— Nécessaires, pourquoi?

— Pour renverser le pouvoir actuel. Puis, quand au moyen de ces libertés nécessaires, on a renversé le pouvoir et pris sa place, on demande, on réclame, on exige, et, ce qui est mieux, on prend l'autorité *nécessaire*.

— Nécessaire, pourquoi?

— Pour comprimer et détruire les libertés si nécessaires hier, si dangereuses aujourd'hui qui serviraient à nous renverser, comme nous avons renversé nos prédécesseurs.

Je ne sais pas pourquoi on plaint tant les maris, et pourquoi on se moque tant d'eux quand il leur survient quelque infortune.

J'ai bien plus de pitié et de moquerie pour les amants heureux des femmes de ces pauvres maris.

Un mari un peu jaloux peut, sans coups de poignard, sans poison, sans tour du Nord, sans aucun de ces moyens vulgaires du roman et de la tragédie, sans rien risquer pour sa propre peau, sans le moindre danger d'aucune sorte, infliger à l'homme qui s'avise d'être amoureux de sa femme plus de tourments qu'on n'en a jamais mis dans l'enfer chrétien ni dans celui des anciens.

Il n'y a pas d'homme, quelque brave qu'il soit, que le pas d'un mari ne fasse trembler. Il n'y a pas d'humiliation que ce pauvre mari ne puisse lui faire subir, pas d'insulte qu'il ne puisse lui faire endurer, pas de tortures physiques et morales qu'il ne puisse se divertir à lui imposer.

Les femmes et les maris qui s'ennuient l'un de l'autre ont décidément remplacé le divorce par l'arsenic. On en voit de nouveaux exemples tous les jours. Le jury

continué à trouver que ce n'est là qu'une faute vénielle et admet invariablement des circonstances atténuantes.

Ce qui prouve qu'il vaut bien mieux assassiner son conjoint que de l'ennuyer. Si vous l'assassinez, vous en êtes quitte pour les travaux forcés ; si vous l'ennuyez, il vous assassine. — Il n'y a pas à hésiter.

L'homme peut rendre le nom commun odieux ou ridicule, rien n'empêche alors la femme de le quitter ; mais, si c'est la femme qui traîne ce nom dans la fange, l'homme, qui n'en a pas d'autre, et dont le nom est le plus beau patrimoine, est forcé de le garder et de le porter, quelque sali qu'il soit. La femme, d'ailleurs, n'est pas déshonorée parce qu'elle porte le nom d'un homme qui a des maîtresses. Il n'est pas commode pour un homme de porter le nom d'une femme qui a dépassé un certain nombre d'amants.

La femme séparée emporte tout ce qu'elle a apporté ; pourquoi l'homme, de son côté, ne garderait-il pas son nom ? La femme pourrait alors reprendre le nom de sa famille en se faisant appeler madame.

La femme et l'homme divorcés ont repris leur liberté ; chacun des deux peut chercher et trouver dans d'autres liens un bonheur qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre rencontré dans le lien qui les unissait.

La femme et l'homme séparés, au contraire, n'ont pas rompu leur chaîne ; ils sont toujours attachés chacun à un des bouts de ladite chaîne ; il ne serait pas difficile de prouver que, au moral comme au physique, en allongeant la chaîne, vous en augmentez le poids.

Tous deux doivent renoncer à l'amour, à une union in-

time, au foyer, à la maison; ou bien, ils n'y renoncent pas, et alors chacun des deux est condamné à des liaisons adultères, sans dignité, sans garantie.

En comptant un complice pour chacun, c'est le moins qu'on puisse compter, n'est-ce pas? chaque ménage séparé amène quatre personnes à vivre en dehors de l'ordre social, en dehors de l'ordre moral, en dehors de l'ordre religieux.

A son réveil d'Éden, le premier hôte,
 A ses côtés, en place de sa côte,
 Vit « la chair de sa chair et les os de ses os ».
 — Et son premier sommeil fut son dernier repos.

Eh quoi! M^{me} A*** a deux amants?

— Non; lorsqu'elle a pris C***, B***, qui était devenu raisonnable, raisonneur, un peu éteint, avait passé second mari à l'ancienneté. Elle n'a que deux maris et un seul amant.

Le mari, cet homme si plaisant, qui fait tant rire au théâtre et dans la vie, s'aperçoit tout à coup qu'il est trahi par sa femme et par son ami; que les sentiments dans lesquels il a mis son bonheur étaient d'infâmes perfidies. Le voilà seul, isolé, abandonné; il tombe du haut de son bonheur mensonger. Cette femme profitait des moments où il travaillait dehors à la faire heureuse et brillante pour le tromper indignement. Et ses enfants qu'il adore, qu'il servirait avec tant de joie sur sa poitrine, pour lesquels il devenait avare et ambitieux, ses enfants!... sont-ils à lui? Ces chers objets de sa tendresse, de ses rêves, ne sont-ils que des témoignages de la trahison? Est-ce que ce sont les

enfants d'un autre, d'un autre et de sa femme, à lui, qu'il embrasse, qu'il caresse, pour lesquels il travaille?

Il les repousse... Mais s'il se trompe, si ces enfants sont à lui?... Ces pauvres enfants! ces chers enfants! à chaque instant il les brusque, puis il les embrasse, puis il les repousse, car il lui vient une horrible envie de les étouffer. Et jamais, jamais il ne saura la vérité! elle ne la sait pas elle-même.

Ce ne me semble pas être là le côté drôle, le côté à mourir de rire de l'adultère. Et cependant il n'est pas de sujet de plaisanteries plus fréquent, plus sûr de son succès. Le monde, comme le théâtre, ne s'amuse guère que de cela.

Dans l'amour, tout se fait à la dérobée, les amants aiment, désirent et recherchent la solitude. Ils n'imaginent pas d'île assez déserte pour y cacher leur bonheur; ils ont horreur de l'indiscrétion des regards, et qui enlèverait le mystère à l'amour lui enlèverait plus que je ne saurais dire. C'est par degrés insensibles que des ravissements poétiques de l'âme on descend jusqu'à des joies plus substantielles; l'amante n'a pas prévu l'instant de sa défaite, ni l'amant celui de son triomphe. Ces rapides moments sont ensevelis ensuite dans le mystère qui les fait presque oublier, ou du moins leur laisse une incertitude qui leur conserve longtemps tout leur charme.

Dans le mariage, au contraire, non-seulement pour la fiancée et pour le fiancé, tout est prévu, fixé d'avance, tous deux savent le jour et l'heure de chaque chose, mais encore toutes les connaissances des deux familles sont averties de façon à ne pouvoir s'y tromper. Tout se passe en public, et, si de quelques détails on est séparé par une porte fermée, ni les circonstances, ni le moment précis, ne sont pour

cela ignorés de personne; c'est comme le récit de l'ancienne tragédie :

A peine nous sortions des portes de Trézène.

Tout se passe conformément à un programme connu de tous. Cela vient de ce que la civilisation a donné à l'amour toute sorte d'infinites délicatesses, et que le mariage est resté pour ainsi dire à l'état sauvage et a gardé toute la crudité des mœurs antédiluviennes, c'est-à-dire de l'époque où la femme et l'amour n'étaient pas inventés, où l'espèce se composait du mâle et de la femelle, — l'homme et l'hommesse.

On a beaucoup écrit pour et contre le mariage, pour et contre le célibat, et la question n'a pas été résolue. Je ne m'aviserai pas de donner mon avis à ce sujet; je ferai seulement remarquer que le célibataire peut toujours cesser de l'être au moment où il découvrira qu'il s'est trompé; cependant le mariage devrait être obligatoire comme le service militaire.

Les parents vous donnent une fille en mariage, après vous l'avoir laissé voir le moins possible. Ils ressemblent à une marchande de fruits qui vous dirait :

— Prenez mon panier de cerises; mais n'en touchez pas, n'en goûtez pas une seule!

Je n'ai pas réussi à m'accoutumer à voir des femmes et des jeunes filles faire une exhibition publique d'une partie de leur corps réputée *charmes*, le soir en plein salon,

quand elles n'oseraient se montrer ainsi dans la maison devant leur père, ni peut-être à elles-mêmes, devant leur miroir, quand il ne s'agit pas de préparatifs de bal.

Mais ce que je ne comprends pas davantage, c'est en quoi il est si inconvenant de montrer la seconde moitié de la gorge, quand il est si innocent d'en montrer la première.

Je voudrais également que quelque une des femmes austères qui ne montrent au public que la portion autorisée voulût bien me dire ce qu'elle aurait à objecter à un homme qui, s'arrêtant devant elle et adaptant son lorgnon, examinerait de près, en se baissant pour mieux voir, ce que le corsage de la robe laisse découvert.

Certès, il serait très-peu convenable à un homme de regarder une femme au visage de trop près, trop fixement ou trop longtemps de manière à l'embarrasser.

Parce que le visage, étant forcément à découvert, a le droit de se considérer comme sous la protection des gens bien élevés.

Mais la gorge! qui vous force de la montrer? Vous la découvrez volontairement, c'est pour qu'on la voie, pour qu'on la regarde; il y a des connaisseurs, il y a des myopes; comment les excepter, et pourquoi?

Il y a des maris qui croient faire beaucoup de plaisir à leur femme en leur disant : *Je ne suis pas jaloux*; comme si : *Je ne suis pas jaloux* ne signifiait pas : *Je ne suis pas amoureux*; comme si : *Je ne suis pas amoureux* n'était pas la chose la plus injurieuse qu'on pût dire à une femme.

Un des meilleurs procédés pour faire les affaires d'un amant est celui que tout mari se hâte d'employer avec le

plus grand soin : à savoir, de parler dudit amant avec injures et mépris. Les femmes se croient obligées de réparer l'injustice des maris, et cela les place vis-à-vis de l'amant dans une situation de miséricorde et de protection qui leur plaît infiniment, et qu'elles paient quelquefois un peu cher aux dépens des maris.

La femme doit attendre qu'on l'invite à l'amour, comme, au bal, on l'invite à danser; elle ne peut choisir qu'entre ceux qui l'ont préalablement choisie.

On pourrait composer un catéchisme à apprendre par cœur des réponses à faire à certains propos de femmes qui tendent leur sébile aux compliments comme les mendiants aux liards; exemple :

— Il paraît que je suis très-difficile à peindre.

— Parce que la perfection n'appartient qu'à la nature, et que l'art ne peut qu'en approcher.

La femme qui vous trouve le plus d'esprit est celle dont on a le plus de fois rempli la sébile dans un temps donné.

L'adultère de la femme est, peut-être, le plus grand crime social.

Donner à un homme à élever, à nourrir, à défendre, à aimer, à caresser des enfants que l'on se fait faire par un autre est quelque chose d'odieux et d'infâme.

Il me semble que ce fait seul constitue une suffisante différence entre l'adultère de l'homme et celui de la femme.

L'amour est toute la femme, sa chasteté est toute la famille; aussi est-ce là qu'on a mis son honneur.

— Vous souriez, madame, vous maintenez votre opinion : eh bien, répondez à ces deux questions :

Un homme est-il déshonoré à vos yeux pour avoir satisfait le caprice que lui inspirait une très-jolie femme de chambre ?

Une femme est-elle déshonorée à vos yeux pour s'être abandonnée à son cocher ?

Vous avez une fille et un fils à marier : on vous propose pour votre fils une fille belle, spirituelle, distinguée, riche, mais qui a eu seulement quelques amants, deux ou trois, tout au plus ; seulement, cela est connu et a fait un peu de scandale.

Pour votre fille, au contraire, on vous présente un jeune homme, assez bien de sa personne, d'une fortune honnête, d'une famille suffisante, et on ajoute, pour vous décider, que c'est un modèle de sagesse, et que l'on peut vous garantir qu'il arrivera vierge aux bras de sa jeune fiancée.

Quelle sera votre impression sur les deux personnes ?

Vous refuserez probablement la fille.

Vous rirez, sans aucun doute, au nez du jeune homme.

Une femme sage reste sage quelquefois, par cela seul qu'elle l'a été longtemps :

La vie des femmes est soumise à une foule de convenances et d'usages auxquels elles ne peuvent échapper. Leurs habitudes sont tyranniques, et elles ne peuvent ni les changer ni les modifier sans qu'on s'en aperçoive, puisqu'elles sont liées à tous les détails de l'intérieur des maisons. « Une femme ne peut se lever plus tôt ou plus tard que de coutume sans tout changer autour d'elle ; elle ne peut tenir fermée une porte habituellement ouverte, ni sor-

tir aux heures où elle ne sort pas d'ordinaire, sans qu'on le remarque et sans qu'on en tire des conséquences. Admettez qu'une femme ait triomphé de ses habitudes de vertu et de réserve, qu'elle ait oublié ses « devoirs les plus sacrés », qu'elle ait passé par-dessus les craintes du danger et du mépris, elle sera arrêtée encore par une foule de petits inconvénients qui la gêneront à chaque instant. Une autre femme a sa vie toute disposée pour l'intrigue : on ne remarque ni une heure qu'elle passe renfermée, ni deux heures qu'elle passe dehors, parce qu'elle a toujours fait ainsi ; mais celle qui a mené une vie calme et sédentaire, on lui demandera tout de suite la raison qui dérange ainsi ce qu'elle a accoutumé d'être et de faire.

Le mal alors ne peut faire que des progrès extrêmement lents, et souvent le drame n'a pas de dénoûment : il y a aussi bien plus de femmes qu'on ne le suppose généralement, je ne dis pas qui soient *vertueuses*, parce que je mets un peu la vertu dans l'intention, mais qui ne soient pas infidèles. Il est plus facile qu'on ne croit à un mari de conserver sa femme, et il n'y en a pas un qui ne soit complice, au moins pour la moitié, d'une infidélité qu'il a le plus souvent provoquée.

Insensée, crois-tu donc t'être conservée à ton mari ? Ce que tu appelles un crime était commis la première fois que mes lèvres ont baisé ton front. La première fois que ma peau a touché la tienne, tu étais adultère, adultère de cœur et de corps ! En vain tu prétends réserver certains détails à ton mari : il te reste encore une chose à faire pour l'amant ; mais il ne te reste rien à faire contre le mari.

« Non, écoutez, il vaut mieux ne plus nous voir ; je suis mariée... vous le savez... j'aime et je respecte mes

devoirs. » — Ah ! très-bien ; dès qu'une femme appelle cela ses devoirs, il n'y a pas à se décourager pour l'amant. —

On voit le mari, le matin, faire sa barbe ; « l'autre » ne se montre que sous les armes, les cheveux frisés. Si le mari voulait montrer des cheveux frisés, on verrait aussitôt des papillotes préalables, et le ridicule l'emporterait ; tandis qu'eux, qui viennent parader pendant une heure ou deux vous disent et vous font croire qu'ils sont naturellement frisés, pommadés, parfumés, etc. Si leur raie se déränge, ils disent qu'ils sont obligés de vous quitter pour aller dîner chez la duchesse, et ils disparaissent en laissant derrière eux un sillon lumineux auquel succède une profonde obscurité autour du pauvre mari, qui ne peut, lui, faire croire qu'il dîne chez des duchesses, car on lui dirait : « Mais tu n'en connais pas des duchesses ; dis donc plutôt que tu dînes à quarante sous par tête, au Palais-Royal, avec ton vieux camarade Galuchet. »

Parmi les bourgeois, les maris travaillent, et les femmes n'ont d'autre souci que de s'habiller, de se déshabiller et de babiller. Elles sont d'une condition supérieure à celle de leurs maris, qui sont des ilotes obligés de travailler et de faire pis pour les entretenir dans un luxe qui est tellement croissant, que l'on abandonne les professions correctes, qui ne peuvent plus nourrir les familles, et que l'on se jette dans un jeu effréné, déguisé sous le nom d'affaires.

Il n'est pas difficile de remarquer que l'empressement pour les doux nœuds de l'hyménée, vieux style, s'en va fort diminuant de la part des hommes, et que, si elles n'étaient retenues par la bienséance et la fierté, ce serait au tour des femmes de témoigner par leurs gestes qu'elles manquent de maris, comme les Romains du ballet des *Sabines* faisaient, d'après le livret, savoir au public qu'ils « manquaient de femmes ».

Quand il ne s'agit que de s'aimer, il n'y a pas de danger à se laisser mutuellement séduire par les charmes et les qualités l'un de l'autre; mais quand il s'agit de mariage, il serait utile que chacun sût s'il pourra supporter les défauts de l'ennemi.

Une malheureuse fille, trompée, séduite, abandonnée, se vend pour avoir du pain : cela s'appelle prostitution. Elle est l'objet de l'horreur et du mépris universels.

Une fille déjà riche se vend à un mari plus riche encore. Elle se vend pour avoir des chevaux et une voiture, des diamants et des châles faits du poil de certaines chèvres. Cela s'appelle mariage de convenance; le monde l'entoure de respect et d'égards.

Il arrive souvent qu'un amant, trop assuré de la possession de « l'objet aimé », se laisse aller sur la pente doucement glissante de l'habitude, remplace graduellement le mari, qui s'efface et a porté « ses vœux » ailleurs, et lui succède dans tous les détails conjugaux. Il oublie que l'amant n'a pas à jouer le même rôle que le mari, qu'il ne doit pas le remplacer, mais le compléter; qu'il doit entraî-

ner ou au moins suivre la femme dans ses fantaisies extrajugales; il ne doit jamais l'arrêter, la refréner, la modérer; il ne doit pas l'aimer, il doit l'adorer, il doit surtout l'amuser. Faute de savoir ces choses, il fait de sa liaison, d'abord criminelle, une chose qui finit par être tolérée, admise, reconnue par le monde, un lien honnête, estimable. Il devient comme le mari d'une femme qui serait veuve d'un époux vivant; il fait des observations, des économies; il devient familier, il gronde, il désapprouve; il défend, il empêche, il gêne; en un mot, sans s'en apercevoir, il abandonne le rôle d'amant, devient un second mari, et laisse une place vide, un emploi vacant, qui ne tardent pas à être remplis.

L'adultère est toléré par les gens les plus méticuleux si les personnages habillés en grecs expriment leurs sentiments immodestes en s'arrêtant un peu chaque fois qu'ils ont prononcé six syllabes, et un peu davantage lorsqu'ils en ont prononcé douze. Il est, de plus, absolument nécessaire que les vœux déshonnêtes se manifestent par des phrases où, de douze en douze syllabes, les paroles hostiles à la pudeur se terminent par les trois mêmes lettres que la dernière des douze précédentes syllabes criminelles.

Il faut prendre garde que l'hymen (autrefois appelé *lien charmant*) ne devienne « un contrat par lequel, de deux personnes, la première meurt par l'arsenic et la seconde par la guillotine ».

Un homme qui ne jouait plus, disait : Il y a des gens qui ont raison de jouer. — Qui? — Les grecs et les filous.

Balzac me disait un jour : « Ça t'apprendra ! — Dieu s'est réservé le plaisir de faire le bien ; — quand l'homme s'en mêle, il est puni. »

Il se donne en France énormément d'argent pour les pauvres ; cet argent, distribué équitablement entre les besoins véritables, aurait, sans aucun doute, pour résultat la satisfaction de ces besoins. Mais, dans les formes insouciantes de la charité ordinaire, cela a servi jusqu'ici, non pas à diminuer le nombre des pauvres, mais à augmenter le nombre des mendiants, en faisant de la mendicité un des métiers les plus productifs.

Il serait bien important que les sommes données par la charité arrivassent en réalité aux vrais besoins et seulement pendant le temps de la durée de ces besoins, c'est-à-dire que l'argent destiné aux pauvres ne fût pas intercepté par les mendiants.

Il ne faut pas confondre les pauvres et les mendiants : la pauvreté est une situation, la mendicité est une profession. Le mendiant n'attend pas et ne cherche pas d'ouvrage, il a son industrie qu'il exploite ; il cultive la charité comme le laboureur cultive son champ, comme le menuisier rabote les planches, comme le forgeron martelle le fer, comme le maçon gâche le plâtre.

Il faut qu'il y ait dans ce pays un fonds bien grand

de fierté pour qu'il n'y ait pas plus de mendiants encore qu'il n'y en a. En effet, il n'y a guère de profession manuelle qui fasse gagner autant à celui qui l'exerce que la mendicité. La maladie, les infirmités, n'amènent pas de chômage pour le mendiant ; loin de là, elles augmentent ses ressources et ses bénéfices.

La mendicité est la plaie de la pauvreté ; il faut abolir la mendicité, mais on ne peut le faire qu'en imposant à chaque commune la charge de ses pauvres. Par ce moyen, on fera plus de bien, et de vrai bien, avec la même quantité d'argent.

Les mendiants volent les pauvres.

Il faut canaliser la charité.

Il faudrait que chaque commune fût chargée de ses pauvres, c'est-à-dire que, tant par les résultats de la charité publique, qui tomberaient tous entre ses mains, que par des travaux et par l'association entre les ouvriers, etc., elle eût à subvenir aux besoins réels de ceux qui ne peuvent pas ou ne peuvent plus travailler, et cela dans la proportion et pour la durée réelle des besoins. On ne peut être facilement trompé à ce sujet par des gens dont on connaît la demeure, la vie, les habitudes, les ressources, les antécédents, comme on l'est par les mendiants prudemment

nomades, qui ne vous laissent aucun moyen de vérifier leurs assertions, et dont vous ne pouvez savoir rien, si ce n'est qu'ils vous demandent de l'argent.

Du jour où chaque pauvre trouverait les ressources dans sa commune, il serait permis et facile d'abolir la mendicité. On ne craindrait plus de confondre les pauvres que l'on doit secourir avec les mendiants que l'on doit réprimer, et qui, odieux parasites, vivent aux dépens des pauvres.

Il faut que Paris donne des garanties à la France : — Il ne faut pas que trente millions d'hommes attendent chaque jour la poste avec anxiété pour savoir ce que les gamins de Paris ont décidé sur leur sort, et quel gouvernement ils ont constitué sur l'air des *Lampions*.

Paris est le SALON. — Il faut le balayer, et le tenir propre.

La femme pour l'homme est un but.

L'homme pour la femme est un moyen.

Jeune maîtresse et jeune amant, — un jour, vous vous retrouverez et vos mains sèches se toucheront sans faire tressaillir votre cœur; vous ne vous rappellerez cette nuit d'aujourd'hui, si vous vous la rappelez jamais, que comme une folie, une imprudence, et vous frémirez de l'idée que vous auriez pu vous enrhumér. —

Le respect pour les femmes : Le papillon, qui a reçu de la nature et de la beauté le droit de se poser sur une rose,

la touche avec délicatesse et l'effleure à peine ; mais le hideux colimaçon qui est arrivé en rampant, qui sait bien qu'il usurpe, laisse sur la fleur parfumée une trace visqueuse et déshonorante.

Un homme disait à une coquette dont il était amoureux : « Le diable est le plus malheureux des êtres créés ; eh bien, Dieu l'a chassé une bonne fois du paradis et n'a pas eu la cruauté de lui laisser l'espérance. »

J'ai vu des femmes préférer l'amant à l'époux dans les circonstances ordinaires de la vie, mais sacrifier l'amant à l'époux dans les grandes catastrophes.

Les choses de la vie ne se passent pas entre des scélérats tout d'une pièce d'une part, et des agneaux purs de l'autre ; la victime d'hier peut très-bien être le sacrificeur de demain. L'infidélité dont vous mourez, aujourd'hui qu'on vous l'a faite, vous l'auriez commise vous-même, si vous n'en étiez pas victime. Les lois de l'amour sont comme les lois de la société, c'est une gêne que chacun voudrait bien imposer aux autres ; c'est le plomb que le jockey a soin de faire mettre dans les poches de son concurrent sous un prétexte quelconque, et que celui-ci jetterait toujours en route, s'il ne savait qu'on le pèsera au retour.

Les femmes n'attachent pas assez de prix à elles-mêmes ; elles ne pensent pas assez à se garder pour

l'homme qu'elles aimeront. Elles se donnent parce qu'on les aime d'une façon qui leur plaît, et quand vient le moment où elles aiment elles-mêmes, elles n'ont plus rien à donner que les restes et les os d'un festin où se sont assis des indifférents.

Je n'ai jamais vu en amour celui qui fuyait ne pas remporter la victoire.

L'amour est une chasse où le chasseur doit se faire poursuivre par le gibier.

Je crois qu'une femme qui a du cœur et de la dignité ne s'abandonnerait jamais un seul instant à l'amour, si elle ne croyait que c'est au moins pour toute la vie. Cependant, les serments qu'échangent deux amants sont aussi raisonnables que le seraient ceux qu'échangeraient un gigot et l'homme affamé qui l'entame. « Promettez-moi, dirait le gigot, d'avoir toujours le même appétit et de me manger tout entier. — Jurez-moi, répondrait le dîneur, que vous me paraîtrez toujours aussi tendre et aussi savoureux. »

— Mais, dites-moi donc, ma chère, depuis quand les jeunes gens de vingt ans sont-ils si ridicules ?

— Je puis vous le dire précisément, mon ami : c'est depuis que vous avez quarante-cinq ans.

Cet amour qui remplit ma vie, il en tombe partout des miettes pour tout ce qui m'entoure, pour tout ce qui est ; je me sens affectueux et indulgent pour tous

et pour tout; je me sens si heureux, si riche de joie, que je voudrais faire à tout le monde des aumônes de bonheur. La femme qui souffre, l'enfant abandonné, la mouche prise dans la toile d'araignée, la plante qui a soif et se fane, tout me touche; j'aime tout, je veux tout soulager, rendre tout heureux; voir quelqu'un malheureux, ça me gêne, ça me contrarie, ça m'irrite presque, comme une fausse note dans un concert.

O amour, présent céleste, soleil intérieur et fécond, qui dore et fertilise la pensée comme l'autre soleil dore et mûrit les moissons; amour, vie de l'âme, source de toutes les joies, de toutes les vertus, de toutes les forces!

A propos des voyages et des séparations : c'est celui qui reste qui est le plus à plaindre; on peut le dire surtout à propos de cette triste séparation qu'on appelle la mort.

L'amour naît de rien et meurt de tout.

J'ai souvent lu et entendu dire que l'amour donne de l'esprit aux bêtes. C'est sans doute celui qu'il ôte aux gens d'esprit.

Toutes les passions malsaines, égoïstes ou bêtes, l'ambition, l'avarice, l'avidité, on les cite sans haine et sans colère; mais l'amour, la seule passion qui cherche son bonheur dans celui d'un autre, l'amour qui grandit

l'homme au-dessus de l'humanité, on semble n'oser y toucher qu'avec des pincettes. Rien n'égale la moue dédaigneuse et l'air dégoûté d'un jeune substitut ayant à parler de l'amour.

L'amour est la plus terrible, mais aussi la plus honnête des passions ; c'est la seule qui ne puisse s'occuper de son bonheur sans y comprendre le bonheur d'un autre.

Il n'y a qu'une somme d'amour à dépenser entre deux amants : ce que l'un dépense de plus, l'autre le paie de moins.

On s'étonne quelquefois en voyant l'objet indigne d'une passion amoureuse. C'est l'amour qu'on aime, ce n'est pas l'amant. On fait comme ces pauvres femmes qui, n'ayant pas de vase de porcelaine, plantent et cultivent sur leur fenêtre un rosier dans une marmite fêlée.

Je ne sais s'il peut y avoir de l'amour sans illusions, sans mystère, sans curiosité ; mais du moins c'est ainsi que l'amour commence avant de devenir une vivace habitude assez robuste pour s'alimenter de réalités.

Un ancien a dit : « Il faut découdre l'amitié et déchirer l'amour? »

La constance n'est pas une attribution nécessaire de l'amour. Quelque beauté surannée aura transporté cette borne des terres de l'amitié, à laquelle elle appartient, sur celles de l'amour, qui n'y a pas de droits ; on ne peut l'arracher, mais on passe par-dessus.

Si mes yeux tombent sur une de ces *ravenelles*, de ces *giroflées* jaunes qui fleurissent dans les murs, si je respire son parfum balsamique, je deviens la proie d'un enchantement. J'ai vingt ans ; ce n'est plus dans ce jardin-ci que je me trouve ; je monte un escalier de pierres vertes de mousses, dans les fentes duquel fleurissent des *ravenelles*, et mon cœur bat comme si j'allais la trouver au jardin.

La jalousie est un mélange de l'amour, de la haine, de l'avarice et de l'orgueil. 7

Les goûts sont de la monnaie d'amour.

On s'aime sans raison, on s'oublie sans motif. X

L'amour, c'est le parfum de l'âme qui s'épanouit.
C'est l'amour qui vous donne le désir et la force de construire et d'embellir un siège sur lequel on ait envie de s'asseoir auprès de vous. L'amour, c'est ce que Dieu a créé le soir du septième jour, après tout le reste, pour donner le mouvement et la vie à son œuvre.

Ce que j'appelle l'amour, c'est ce sentiment qui vous rend pour vous-même un juge si sévère, qui vous fait penser que vous ne serez jamais assez grand, assez noble, assez brave, assez désintéressé, assez dévoué, pour mériter que deux yeux s'arrêtent sur vous un instant.

L'opposé de la débauche, ce n'est pas la pruderie, ce n'est pas l'austérité, ce n'est pas l'abstinence : c'est l'amour.

Ainsi que Jéhovah, Éros a ses jésuites.

On n'aurait pas dû dire une querelle d'Allemand, mais bien une querelle d'amant.

Les amoureux ont ceci de ravissant, que, lorsqu'ils se croient en présence d'un rival redoutable, au lieu d'entamer avec lui une lutte d'agrément, d'esprit et de flatteries, ils se hâtent de froncer le sourcil, de faire leurs plus laides grimaces, de se retirer dans un coin, muets et refrognés, et de dire des impertinences et des duretés à la femme dont ils réclament la préférence.

J'ai quelquefois pensé que le soin de se rendre infect par la fumée du tabac cachait peut-être quelque chose de plus délicat qu'on ne le soupçonne.

L'homme civilisé a cru devoir ajouter à la beauté naturelle des femmes le contraste de sa laideur volontaire.

Il a coupé ses cheveux ; il a adopté des costumes disgracieux et ridicules, entre autres, l'inamovible chapeau français ; il a renoncé aux couleurs brillantes et harmonieuses, aux bijoux, aux pierreries ; il a tout abandonné aux femmes, de telle sorte que l'espèce humaine est la seule où le mâle ne soit pas plus beau que la femelle.

Peut-être, pour augmenter le contraste, a-t-on voulu laisser aux femmes le monopole d'une haleine pure et suave, et achever ainsi de leur donner l'apparence d'une espèce supérieure.

Il y a un genre de colère une espèce de haine exclusivement réservés aux gens qu'on aime.

L'amour est l'origine, la cause et le but de tout ce qu'il y a de grand, de beau et de noble. Le vulgaire croit, d'après la Fable, que la beauté est la mère de l'amour ; c'est l'amour au contraire qui crée la beauté, c'est l'amour qui met de l'expression dans le regard, de la grâce dans le corps, du charme dans l'esprit, de la vibration dans la voix ; l'amour est le soleil qui fait éclore les fleurs de l'âme : c'est l'amour qui produit les nobles ambitions, c'est l'amour qui produit le génie.

Une femme a écrit quelquefois à un homme des phrases qu'elle ne sent pas pour lui, mais pour le « dieu inconnu ». Ces lettres sont pleines de choses que ce « dieu inconnu » n'était pas là pour recueillir ; ce sont des fruits mûrs qui tombent quand on ne les récolte pas. — Fat, n'en sois pas fier. Ce ne sont pas des fruits cueillis, ce sont des fruits ramassés.

Entre deux amants, on converse sans se dire un mot, l'esprit suit la même marche, passe par les mêmes phases et les mêmes pensées : si, au bout d'une heure, tous deux ouvraient la bouche et parlaient en même temps, il est à parier qu'ils diraient le même mot....

Deux amants silencieux sont semblables à deux harpes au même diapason et prêtes à confondre leur voix en une divine harmonie.

Rien d'impertinent comme de parler à une femme des affaires par opposition à l'amour. Est-ce donc un jeu que l'amour? N'est-ce pas la plus importante des affaires? Même quand il plaît à la femme de prendre l'amour comme un jeu ou comme une distraction, elle veut qu'il soit pour l'adversaire la seule affaire de sa vie; la coquetterie féminine a un peu de la voracité dédaigneuse de l'ours, qui ne mange que des animaux bien vivants.

« Autant que peut être charmante une femme dont on a été l'amant. » Ceci est une pensée un peu trop particulière; il y a deux classes d'hommes qui professent l'opinion contraire : les lycéens et les anciens *beaux* de quarante-huit ans qui grisonnent. Les lycéens érigent en Dianes chasseresses les diverses Gothons, cuisinières et bonnes d'enfant, auxquelles est le plus souvent réservé ce qu'il y a de plus grand dans la vie : le premier amour d'un jeune homme. Les hommes de quarante-huit ans disent, avec une voix de basse-taille et un vieux sourire

de fatuité : « Je l'ai connue bien belle ; elle avait un beau corps : c'était une Vénus. »

On refuse bêtement quelquefois de prendre avec une femme ce petit sentier de l'amitié, sinueux comme un serpent, et sur lequel on marche lentement, cueillant ici une pâquerette fatidique pour l'effeuiller, là un wergissmeinnicht pour le dessécher dans son livre de messe, mais qui, au bout du compte, conduit exactement au même but que la route directe, pavée et carrossable, qui porte sur un poteau un écriteau avec ces mots : *Route de l'amour.*

Non, cet amour que nous demandons tous, le premier et le seul de toute la vie d'une femme, il n'existe pas. Cet amour exclusif n'existe pas non plus. On peut, pendant un temps, n'aimer qu'un homme, mais on aime l'amour des autres, mais on sent avec plaisir des regards ardents sur son visage. Mais... alors, je le demande encore, pourquoi tant de désespoir de ne pas trouver ce qui n'est pas ?

On ne se désespère pas de ce que les arbres ne sont pas bleu de ciel et lilas comme dans les tableaux de certains peintres du temps de Louis XV.

On ne se désespère pas de ne pas voir, dans les prairies les moutons teints de pourpre ou de safran dont parle Virgile.

On n'exige pas les arbres ni les moutons des livres et des tableaux : pourquoi exige-t-on l'amour des livres ? Pourquoi demande-t-on aux femmes d'être autre chose que des femmes ?

L'amour est comme ces arbres à l'ombre desquels meurt toute végétation. L'homme qui aime une femme, non-seulement n'aime rien autre chose, mais finit par ne rien haïr non plus; c'est en vain qu'il cherche dans les replis de son cœur toutes les préférences, toutes les sympathies, toutes les répugnances, tout cela est mort, mort d'indifférence, mort de froid.

Le vieux proverbe : « Qui aime bien châtie bien » doit être retourné, et n'a été imaginé que pour donner un air vertueux de reconnaissance à l'affection naturelle qu'ont les hommes pour ceux qui leur font du mal; il faut dire : « Aime bien qui est bien châtié. »

On n'aime que les gens et les choses dont on souffre; il n'y a d'amour réel que l'amour malheureux; il n'y a de patrie que pour les exilés.

Entre deux amants, s'il y en a un qui accable l'autre de douleurs et de tortures, c'est celui-là qui est aimé et adoré; l'autre, pour prix du dévouement et du sacrifice de toute la vie, consent tout au plus à se laisser aimer.

Autant, quand un amour est mort, on aime à reporter son esprit en arrière et à rappeler les moindres circonstances, autant, quand il s'agit d'un amour naissant, on se soucie peu d'hier et on s'occupe de demain.

Infidélité : — On a toujours le temps de plumer et de faire cuire les poules domestiques qui gloussent autour

de la maison; mais on se donne à peine le temps de prendre son fusil et de courir à des perdrix sauvages que l'on a vues se remiser dans les ajoncs.

L'amour : il faudrait l'écrémer; mais, si vous voulez boire jusqu'au fond du vase, vous risquez de trouver du petit-lait aigre.

Il faudrait faire l'amour comme on mange du poisson, ne pas avaler les arêtes.

Les amis — une famille dont on a choisi les membres.

Deux espèces de femmes : Les unes veulent avoir de belles robes pour être jolies; — les autres veulent être jolies pour avoir de belles robes.

Dans la première jeunesse, on aime une femme parce qu'elle est une femme, ce n'est que plus tard qu'on aime une femme parce qu'elle est elle.

Il n'y a que les gens qui aiment ou qui ont aimé qui comprennent les saintes délicatesses de la chasteté. Les religieux, les prêtres n'y entendent rien; voyez les casuistes, ils ont le plus souvent la pudeur grossière et indécente.

Une femme peut, à la rigueur, ne pas aimer; mais il lui faut au moins un amour à repousser.

On a frappé de ridicule l'ancien amour romanesque, qui attendait cinq ans un regard, cinq autres années un ruban, cinq autres années un baiser sur la main, et n'arrivait à recevoir le prix de son douloureux martyre que lorsque ce prix était considérablement avarié et décrépit. Cependant l'amour ressemble beaucoup à un jardin au bout duquel on arriverait en trois pas, si le chemin à faire n'était prolongé en une foule de petites allées tournant capricieusement, fleuries et embaumées.

Avec de l'imagination et des obstacles, on peut toujours adorer une femme; il n'est pas aussi facile de l'aimer.

L'amour, d'ordinaire, ne dure que jusqu'au moment où il allait devenir raisonnable et fondé sur quelque chose.

Il y a dans l'amour deux phases séparées par une crise différente. Le premier attrait de l'amour est la nouveauté. Ce serait si joli une autre femme, s'il y en avait plusieurs. Presque toujours l'amour meurt quand la nouveauté s'en va, car alors il n'y a plus rien, la nouveauté n'est plus, l'habitude n'est pas encore; mais si l'amour survit à cette crise et devient une habitude, il ne meurt plus.

L'ami d'une femme peut, à la faveur d'un moment et d'une occasion, devenir son amant ; mais l'homme qu'elle n'a jamais vu a mille fois plus de chances que lui,

C'est surtout quand il n'est pas là, qu'une femme aime l'amant auquel elle ne s'est pas encore donnée, parce que alors elle n'a rien à craindre de lui, elle s'abandonne sans restriction à l'ineffable douceur d'aimer.

En effet, c'est un bonheur d'aimer tel, qu'il nous semble étonnant de voir des femmes demander de la reconnaissance pour l'amour qu'elles donnent, comme si elles n'étaient pas assez récompensées, non-seulement par l'amour qu'elles inspirent, mais aussi par l'amour qu'elles éprouvent.

Les hommes qui ne s'occupent pas d'être eux-mêmes agréables, qui ne songent pas à mériter l'amour d'une femme par le courage, par la gloire, par l'honneur, par l'énergie, par l'indépendance, ceux à qui il suffit que les femmes soient belles, ceux-là aiment les femmes comme ils aiment les côtelettes. Posséder, sans être aimé d'elle, la plus belle femme qui ait existé dans les livres ou dans la vie, Vénus, la Fornarina, Pauline Bonaparte, qui posa nue, on le sait, pour Canova, et vous-même, madame, qui lisez ceci, ne vaut pas à mes yeux, et surtout à mon cœur, l'amour partagé de cette gardeuse de chèvres qui descend là-bas de la montagne entre les haies de grenadiers sauvages, et dont je ne puis distinguer les traits.

Il n'y a rien d'embarrassant comme d'être trop familier avec une femme dont on est amoureux ; on perd tous

ces indices si importants. Vous ne pouvez comprendre ni vous faire comprendre. Une pression de main n'a plus aucun sens. Si vous voulez, on vous laissera donner un baiser. Vous pressez le bras, on n'y fait pas attention. Pour faire comprendre que vous êtes amoureux, il ne suffit pas de faire naître un sentiment, il faut en détruire un autre, il faut dire ouvertement : « Je vous aime ! » et peut-être : « Je vous aime d'amour ! »

Une femme bien organisée n'aime réellement qu'un homme qui la domine. On a dit : « Le plaisir des femmes est de commander. » Je maintiens que leur bonheur est d'obéir. Elles aiment à commander comme les femmes du monde sont enchantées de dîner une fois par hasard au cabaret.

La fidélité est une vertu dont on veut bien se dispenser, mais dont on dispense difficilement les autres.

Dieu sait quelle rigoureuse vertu est la fidélité que chacun de deux amants exige de l'autre ! rigoureuse surtout si on la compare à celle qu'il s'impose à lui-même.

Un récit qui se fait souvent :

On disputa les limites de l'amitié ; des combats eurent lieu sur les frontières. Tout porte à croire que l'amitié gagna beaucoup de territoire et recula ses bornes. On pleura encore ; on se dit plusieurs fois : « Adieu pour toujours ! » ce qui, chaque fois, fut suivi d'un serment de ne se quitter

jamais. Quand l'amitié sortit par-dessus le raur, à trois heures du matin, elle ressemblait singulièrement à son frère; elle avait quelque chose de guerrier, d'hermaphrodite, de masculin, de vainqueur; elle avait un certain air de Christine de Suède, qui portait par-dessus sa jupe un habit d'homme et un chapeau militaire sur sa tête.

Tant qu'on hait, on aime encore.

Il y a une punition pour les voyageurs comme pour les inconstants : c'est l'arrivée; tous les pays et toutes les femmes se ressemblent terriblement.

L'homme exagère sa force et son courage, comme la femme exagère sa faiblesse et sa timidité : il n'y a pas de portefaix capable de suivre tout un hiver dans le monde la plus frêle de nos femmes, si elle est jolie, si elle a beaucoup de toilettes fraîches, si elle a beaucoup de succès; à la moitié de la saison, le portefaix, exténué, demandera à aller porter des sacs de farine pour se reposer, et rétablir sa santé. Nous ne sommes le sexe fort que parce que nous ne sommes pas le beau sexe; sans la faiblesse qu'affichent les femmes adroites, notre force paraîtrait piteuse, et nous ne serions plus rien du tout.

S'il est un trope honnête et nullement *shoking*, c'est celui qui fait que l'on demande « la main » d'une personne que l'on veut épouser. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne se

soit pas rencontré des précieux et des précieuses pour raffiner et éucherir sur cette expression, et demander seulement « le doigt » auquel on passe l'anneau de mariage.

Une femme doit regretter son mari un an et six semaines; un homme ne regrette sa femme que six mois. C'est-à-dire que la veuve, le matin du quatre cent soixante et onzième jour, et le veuf, à l'aube du cent quatre-vingt et unième jour, se réveillent gais et allègres.

Les femmes ont imaginé d'admettre, comme couleur de deuil, la couleur la plus fraîche et la plus charmante, le lilas; c'est le deuil d'un chagrin bien avancé, c'est la transition du gris au rose.

L'invention du lilas pour deuil est une invention analogue à celle de la sarcelle, de la macreuse et de la poule d'eau comme nourriture maigre de carême; c'est un de ces nombreux accommodements qui se font tous les jours avec le ciel comme avec le monde.

Ma blonde amie, hélas! tu vois sur mon visage
 D'une prochaine mort le lugubre présage,
 Et tu t'es demandé déjà, la larme à l'œil,
 S'il faut mettre un volant à ta robe de deuil.
 Laisse aux brunes, crois-moi, ces douleurs si profondes;
 Il leur faut ajouter aux regrets le chagrin
 D'être laides trois mois sous le crêpe. — Les blondes
 Se consoient plus tôt, — le noir leur va si bien!

Deuil : ne s'amuser et ne rire qu'avec des habits d'une certaine couleur.

Des princes qui ne se sont jamais vus portent insolument le deuil les uns des autres, comme composant une même famille et une espèce différente des peuples.

Les rois, auprès des cours étrangères, se font représenter par des ambassadeurs; mais aux enterrements ils se font représenter par des chevaux.

Ils envoient leur voiture vide à la suite du cortège funèbre des gens dont ils veulent honorer la mémoire, ou dont ils veulent partager la popularité.

L'habitude fait qu'on ne s'aperçoit pas du ridicule de cet usage. Vous voyez sans sourciller dans un journal : « Deux voitures du roi suivaient le cortège. »

Déplacez un peu la chose, et supposez que ce soit un particulier qui veuille rendre ce quasi-devoir à un mort de ses amis, que vous semblerait d'un journal qui vous dirait sérieusement : « On portait derrière le char funèbre les bottes de M. un tel, et le parapluie de M***? »

Ce serait cependant, au fond, absolument la même chose.

Écoutez les candidats à la députation : — Nommez-moi, la France est sauvée; nommez mon adversaire, elle est perdue; — le vainqueur arrive à Versailles et on n'en entend plus jamais parler : — une goutte d'eau en l'air qui, tombant dans la mer, dit : C'est moi qui vais en faire des tempêtes!

Je vous le dis, en vérité, cet homme-là n'est pas républicain. Cet homme a trouvé les places prises dans les

autres aristocraties, où l'on n'aurait pas voulu de lui : c'est un aristocrate sans place qui s'est fait républicain, et qui est aristocrate dans la république.

Vous suffit-il qu'un liquide quelconque soit rouge pour que vous disiez : « C'est du vin ? » Tant pis pour vous, alors : buvez-le ! et s'il n'a ni bouquet ni saveur, s'il ne répare pas vos forces, si c'est une boisson fade, tant pis pour vous !

Que diriez-vous d'un homme qui mettrait sur sa boutique en lettres d'or : *Boulangers*, et chez lequel vous ne trouveriez pas un pain ? dont la boutique serait garnie au contraire de hochets, de verroteries et de joujoux ?

Et si à côté s'ouvrait une boutique sans enseigne, mais d'où s'exhalerait une bonne odeur de pains frais et dorés, étalés sur des rayons tout garnis, continueriez-vous à vous adresser au premier ?

Il faut une longue habitude et une étude spéciale pour parler en public. Pour beaucoup d'hommes très-braves et qui intimideraient ailleurs messieurs les avocats, il est presque impossible de traverser une assemblée, de monter à une tribune, de se draper, de *poser*, de s'occuper de sa démarche, de son geste, d'arrondir des périodes, de remplir les lacunes de la pensée par des mots plus vides que la place qu'ils laisseraient dans le discours, si on ne les disait pas.

Si on admet les capacités à la Chambre, une capacité en agriculture sera probablement un fermier, peut-

être un laboureur alsacien qui parlera son patois. Si vous admettez les capacités et les spécialités, il faut brûler la tribune, et avec la tribune disparaîtront les avocats, et avec les avocats disparaîtront l'ignorance qui parle d'autant plus qu'elle n'a rien à dire, la mauvaise foi qui plaide le pour et le contre avec les mêmes élans factices, les mêmes gestes de comédien de province, le même aplomb, la même suffisance.

Il est une situation bizarre et illogique : l'intermédiaire entre le cultivateur et le consommateur est un être parasite, dont la profession est d'acheter trop bon marché au cultivateur et de revendre à l'autre trop cher. De sorte que, si les deux exploités faisaient un pas de plus et se tendaient la main, ils feraient tous deux une très-bonne affaire et partageraient le bénéfice que fait sur eux, en les séparant sous prétexte de les aboucher, l'intermédiaire, qui se trouverait supprimé. Eh bien, s'il y a quelque chance d'arriver à la fortune, quelque chance d'arriver aux grandes positions et aux honneurs par l'agriculture, il est incontestable que c'est l'intermédiaire qui en profitera. Celui qui achète et revend le blé sera plus riche, plus considéré que celui qui le sème et l'arrose de sa sueur. Si vous voyez un homme décoré, par exemple, au nom de l'agriculture, on peut être à peu près certain que c'est un intermédiaire.

Il y a tant de gens qui ne voient dans un naufrage que les épaves.

J'aime la jeunesse, parce que c'est encore ce qu'il y a de meilleur. Quand elle fait des folies, c'est, d'ordinaire,

par l'exagération de quelque sentiment généreux. Dans dix ans d'ici, les étudiants qui sont allés complimenter MM. tels et tels riront bien de cette démarche; je n'ai pas le courage de les gourmander aujourd'hui de cette petite manie de perdre de bonnes leçons de leurs professeurs pour en aller donner de médiocres aux députés ou au roi.

Où sont maintenant ces vieilles plaisanteries si usées et toujours si applaudies au théâtre, sur le caquetage des femmes! les hommes les ont bien dépassées, et ne se contenteraient pas comme elles de causer; causer! oh! bien oui, causer! cela ne vaut pas la peine, on ne dit presque qu'une phrase à la fois, et on parle chacun à son tour. Causer! on a des interlocuteurs au lieu d'auditeurs; on ne cause plus, on veut faire de bons gros longs discours, on veut monter sur quelque chose, une tribune, une chaise, un banc, une table, cela ne fait rien, et comme tout le monde veut parler, comme il ne reste personne pour former un auditoire, tout le monde parle à la fois et sans s'arrêter.

Il n'est pas de prétexte que l'on ne prenne pour parler: on va jusqu'à adopter les vertus les plus austères si elles prêtent au discours.

On se fait savant pour parler, philanthrope pour parler, philosophe pour parler, prêtre pour parler.

On parle sous prétexte de charité, sous prétexte d'horticulture, sous prétexte de géographie, sous prétexte de tout.

Le plus grand nombre croit que l'égalité consiste à ce que tout le monde fasse la même chose, à ce que tout le monde soit riche. Mais si tout le monde suit le même

sentier, on se pressera, on se coudoiera, on se marchera sur les talons, on se bousculera; pourquoi ne pas prendre divers chemins?

Un laboureur habile est l'égal d'un habile orateur et d'un poète de talent, d'un savant médecin.

Un mauvais poète, un orateur médiocre, un médecin ignorant ne sont pas les égaux de l'habile laboureur.

L'opposition systématique se donne bien garde de demander quelque chose qu'elle pourrait obtenir, car alors il lui faudrait être contente; et être contente, pour l'opposition, c'est cesser d'être.

Je regrette le cerf-volant; c'était un beau jouet, et plus instructif qu'on ne le croit: outre ce qu'il nous apprenait en physique, c'est lui qui m'a fait faire le premier certaines réflexions morales et politiques.

Quand nous enlevions un cerf-volant, si on lui rendait trop de ficelle, il chancelait, titubait, et retombait en tournoyant, emmêlé dans sa longue queue; si, au contraire, on ne lui en donnait pas assez, si on ne savait pas lui rendre les rênes, il « donnait des coups de tête », entrait en fureur et retombait également à terre en se roulant et se déchirant avec violence.

Si vous voulez « arriver », ce n'est pas le plus capable, le plus honnête auquel il faut s'associer et qu'il faut suivre; mais il faut suivre avec dévouement et ardeur celui

qui triche et qui vous fera la meilleure part dans le produit de ses injustices et de ses rapines.

Une trentaine d'hommes occupent depuis quarante ans les ministères, il ne peut y en avoir que huit aux affaires à la fois. Les vingt-deux autres les attaquent, les insultent, les calomnient, jusqu'à ce qu'ils les aient renversés ; huit des vingt-deux prennent leur place ; les huit renversés se joignent alors aux quatorze qui leur faisaient la guerre hier, et on attaque, insulte et calomnie les huit nouveaux arrivés.

Il y a des gens qui ont pour profession de savoir une anecdote ridicule, une fantaisie vicieuse, une liaison cachée d'un ministre ou d'un homme en place ; cette profession les fait vivre dans le luxe et les plaisirs, attendu que l'homme en place leur fait confier une *mission scientifique* ou accorder une pension pour *services rendus à l'Etat*, etc., etc., etc., etc.

J'ai connu un homme qui a passé sa vie entretenu d'argent et de toutes les apparences de la considération de la part des ministres et de ceux qui espéraient le devenir ; sa profession consistait à avoir en évidence, dans son salon, où il était censé travailler, une trentaine de cartons verts et sur chacun de ces cartons le nom d'un homme politique en vue : ça faisait l'effet d'une batterie de canons, chargés à mitraille.

Je me rappelle un bal masqué où il se trouva vingt-deux polichinelles ; c'est un peu l'aspect que présentent les

candidats à la députation; ils ont tous pris le même costume, la robe blanche et sans tache des candidats de l'antiquité; les mêmes paroles, le même masque; tous polichinelles.

A dire le vrai, je ne suis pas fâché que le peuple français se trouve un peu roi, et roi constitutionnel.

Il est bon que les épiciers, bonnetiers, marchands d'allumettes chimiques cessent un moment d'être tyrans pour devenir rois constitutionnels, et trempent un peu leurs grosses lèvres dans les breuvages amers qu'ils ont fait boire à leurs rois.

Certes, c'est une belle et puissante chose que d'avoir persuadé aux hommes que les plus grands dévouements, le risque perpétuel de la vie, la perte d'un bras ou d'une jambe étaient plus que récompensés par quelques centimètres de ruban d'une certaine couleur.

Et un gouvernement qui possède une pareille monnaie est assez bête pour l'avilir! en la prodiguant sottement et en en payant des services honteux!

Jamais, à aucune époque, les hommes n'ont eu autant de chefs pour les conduire, autant de philosophes pour les réformer, autant de rois disponibles pour les gouverner, autant de dieux et de prophètes pour recevoir leur encens ou leur moquerie.

Ce qui manque aujourd'hui, ce sont des hommes qui

veillent bien être gouvernés; c'est une place à prendre, une spécialité à occuper.

C'est un des inconvénients d'un gouvernement fondé sur la révolte qu'il lui faut combattre ses propres éléments.

Le Français a horreur de la police; il s'ensuit que les gens honorables n'y veulent pas entrer et que cette horreur, d'abord sans raison, finit par être assez juste.

Dans une émeute, si la police arrive au commencement, on dit : « On a donné, par une intervention maladroite, le caractère sérieux d'une émeute à un rassemblement inoffensif. » Si la police attend que l'émeute se forme, on dit : « Au lieu de réprimer dès l'origine les cris de quelques gamins, la police, par sa coupable négligence, a laissé dégénérer un léger désordre en une émeute inquiétante. »

S'il est quelque chose dont on ait abusé de ce temps-ci, c'est sans contredit « le peuple ».

A entendre les gens, tant ceux du pouvoir que ceux de l'opposition, tant ceux qui ne veulent pas lâcher les places et l'argent que ceux qui voudraient s'en emparer, rien ne se fait que pour le peuple.

Ces pauvres gens ne veulent rien pour eux, ils n'ont besoin de rien, ils n'accepteraient rien; s'ils font tant de bruit, tant d'intrigues, tant de lâchetés, tant d'infamies, tant de trahisons, tant de mensonges, ne croyez pas qu'ils en espèrent tirer le moindre bénéfice; vous ne les connaissez pas : c'est pour le peuple.

*
*
*

Les blancs et les rouges.

L'un voudrait pour lui seul les abus conservés,
L'autre croit qu'à son tour il est temps qu'il y goûte.
Les blancs sont simplement des rouges arrivés,
Et les rouges des blancs en route.

Je ne crois à un savant que lorsque je lui ai entendu dire trois fois : « Je doute », et deux fois : « Je ne sais pas. »

J'aime la science, mais je ne crois qu'à l'étude et à la recherche ; j'aime et j'estime les savants, les vrais, ceux qui ne savent pas tout et qui permettent qu'on les appelle des « chercheurs » ; ceux-là, je leur dois une grande reconnaissance et la plus grande partie de la plus noble partie de mes plaisirs.

Les savants de profession croient, ou du moins veulent faire croire que la science, c'est ce qu'ils savent, rien de plus, rien de moins ; que le génie humain a été jusque là, a dit son dernier mot et n'ira pas plus loin. Ils se sont fait un patrimoine des boutiques de la science. Tout ce qu'ils ne savent pas, tout ce qu'ils ne tiennent pas dans ces boutiques, ils le nient, disent qu'en n'en fait pas, ou que c'est vénénéux.

Les savants paraissent se servir du latin et du grec moins pour s'entendre entre eux que pour ne pas être entendus des autres.

Les savants auraient subi de terribles humiliations s'ils avaient risqué, en langue vulgaire, sur des sujets connus, la centième partie des choses drôles et des erreurs qu'ils ont dites et professées en langue sacrée sur des choses inconnues.

Annonces : Procédé par lequel les journaux se font les pitres et les paillasses chargés d'attirer la foule par leurs lazzi autour de tous les charlatans.

Prenez garde, messieurs, la presse est comme ce bourreau qui, ayant coupé toutes les têtes, finit par se guillotiner lui-même. Jamais un tyran, en aucun temps, ne s'est enivré de sa puissance, n'a fait des orgies de despotisme comme la presse. Tous les pouvoirs sont tombés sous ses coups. Elle seule peut se tuer; elle se tuera, elle se tue.

Rangez-vous respectueusement. — Celui-ci est un maître, un vrai maître. Il sait toutes les finesses de la langue. Il prend une idée, il la tourne, il la retourne, et sous son regard opiniâtre et fécond, l'idée devient nette et brillante, et épanouie, — comme sous les rayons du soleil la graine confiée à la terre devient arbre, fleurs et fruits.

On passe dix ans à apprendre, que dis-je ? à ne pas apprendre le latin.

En effet, demandez à vous-même, demandez à ceux que vous connaissez : « Êtes-vous capable de lire Martial en latin ? êtes-vous capable d'écrire une lettre en latin ? » Trouvez-moi dix hommes de quarante ans qui fassent sans faute un thème qu'on donnerait à des élèves de cinquième, et qui obtiendraient la première place dans une composition avec des enfants de dix à douze ans !

On passe dix ans à ne pas apprendre le latin.

Et on ne connaît pas les lois de son pays ; on entre dans la vie sans savoir ni ses droits, ni ses devoirs en rien.

Mais on sait, non, je veux dire, on a appris le latin.

Et c'est avec ce bagage qu'on vous lâche les jeunes gens à même la vie.

Il n'y a de grandes passions que les passions malheureuses. L'homme n'aime pas d'ordinaire la femme dont il est aimé. Ses vœux, ses désirs, ses soumissions sont presque toujours pour celle qui le maltraite, l'humilie, le sacrifie et l'insulte. Les anciens adoraient les furies, la guerre, la peste, la fièvre, la mort et autres divinités peu aimables. Les modernes rendent un culte semblable à l'ennui, qui est pire que toutes les autres ensemble.

Ce dieu infernal a sur la terre des temples qui sont toujours pleins, et des ministres qui sont entre tous vénérés, écoutés, engraisés et enrichis. Presque toutes les places, les dignités, les honneurs, reviennent de droit aux gens qui ennuient leurs contemporains, aux gens qui débitent de longs discours, qui écrivent de gros livres également ennuyeux, qu'on aime mieux payer et admirer que de les écouter ou de les lire. Ceux-là seuls paraissent avoir raison,

et sont écoutés ; on a respecté en eux le dieu terrible dont ils prononcent les oracles et dont ils célèbrent les sacrés mystères.

Mais si on s'avise de mêler quelque enjouement à la raison ; si l'on combat le faux, l'absurde et le mauvais avec les armes légères et terribles de l'ironie et du sarcasme, les gens sourient, vous trouvent très-drôle, vous lisent ou vous écoutent volontiers, mais prennent tout ce que vous dites ou tout ce que vous écrivez pour des calembours et des coq-à-l'âne.

Ils vous mettent au nombre des bouffons et des jocrisses — de Brunet, ou d'Arnal, ou d'Alcide Touzez.

Ces braves gens ne se représentent le bon sens et la raison qu'avec l'air refrogné et de mauvaise humeur ; si vous souriez, tout est perdu.

Quand on enterra les rois égyptiens, une quinzaine de siècles avant Jésus-Christ, sous les pyramides, on mit dans leurs tombeaux quelques mesures de blé ; eh bien, ce blé captif attendit patiemment que le général Bonaparte fit l'expédition d'Égypte, que Denon apportât en France quelques momies pour en orner désagréablement nos musées. On trouva alors le blé, on le mit en terre dans un sillon de charrue, il germa et produisit une moisson.

Qui sait si, dans l'ordre providentiel, l'expédition d'Égypte, l'Institut, Bonaparte, les guerres, tout cela n'avait pas pour unique but d'empêcher de se perdre quelques mesures de blé ? Qui sait si tout cela n'a pas produit ses résultats, juste au point où ces grains de blé auraient perdu leur puissance de germination ?

Les idées, qu'on les enterre, qu'on les emprisonne : il vient un jour où, comme les grands arbres, elles étendent leur ombrage salulaire, où, comme les grains de blé, elles alimentent les peuples. Toute idée écrite est la première lueur d'un fait qui se lève. Les vrais poètes sont des hommes debout sur la colline, quand les autres hommes sont assis ou couchés dans la plaine : ils voient de plus loin.

Balzac, comme Molière, comme J.-J. Rousseau, comme la Rochefoucauld, comme Diderot, comme Alexandre Dumas, n'a pas été de l'Académie ; ce que je constatai ainsi de son vivant et à une époque où nous étions brouillés : « L'Académie française de notre temps ressemble à celle de Louis XIV en ceci, qu'elle veut avoir aussi son Molière à ne pas nommer. »

Écoutez-le : il parle des nuits qu'il a passées sous un balcon, avec sa guitare et sa dague. Il vous émeut, il vous anime. Peut-être vous enverra-t-il sous les balcons avec une guitare et une dague. Mais lui, il n'a jamais eu ni dague ni guitare, il n'a jamais chanté la nuit sous les balcons ; il aimait mieux boire de l'absinthe dans un café, et il craignait de s'enrhumer.

L'Académie s'amointrit chaque jour non pas tant de ceux que la mort lui ôte, que de ceux surtout qu'y appelle l'intrigue des coteries.

J'ai souvent entendu des étrangers et même des Français dire d'un air capable : « La langue française est pauvre. »

La patience m'a échappé une seule fois, et m'a fait répondre : « Oui, pour les gens qui ne la savent pas. »

La philosophie de collège n'enseigne pas à être plus sage et plus heureux ; elle enseigne à parler plus ou moins correctement d'un certain nombre de choses.

De l'Université, cette mère féconde,
Alma mater, un écolier sort-il
 Après huit ans, le plus fort que sait-il ?
 Parler grec et latin ; ensuite, dans le monde,
 On feint de s'étonner si tout n'est que babil.

Quand on invente, on sait bien s'arranger pour donner aux choses un air de vraisemblance ; mais la vérité n'y fait pas tant de façon ; elle ne fait aucun frais pour être crue : ces soins minutieux sont bons pour le mensonge.

Pauvres auteurs ! si une histoire est très-vraisemblable, on la trouve commune ; si elle sort du moule ordinaire, on la trouve invraisemblable.

On ne voit que l'envers de sa position, que l'on compare à l'endroit de la position des autres qui portent leur velours en dehors.

On s'occupe volontiers, en France, de rendre les honneurs aux grands hommes morts, on dépense pour leur tombe un argent qui leur eût été fort utile pendant leur vie, et qui leur eût peut-être évité le désagrément d'une immortalité prématurée. Cela vient sans doute de ce qu'on aime également beaucoup à enterrer les grands hommes, et que leur mort, qui déblaie la place, semble toujours être la plus belle action de leur vie, ou, du moins, celle dont on leur sait le plus de gré, tant on manifeste alors une recrudescence d'enthousiasme et d'admiration.

Une seule chose m'étonne, c'est qu'on n'ait pas encore jusqu'ici imaginé de les enterrer vivants ; c'est une idée que je n'émets qu'avec une grande timidité : beaucoup peuvent la trouver séduisante et chercher à l'appliquer.

Les poètes naissent en province et meurent à Paris.

Paris est un gouffre où, chaque jour, entrent pêle-mêle et par toutes ses portes, par toutes ses barrières, du lait, des bestiaux, des légumes et des poètes, et d'où il ne sort que du fumier.

Certains littérateurs platoniques qui se croient « les jeunes », parce qu'ils n'ont pas mûri et sont restés aigres, ont imaginé deux choses, deux machines de guerre avec lesquelles ils battent en brèche ceux qu'il leur plaît de citer devant leur tribunal.

C'est « le style » dans la prose et « la forme » dans les vers.

Ils appellent le style une phraséologie affectée, maniérée,

monotone, l'emploi invariable de certains mots, de certaines phrases, de certaines locutions prétentieuses, qu'ils s'empruntent tous les uns aux autres.

Et ils déclarent n'avoir pas de style ceux qui refusent d'adopter ce patois.

Ce que les uns appellent *la forme*, quelques autres plus naïfs l'appellent *le moule*. C'est également un certain nombre de poncifs, de moulages et de surmoulages grossis et défectueux à mesure qu'on les multiplie, rappelant la poésie comme rappelle la sculpture la boutique de plâtres que certains mouleurs piémontais portent sur leur tête dans les rues de Paris.

Ils habillent laborieusement des idées absentes; ils prétendent que la robe est tout, et que le corps n'est qu'un embarras qui rend les plis plus difficiles à ajuster.

Poètes et écrivains, nous avons dans l'esprit et dans le cœur toujours un peu de la femme; c'est à la fois notre faiblesse, notre force, notre supériorité.

Nectar, — boisson dont parlaient beaucoup les poètes à l'époque où, mis en dehors des plaisirs de la vie, ils étaient obligés de les suppléer par des fictions. Le nectar est aujourd'hui remplacé par le vin de Champagne, qu'ils boivent réellement. Ils ont également remplacé les *Amaryllis*, les *Iris*, les *Églé*, auxquelles ils adressaient autrefois leurs vers, par des comtesses de ***, des marquises de *** et des duchesses également de trois étoiles; je désire pour eux que les unes soient plus réelles que n'étaient les autres.

Il n'y a que les serins nés en cage qui chantent en toute saison.

Sauf un, peut-être deux, — allons donc! c'est une lâcheté de dire deux; sauf un, et encore dans ses bons jours, entre ces soi-disant poètes, ces dévots à la forme, qui oserait dire qu'il ne commence pas par choisir, assembler et disposer ses rimes avant d'avoir trouvé l'idée et même le sujet, que le plus souvent il ne trouverait pas? Et avec cela on fait d'insipides kyrielles de consonnances et d'assonances, de la poésie de bouts-rimés, de la poésie de diabolotins et de mirlitons.

Quand les vrais poètes présentent de belles pensées, bien habillées, — eux, qui s'intitulent « les poètes », n'offrent aux yeux que des habits vides, et quels habits! de fausses dentelles, du faux galon, des oripeaux soigneusement cousus, de prétendus vers qui ne renferment pas une idée, qui n'expriment pas un sentiment, mais qui riment par quatre lettres.

Des rimes si riches qu'elles en sont ruineuses et que les vers sont pauvres.

Les gens de quelque valeur passent presque tous pour paresseux. Si la chose est vrai, c'est très-heureux, car sans cela, ils seraient un peu plus les maîtres du monde que les autres ne le voudraient.

Mais voyons un peu ce que l'on appelle la paresse. Un esprit supérieur ou délicat ne sert au public que des fruits choisis, des fruits sains et mûrs, des fruits de son propre jardin.

Ces fruits, il faut que le germe s'en développe lentement; puis les fleurs s'épanouissent sur les arbres. Oh!

c'est alors le beau moment et la fête du poëte; c'est le moment de la conception; c'est le moment où l'idée, encore vague et sans contours arrêtés, voltige devant ses yeux, comme les papillons bleus dans les luzernes. Les fleurs s'épanouissent, les arbres sont couverts d'une neige blanche et rose, et l'air est doucement parfumé d'une odeur que sentent seulement les délicats.

Puis il faut arrêter ces idées, il faut les forcer de prendre un corps, il faut dessiner leurs contours.

Une petite bise froide couvre la terre de la neige rose et blanche.

Puis les fruits commencent à grossir.

Puis, quand les fruits sont formés, le soleil vient les colorer.

Le soleil du poëte, c'est le regard d'une femme aimée, c'est une grande pensée, une grande conviction; c'est la haine de l'injuste et de l'absurde; c'est l'amour de la liberté.

Les fruits sont mûrs, leur velours est teint des plus fines nuances du carmin.

Il s'agit alors de les cueillir et de les choisir en rejetant ceux qui ne sont pas assez mûrs, ou ceux qui, mûris à l'ombre, ne sont pas colorés, ou ceux qui ont été meurtris ou attaqués par un insecte.

Et l'on dit : « Il n'y en a guère, voilà un jardinier bien paresseux ! »

Un autre, au contraire, secoue ses arbres et quelquefois ceux du voisin tous les matins, ramasse les fruits verts, les fruits aigres, les fruits gâtés; puis, le panier au bras, va, soit au marché, soit à la maraude. Il ramasse tout, ne choisit rien, ne jette rien.

A la bonne heure, voilà un homme qui travaille!

Certes, quand on voit quelle peine on a soi-même et quelle peine on voit prendre aux autres, à ses parents, à ses amis, à ses voisins de tout rang et de toute classe, pour conduire une femme, un ou deux enfants et une servante, — on admire l'audace des gens qui se croient capables de gouverner une nation de trente millions d'hommes.

Il existe, à l'usage des femmes, tout un dictionnaire de sous-entendus. Celui qui n'entend pas et qui ne parle pas cette langue doit renoncer au commerce des femmes, — j'entends des vraies femmes, — il est condamné à celles qui appellent un chat un chat, et les sensations par leur nom. Je ne sais rien d'aussi intéressant qu'une conversation dans cette langue, conversation où ce qui s'est dit n'a aucune valeur, où il ne s'est pas dit un mot de ce qui s'est entendu, et où on a, de part et d'autre, parfaitement entendu tout ce qui ne s'est pas dit.

Être comme tout le monde. Cela veut dire : Avoir des robes, des dentelles, des chapeaux en nombre égal, en magnificence égale à celle des femmes que l'on connaît qui a le plus de robes chères, de dentelles hautes et de chapeaux frais, et les avoir un peu plus chères, un peu plus hautes et un peu plus frais qu'elle.

Une femme d'esprit, une femme très-aimable, c'est une femme qui n'est ni jolie ni bien faite.

Une bonne personne, cela veut dire laide et bête.

Il faut bien être propre. Une grande probabilité qu'il ne s'agit pas là seulement de savon et de pâte d'amandes, c'est que j'ai entendu une femme faire cette réponse à un mari qui faisait des représentations sur un mémoire de 7,000 francs : « Il faut bien être propre. »

Une femme bien faite, c'est une femme qui a des marques de petite vérole, ou les cheveux rares et mal plantés, ou une bouche trop grande, en un mot, une femme bien faite est une femme dont on nie la figure.

Si à cette question : *Je suis à faire peur*, une femme ne répondait pas : « Vous êtes divinement mise » ; et un homme : « Je ne vous ai jamais vue plus jolie », ce serait manquer de politesse. En effet, par cette phrase, on demande à la femme un compliment sur sa toilette, à l'homme un compliment sur sa figure. A chacun selon sa capacité.

Vous ne me comprenez pas, cela veut dire : Vous me comprenez trop bien, et vous ne voulez pas croire aux mensonges que j'avais espéré vous faire accepter.

Un homme sans conséquence, c'est un homme auquel on fait faire pour rien tout ce qu'un autre ne ferait que pour tout.

Il est bon de dire aux femmes, — s'il en est quelqu'une qui ne le sache pas, — qu'il n'y a pas d'homme qui soit à ses propres yeux « un homme sans conséquence ».

C'est une inconséquence. On répond : « C'est une inconséquence » à une accusation grave portée contre une femme. Cela a un triple effet excellent : 1° on paraît indulgente; 2° on accepte comme vraie l'accusation portée et on ne la nie pas; 3° cela excite l'accusateur à appuyer un peu pour justifier la sévérité de son jugement.

Parce que est de toutes les raisons que donnent les femmes celle qu'il est le plus difficile de réfuter... Aussi la donnent-elles souvent.... Quand une femme dit : *Parce que*... c'est qu'elle a sa résolution bien prise.... Si l'on insiste et si l'on en arrache une autre, il est probable que la seconde raison, plus clairement formulée, sera un mensonge... ou au moins une brutalité.

Brune : C'est le nom qu'une femme blonde donne à la maîtresse présumée de son mari. « Il est allé voir sa brune. »

Une femme brune, au contraire, dit en pareille circonstance : « Il est allé voir sa blonde. »

Toutes les femmes savent, par un merveilleux instinct, que l'infidélité le plus souvent n'est pas pour une femme plus jolie, mieux faite ou plus spirituelle, mais simplement pour une *autre* femme.

Cela devrait mettre leur amour-propre à son aise : on

peut être blessée de se voir préférer une femme pour l'esprit ou pour la figure, mais il est, en ce cas, une supériorité incontestable dont on ne peut se fâcher et à laquelle on ne peut prétendre, c'est celle d'être une *autre* femme.

Une belle personne, c'est une femme qui n'est plus très-jeune, qui a la taille un peu épaisse, qui manque d'élégance, et qui a une grosse gorge placée trop haut.

Si l'on veut pousser cette injure à sa dernière limite et la rendre l'équivalent de grosse femme commune, on dit : *Elle a une belle santé*. Mais cela ne se dit que rarement ; c'est un peu trop violent pour être tout à fait de bonne compagnie.

Il y a des maris qui répondent sottement à ces paroles : « Je n'ai pas une robe, pas un chapeau à *me* mettre », par une énumération des jupes et des chapeaux variés qu'ils connaissent à leur femme. C'est qu'ils n'ont pas compris la phrase « Je n'ai pas une robe, pas un chapeau à *me* mettre », veut dire qu'il se présente une occasion ou un prétexte d'avoir une robe neuve ou un nouveau chapeau, et qu'on serait désolée de n'en pas profiter.

Une vieille femme disait : « Les rumeurs publiées, les prophéties inquiétantes, quelques émeutes dans la rue même ne m'ont jamais alarmée ; mais, quand je vois les Français impolis, moroses, prétentieux, — sans galanterie sans esprit, sans gaieté, — décidément la patrie est en danger. »

Supposez que vous puissiez renfermer et condenser dans

une seule phrase tout l'esprit de Voltaire et celui de Montesquieu et de Diderot, l'éloquence de Rousseau, la netteté concise de la Rochefoucauld, la gaieté franche et la profonde sagesse de Rabelais, etc., etc.

Eh bien, soyez sûr que cette phrase, même ainsi construite, ne fera jamais, à celui que vous interromprez pour la placer, autant de plaisir que vous lui en auriez fait en vous abstenant de l'interrompre.

Je sais telle personne que j'ai vue tous les jours pendant douze ans, et qui, grâce à une charmante vivacité d'esprit, ne m'a jamais laissé terminer une phrase. Les personnes de ce caractère croient qu'elles devinent aux premiers mots ce que vous voulez dire; alors, sans attendre plus longtemps, elles vous coupent la parole, et répondent avec ardeur et véhémence, à ce que vous n'avez ni dit, ni voulu dire, ni pensé.

Un autre, pendant que vous lui parlez, se préoccupe du soin de vous faire une réponse très-spirituelle; il se livre, au bruit vague de votre voix, à des méditations à ce sujet; il est rêveur, son œil semble chercher au-dedans de lui-même des aperçus neufs et délicats; une toute petite partie de son attention est consacrée à vous suivre, et sa réponse se ressentira de sa préoccupation, elle sera ingénieuse, spirituelle, mais incohérente.

Vous avez cru que vous pouviez compter sur la reconnaissance des gens à qui vous faisiez du bien. C'était une erreur : vous agissiez en usurier, on ne vous a pas payé : le diable en rit, et Jupiter ne froncera pas le sourcil pour cela.

Au moment où j'écris, je vois, par la fenêtre qui donne sur mon jardin, un grand sorbier chargé d'ombelles de graines rouges; sur le sorbier sont deux gros merles noirs, qui, de leurs becs orange, font un festin somptueux aux dépens des baies de corail du sorbier. Croyez-vous que le sorbier exige des merles qu'il chantent ses louanges, ou qu'il les querelle de ce qu'ils n'ont pas de fruits à lui donner en échange des siens? Non, le sorbier est très-heureux de ce que les merles chantent sous son feuillage jauni. Et voulez-vous savoir ce que les merles chantent? Vous croyez peut-être qu'ils disent: « Oh! le grand sorbier, le généreux sorbier! qu'il soit béni entre tous les arbres! » Nullement, écoutez-les :

« Oh! les bonnes sorbes! jamais je n'en ai mangé de si mûres et de si rouges. Moi qui m'inquiétais pour l'hiver! il y a ici de la nourriture pour jusqu'au printemps. Ohé! accourez, mes compagnons, et vous, mes petits, accourez faire un repas délicieux. » Vous voyez, il n'y a rien là pour le sorbier, mais cela se chante sur une mélodie suave et joyeuse, et le sorbier jouit de la joie des oiseaux, et il ne désire pas n'avoir pas de fleurs et de graines l'année prochaine. Voyez-vous, la Providence a fait les sorbiers pour les merles! Si vous êtes un sorbier, faites tranquillement votre état de sorbier, et ne gémissiez pas, et ne grognez pas.

Il y a des gens qui ont froid aux doigts des autres, et qui, lorsqu'ils ont rempli leur estomac, souffrent encore du vide de l'estomac d'autrui.

Pauvres riches, qui ne sont pas aussi mauvais qu'on le dit. On sait bien qu'ils ne donnent pas autant que les

pauvres, mais ils ne le peuvent pas, et cela par une bonne raison : c'est qu'ils ne savent pas. On ne compatit pas facilement aux maux qu'on n'a pas soufferts. Il n'y a guère que ceux qui n'ont pas assez de pain qui partagent ce qu'ils en ont avec ceux qui n'en ont pas du tout.

Beaucoup croient que la vertu consiste à être sévère pour les autres. Ces gens-là démoliraient les garde-fous d'un pont par haine des ivrognes.

La patente de marchand donne le droit de vendre et non le droit de voler ou d'empoisonner. Un marchand qui tuerait un homme à coups de couteau serait-il admis à réclamer la pénalité restreinte et à dire : « Je suis marchand ; je n'ai pas assassiné, j'ai chagriné, j'ai sophistiqué cet homme à coups de couteau ? »

Il sera toujours sage de ne pas écouter sans défiance un récit qui commence par « sans mentir », ou un discours qui commence par « soyons sincère », ou « jouons cartes sur table », ou « parlons franchement ».

La femme, dans le gouvernement de la famille, doit être ministre de l'intérieur et des finances ; l'homme conserve les relations extérieures et la guerre.

Un joli proverbe russe : « L'homme doit sentir le vent ; la femme la fumée. » Soit, mais je veux qu'on brûle, au foyer, un bois parfumé.

Dans la vie normale de l'homme et de la femme, celle-ci reste à la maison, celui-là passe ses journées dehors. Supposons que notre fond d'affection et d'esprit donne à l'un et à l'autre un revenu équivalent à un louis par jour ; la femme l'a encore tout entier le soir, ou, du moins, le dépense dans la maison : l'homme a changé sa pièce le matin, il dépense là un franc, là un sou ; il ne rapporte que de la monnaie.

Dans l'éducation des filles, en même temps qu'on leur dit que l'honneur consiste à n'avoir pas d'amants, d'autre part, en leur imposant des études, des gênes, des contrariétés, on ne leur propose d'autre but et d'autres récompenses que l'augmentation de leurs moyens de plaire.

On ne parle pas à dix heures du matin à une femme comme on lui parle à dix heures du soir : le soleil a une sévérité qui intimide les hommes ; la nuit, au contraire, donne aux amoureux tout le courage qu'elle ôte aux autres hommes. Il suffit que telle femme ait sa robe bleue pour qu'on n'ose plus lui exprimer des sentiments qui auraient fait explosion si elle avait eu sa robe rose.

Une femme seule dans sa maison ou à la campagne est une pervenche au pied d'une haie, une rose des Alpes découverte sur un sommet glacé, la première primevère de l'année, au pied d'un chêne; elle a à la fois les charmes du sexe et ceux de l'individu, elle est les femmes et une femme. Jamais une femme belle et intelligente n'est aussi à son avantage que dans sa maison.

Il est une chose qu'il ne faut pas dire aux jeunes filles, et qu'elles sauront toujours bien assez tôt. Quelles que soient les vertus et les qualités dont elles enrichissent leur âme, quels que soient les talents et les connaissances dont elles ornent leur esprit, vu nos mœurs qui obligent à épouser au hasard des filles qu'on ne nous a pas permis de connaître, tout cela, hélas! aura moins d'influence sur le bonheur ou le malheur de leur vie que d'avoir des cheveux d'une certaine nuance, ou un certain signe au coin de l'œil.

Il y a trois sortes d'amour, qui s'expriment à peu près de la même façon, et que les femmes ne discernent que trop tard, quand elles les discernent.

Je veux être heureux par Ève.

Je veux être heureux avec Ève.

Je veux que Ève soit heureuse par moi.

Caprice, amour, dévouement.

J'ai vécu avec des inventeurs. Au lieu de monnayer leur esprit comme un lingot d'or et de le dépenser à des

choses variées, ils l'étiraient et en faisaient un fil ténu, mais qui les menait loin.

Qu'un homme fasse cinq cents pas dans la campagne, traversant la route, ici pour cueillir une branche d'aubépine; là pour respirer le chèvrefeuille; plus loin pour regarder un papillon : il n'aura guère fait de chemin en comparaison de celui qui aura fait ces cinq cents pas dans une rue étroite ou sur une corde raide comme font les acrobates. Si vous avez une livre de plomb et que vous le fondiez en *cendrée*, puis que vous l'usiez grain à grain à tirer avec une sarbacane sur les moineaux qui piaillent sur le rebord des toits, vous ferez moins bonne chasse que celui qui chargera un tromblon de tout son plomb réduit en balles et tirera à cinq pas un sanglier. Si vous attellez quatre chevaux tout à l'entour d'un char, vous resterez en place et vous verrez partir rapidement celui qui aura attelé les siens à la file les uns des autres.

Les femmes ayant donc cette portion du génie qui est la concentration de toutes les forces sur un point donné, il faut toujours en finir par faire ce qu'elles veulent. Eh bien, pourquoi ne pas commencer par là? On évite la lutte et les frais de la guerre.

Accumulez en causant avec une femme les preuves les plus fortes, les plus irréfutables; puis quand vous en avez amassé et produit de quoi convaincre sans répliquer une assemblée de docteurs en théologie, cherchez encore, triplez, décuplez, centuplez vos preuves, après quoi la femme vous dira froidement : « Qu'est-ce que cela prouve? »

J'aime mieux une vieille femme qui serait jeune qu'une jeune femme qui serait vieille.

De tous les états autrefois exercés par les femmes, les seuls que les hommes leur aient laissés sont ceux qui ne peuvent les nourrir, et ne valent pas la peine d'être pris.

Est-ce pour les mettre à la merci du vice?

Proverbe russe : « Où le diable n'a pas le temps d'aller lui-même, il envoie une vieille femme. »

Il a été convenu que les femmes feraient semblant d'être faibles et timides, et que les hommes feindraient d'être forts et courageux.

Dans la vie comme à la promenade, une femme doit s'appuyer sur un homme un peu plus grand qu'elle.

Il n'y a qu'un homme qui aime les femmes qui peut en avoir assez souffert pour en savoir et en dire un certain mal.

Au commencement de la vie, la jeunesse peut tenir lieu de beauté aux femmes qui en manquent; plus tard, le sexe peut encore tenir lieu de beauté et même de jeunesse, mais seulement auprès des très-jeunes gens auxquels leur âge tient lieu d'amour.

La plus « brillante jeunesse » a appliqué à l'amour le système sur lequel sont fondés les *cercles* : l'association, la cotisation, le pique-nique.

Moyennant quelques centaines de francs par an, on a des salons magnifiques, des laquais galonnés, etc., qui, pour chacun en particulier, exigeraient quarante ou cinquante mille livres de rentes pour le moins.

De même, on a au mois, à la semaine, à l'heure ou... à la course, une « amante » qui dépense pour sa toilette, son logement et ses voitures deux ou trois cent mille francs par an, et on ne paie en réalité que le mois, la semaine, l'heure ou la course pendant lesquels on s'en sert, et on s'en sert avec toutes ses voitures, tout son riche appartement, toutes ses belles jupes payées par d'autres ou du moins dont on ne paie qu'une portion, pendant le mois, la semaine, l'heure ou... la course; on est, aux yeux du public, le maître de ce coupé, de ces chevaux, de cet appartement richement meublé, de toute cette soie que « la femme tire-lire » traîne après elle; de toute la poudre de riz, de tout le carmin, de tout le cobalt qu'elle étale.

J'ai, depuis quelques mois, une servante qui met un jardinier, un homme « qui travaille à la terre », infiniment au-dessous, par exemple, du fruitier qui a une boutique en ville et qui achète au jardinier ses légumes à trop bon marché pour les revendre trop cher au consommateur.

Quand elle m'annonce « un monsieur » ou « une dame », il est facile de voir à son air, d'entendre à son accent qu'elle m'avertit que je vais voir quelqu'un qui m'est très-supérieur, et pour lequel je ferai bien de prendre une attitude humble et respectueuse.

Il y a quelques jours, ma servante, à laquelle j'ordonnais de porter quelque chose sur la tête, selon l'usage du pays, refusa net pour ne pas gâter son bonnet, et me dit :

— Me prenez-vous pour une paysanne?

— Malheureuse! m'écriai-je, tu valais cent fois mieux quand tu étais une paysanne n'obéissant qu'à Dieu et à ta mère que maintenant que tu t'es faite esclave volontaire des caprices et des besoins les plus sordides de ceux qui te paient!

Moi-même, ne sais-je pas combien je suis tombé dans l'opinion du plus grand nombre en me faisant çaysan et jardinier!

Le monde et le mariage ressembleront bientôt à un bal où il n'y pas assez de cavaliers.

En général, les femmes sont fort portées à s'exagérer leur propre finesse et l'excès de leur adresse invincible. Deux choses les maintiennent misérablement dans cette pensée. La première est que la femme, attaquée presque toujours par un homme amoureux, avant d'être amoureuse elle-même, a sur lui tout l'avantage du sang-froid. La seconde consiste dans les plaintes qu'elles entendent les hommes bourdonner à leurs oreilles sur cette finesse prétendue. Cette adresse, les imbéciles y croient, les gens d'esprit font semblant de croire : les premiers, parce que l'amour-propre se plaît toujours à s'exagérer la force de ce qui nous a vaincus; les seconds, parce qu'on ne saurait donner trop de confiance et de présomption à l'ennemi qu'on veut vaincre. Mais si une femme s'aperçoit du mensonge de l'homme qui lui fait la cour, si un mouvement maladroit lui fait voir les cordons du masque, elle annonce triom-

phalement sa découverte, et l'homme est perdu. On comprend ici qu'elle retire de son adresse et de sa perspicacité un légitime orgueil. Mais, ce qui doit surtout l'accroître, c'est quand elle voit que l'homme ne paraît en rien s'apercevoir de ses déguisements, à elle qui a si bien vu les siens. Et, ici, son orgueil est moins légitime. Si une femme, en effet, voit qu'elle s'est trompée, que ce qu'elle se sentait disposée à aimer n'est qu'une fantasmagorie, une apparence, elle n'a plus rien à faire de l'homme sur lequel elle s'est trompée, et qui n'est pas ce qu'elle l'avait cru être, parce que la femme aime ou n'aime pas, sans rien d'intermédiaire à quoi elle puisse se prendre et qu'elle met tout au jeu. L'homme, au contraire, séduit de loin par une apparence de femme *selon son cœur*, s'approche de cette réalisation de ses rêves. De près, ce n'est plus cela : il s'est trompé ou on l'a trompé. Il ne fait pas alors comme la femme ; il ne jette pas les hauts cris et il ne brise pas tout. Si la femme n'a pas à lui donner ce qu'il avait cru pouvoir en attendre, il lui demandera quelque autre chose, il descendra un peu plus bas encore. Il y a, pour un homme, mille degrés entre adorer une femme et la désirer ; et toute femme qui a attiré l'attention est tout au moins désirée. D'ailleurs, il y a pour l'homme, dans la possession, une victoire, conséquemment une vengeance ; il n'a donc aucune raison d'abandonner la partie par mauvaise humeur d'avoir été trompé. Pour la femme, au contraire, il y a une défaite.

Mais comme les gens qui se voient devinés se fâchent beaucoup plus que les gens qui devinent, l'homme qui a deviné la femme se garde bien de le lui laisser apercevoir ; quel que soit celui de ces mille degrés dont nous parlons, auquel il croit devoir tendre, fût-ce le dernier, il gardera, pour y arriver, toutes les apparences et toute la phraséologie de l'adoration.

La femme alors s'encourage par l'apparente crédulité de son adversaire, et elle fait suivre chaque mensonge qui réussit d'un mensonge plus fort et plus audacieux qui réussit également; et, cependant, elle tombe dans une grande admiration d'elle-même, et dans un grand mépris pour notre sexe.

Rien ne rend aimable comme de plaire; le succès engendre le succès. C'est pourquoi les grands artistes qui doutent toujours d'eux-mêmes ont besoin d'être flattés. Les femmes sans cesse entourées de flatteries et ne doutant jamais de leur succès doivent un grand charme et une grande puissance à cette conviction.

Pour la plupart des femmes, il ne suffit pas que les offrandes soient des objets riches et éclatants, il faut encore que ce soit un peu extravagant, et que ces « sacrifices » attestent que la piété de leurs dévots adorateurs va jusqu'au fanatisme et à la folie.

C'est un homme peu recherché des femmes que celui qu'elles ne croiraient enlever à personne. Ce n'est pas toujours pour l'avoir, mais souvent pour l'ôter à une autre que l'on prend un amant. Si une femme aimait le typhus, il se trouverait des femmes pour rendre le typhus infidèle et tâcher de le lui enlever.

Telle femme résistera à l'amour qu'elle éprouve et au bonheur qu'elle peut rêver pour elle-même, qui succom-

bera, plus tard, faute de mieux, à un amour qu'elle inspire et au bonheur qu'elle croit donner.

Il faut espérer la constance d'un mari et ne pas mettre son bonheur dans sa fidélité.

On choisit un amant, mais on accepte ou subit un époux.

Si je voulais faire l'éloge des perles, je renverserais la comparaison banale que répètent les versificateurs les uns après les autres : je comparerais les perles à de belles dents de femmes.

Une femme disait en voyant une magnifique forêt pleine d'ombrages, de muguet, de chèvrefeuille et de chants d'oiseaux : « Quel malheur que ces belles choses soient toujours à la campagne, et qu'il faille quitter Paris pour les voir ! »

On s'était préoccupé du célibat obligé d'un grand nombre de femmes, de leur impuissance à gagner leur vie par le travail, de la garantie des intérêts de la femme dans le mariage, de son aptitude à exercer les droits électoraux et à franchir même le seuil de l'Institut.

Malheureusement, quelques femmes étourdies, empor-

tées, avides de paraître, ont voulu entrer en scène, et, en ce moment, elles menacent de tout compromettre par leur langage et leurs allures. Elles confondent l'égalité et la similitude.

Ces énergumènes, qui se sont contentées et bien trouvées d'être femmes tant qu'elles ont été jeunes et jolies, déclarent, vu leur âge mûr, une guerre acharnée à « messieurs les hommes », et traitent avec colère des passions dont elles ne sont plus l'objet.

De telle sorte qu'en écoutant ce qu'elles disent, en lisant ce qu'elles écrivent, en comprenant tant bien que mal ce qu'elles demandent, en les regardant, on se dit avec effroi :

— Mon Dieu! c'est comme cela que deviendraient les femmes!

On ferme les yeux, on se bouche les oreilles, et on ne veut même pas entendre ce qu'il y aurait de fondé et de légitime dans leurs réclamations.

Ces malheureuses, ces femmes à poigne affectent des allures viriles, rejettent la grâce, la pudeur, la décence et s'enorgueillissent de leur manque de charme, ne sont plus femmes et deviennent des hommes femelles, des hommesses.

On croit quelquefois défendre une femme, en disant : Elle n'est que coquette; — la coquetterie n'est autre chose que le procédé des escrocs qui se font livrer des marchandises contre des billets qu'ils sont bien décidés à ne pas payer à l'échéance.

* * *

Réunissez toutes les légendes, tous les mystères, toutes les fables de toutes les religions; ajoutez-y tous les contes

de fée; eh bien, il sera beaucoup moins bête de croire à tout cela, que de croire qu'il n'y a pas de Dieu.

Je crois au Dieu qui a fait les hommes et non au Dieu que les hommes ont fait.

Les fanatiques appellent souvent athée, non un homme qui nie l'existence d'un Dieu; mais celui qui refuse de croire au Dieu qu'ils ont inventé, auquel ils prêtent leurs petites passions et leur grande méchanceté, et dont ils font leur pourvoyeur.

M. le curé ne veut pas qu'on travaille le dimanche, il y aurait de ce repos de bonnes raisons à donner; mais celle qu'il vous dit est mauvaise.

M. le curé, je le respecte; mais, dans sa chaire, il parle tout seul, et personne ne lui répond. Si le bon Dieu s'est reposé le septième jour, c'est parce qu'il avait fini sa besogne et qu'il n'avait plus rien à faire. Il s'est aussi reposé le huitième, c'est-à-dire le lundi, et le neuvième, et tous les jours suivants; faut-il donc ne pas travailler demain ni jamais?

Les gens trop catholiques arrivent facilement à être un peu païens et pas du tout chrétiens.

Il est des impies de profession qui font, contre la religion, une contre-religion, une autre religion qui a ses pratiques, ses cérémonies, ses austérités, ses intolérances; une autre religion beaucoup plus difficile à suivre que la première parce que, à cette religion, dite impiété, on n'apporte aucune infraction, tandis qu'on est loin d'être aussi rigoureux pour l'autre.

L'éloquence est un don, plus ou moins cultivé mais très-rare, d'exprimer sa pensée d'une façon claire, nette, intéressante, persuasive, enivrante même; mais il est une faconde qui n'est que l'art de parler longtemps sans s'arrêter, et parfois sans rien dire, et qui doit souvent sa sonorité et son retentissement à son creux et à son vide

Les gens qui sont le plus adonnés aux petites pratiques quotidiennes et aux minuties du culte, les patenôtriers de profession, semblables aux parfumeurs qui perdent l'odorat, finissent par être médiocrement touchés des idées religieuses, et contristent souvent par le peu de décence de leur attitude et leur laisser aller dans les cérémonies des gens moins dévots mais plus religieux, qui, n'étant pas blasés par l'habitude, n'entrent dans les temples et dans les églises que sous une impression de respect et de vénération.

Depuis les premières lueurs blanches jusqu'aux derniers reflets violets, depuis le chant de l'alouette jusqu'à

celui du rossignol, depuis que prend son vol le papillon, fleur animée, jusqu'à ce qu'il soit remplacé dans l'air par la luciole, étincelle vivante, tout te chante, tout te répète dans une céleste harmonie. — *Te Deum laudamus!* — Nous t'adorons, Seigneur, et nous reconnaissons que tu es le maître souverain! Nous te louons, grand Dieu, toi qui as voulu que cet univers, l'homme, l'animal, la plante, se perpétuent par l'amour; — toi qui as donné à l'homme cet instinct de sociabilité; qui ne lui as accordé la force qu'à la condition de l'affection et de l'alliance; qui l'as fait naître le plus faible et le plus désarmé des animaux, et qui lui donnes l'empire du monde et la vice-royauté de la nature, — lorsqu'il s'assemble par les liens doux et étroits de la famille, de la patrie, de l'humanité.

Pendant que ton corps, rendu à la terre, va se mêler à l'herbe, aux feuillages, aux fleurs, ton âme va se fondre dans ce beau soleil par lequel elle se sentait si puissamment attirée. Tu vas devenir, dans le sein de Dieu, tout ce que tu aimais, tout ce que tu admirais, tout ce qui faisait ta joie et te faisait oublier tes douleurs.

Dans l'ignorance superstitieuse de la nuit, on peut faire mourir les gens de peur avec des histoires qui, au soleil ou avec des idées saines, les feraient mourir de rire.

Mon Dieu, que vous êtes grand! et quel beau spectacle que vous nous avez donné.

Ah! je comprends maintenant cette joie promise à vos

élus, et dont j'ai souri quelquefois ironiquement; cette joie ineffable de vous *contempler face à face*, je la comprends par les ravissements que me donne la contemplation des plus petits de vos ouvrages, de ceux que vous avez cachés sous l'herbe ou dans l'épaisseur des feuilles. Mon Dieu! quand je me laisse aller à la contemplation de la nature, il me semble que vous n'êtes plus caché que par un voile presque transparent, que le moindre souffle d'air peut lever. Mon Dieu, que veulent *les... ânes* qui vous demandent des miracles, et *les charlatans* qui en racontent? Est-il un brin d'herbe qui ne soit un miracle bien au-dessus de toutes les mythologies de tous les temps et de toutes les nations? Mon Dieu! le moindre des insectes ne me parle-t-il pas mieux de vous et de votre puissance, que ces avocats ridicules qui ont la hardiesse de vous défendre comme un accusé, et disent sur vous tant de sottises et d'absurdités?

C'est en vain que les premiers législateurs et les maîtres des hommes ont prétendu faire de Dieu une sorte de commissaire de police chargé de faire respecter les lois qu'il leur plairait d'établir, et qu'ils ne lui ont pas même refusé l'écharpe, insigne de ses fonctions, en faisant jouer à l'arc-en-ciel un rôle quasi politique, et en lui faisant proclamer l'amnistie.

Les gens qui regardent par leurs propres yeux, et qui n'ont pas la vue trop courte, savent que le Créateur n'a pas permis à une des créatures qu'il a jetées sur un des plus petits mondes qui gravitent dans l'espace où il les a semés d'entrer en révolte contre lui et de braver ses lois suprêmes.

On ne croit plus à rien ! Mais on croit chaque jour à cent fausses nouvelles. On croit à de faux grands hommes, à de faux génies, à de faux désintéressements.

On ne croit plus à rien ! Mais les menuisiers vous font des dieux de bois, des tables tournantes, écrivantes et parlantes et rendant des oracles : « Menuisier en oracles, menuisier en dieux, » comme d'autres ont mis : « Menuisier en meubles ou en bâtiments. »

Quelque agréable qu'il puisse être à Dieu que vous mangiez du poisson au lieu de manger de la viande, cela à ses yeux ne vous exempte pas de quelques autres devoirs, accessoires, tels que la charité, l'indulgence, l'amour du prochain, etc., dont quelques personnes font l'économie, pensant que tout est permis, pourvu qu'on ne mange pas de viande en carême. Saint Jérôme lui-même a déclaré qu'il ne fallait pas préférer le jeûne à la charité.

Lorsque, le matin, un archevêque et son jardinier récitent tous deux leur prière, ils la font l'un et l'autre dans les termes consacrés. Tous deux disent à Dieu : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Je suis convaincu que l'archevêque saurait très-mauvais gré à Dieu de traduire de la même façon cette seule et même phrase, qu'il entend de l'une et l'autre oreille.

En effet, le jardinier parle au propre et sans figure ce qu'il demande à Dieu, c'est, en réalité, une quantité de pain bis suffisante pour appâter lui et sa famille ; tandis que monseigneur entend par le pain quotidien qu'il espère

de la bonté divine : un potage aux bisques d'écrevisses, une truite du lac Léman, et un faisan truffé.

Peut-être est-ce que ces grands et éternels miracles sont au-dessus de l'intelligence de certains hommes, et qu'ils les rétrécissent ou les abaissent à leur portée. Ainsi, lorsque vous pouviez admirer la mer, les fleuves, les sources sans cesse remontant en nuages et retombant en pluie, se mêlant à tout ce qui est, au sang de l'homme et à la sève des arbres, sans que jamais une seule goutte s'en perde ou manque à ses fonctions, qu'avez-vous besoin d'imaginer le changement de quelques cruches d'eau en vin, et d'appeler cela un miracle ?

Quelqu'un qui penserait que l'Église prend au sérieux les préceptes de Jésus-Christ, et qui apprendrait que, dans certains temples, il y a un banc au-dessus duquel il est écrit : *Banc des pauvres*, croirait que ce banc doit être le mieux placé et le plus beau de l'église, que par ce banc on doit entendre les meilleures stalles du chœur.

Car Jésus-Christ n'a même pas admis les riches à l'égalité des pauvres.

Non, c'est une sorte de poteau d'infamie qui oblige quelques-uns à prendre sur le pain de la famille les quelques sous destinés à payer les chaises.

Il est bon d'être catholique, mais il faudrait encore être chrétien.

Les hérétiques d'une religion sont les martyrs d'une autre. Il y a au-dessus des hommes, et de leurs

passions, et de leurs intérêts, et de leurs haines, un seul et vrai Dieu, que chacun affuble de son visage et fait à sa ressemblance, ce qui risque parfois de le rendre bien laid et bien méchant. Un Dieu qui est tout-puissant ne passe pas son éternité à écouter aux portes pour savoir ce que les hommes pensent et disent de lui.

Un procès, à la suite duquel un caissier des jésuites de la rue des Postes a été condamné, a constaté que, malgré les persécutions dont se plaint l'Église aujourd'hui, ceux des prêtres qui mendient ne le font que par humilité. Les bons pères étaient assez à l'aise pour qu'on leur volât trois cent mille francs sans qu'ils s'en aperçussent.

Nier *a priori* ce qu'on ne comprend pas est une sottise ; c'est borner le monde à l'horizon, c'est croire que ce que nos yeux ne distinguent pas, n'existe pas, — sans penser que les microscopes ont toujours été se perfectionnant, et étendant pour nous l'immense cercle de la création, — qu'on les perfectionnera encore, et qu'ensuite il y aura des multitudes, des millions de myriades d'êtres que les microscopes de l'avenir, qui révéleront tant de choses encore, seront cependant impuissants à vous faire discerner.

Quoi qu'en disent des gens pour qui la religion est

beaucoup plus une industrie qu'une conviction, le temps de la tolérance est inévitablement et fatalement arrivé.

La facilité et la fréquence des communications rendent impossibles les haines de religion, comme les haines de nation. Croquemitaine n'existe que jusqu'au moment où on le voit.

Il n'y aura plus moyen de faire accroire aux gens d'une religion ou d'une secte, que tous les hommes d'une autre religion et d'une autre secte sont des monstres, des ours et des singes.

On verra de très-honnêtes calvinistes et de très-bons musulmans ; eux-mêmes ne feront plus et surtout ne croiront plus les anciens contes sur les catholiques et sur les chrétiens.

Au lieu de s'amuser à créer de nouveaux dogmes et à fendre des cheveux en quatre ; au lieu de faire puérilement une foule de petites chapelles, il faut édifier de grandes églises sans portes, où tous les hommes puissent se rassembler pour honorer, pour implorer et remercier Dieu ; il faut laisser les discussions de dogmes aux docteurs spéciaux et adorer ensemble un seul et même Dieu, sans se disputer désormais sur la couleur de sa barbe et celle de sa tunique. Pour ce qui est de s'entr'égorger et de s'entre-brûler, je suis forcé de dire aux industriels en religion qu'il n'y faut plus penser.

Il faut que les ultra-catholiques, comme les ultra-protestants et les ultra-mahométans s'y résignent : le règne des fanatiques est passé ; — pour se haïr, se persécuter, s'entr'égorger, s'entre-brûler, il faudra prendre d'autres prétextes que celui de l'amour de Dieu.

Les prêtres veulent exiger de nous une impiété : ils veulent que nous renoncions pour les croire au jugement,

à la raison, aux lumières que le Créateur nous a données. Ils me font, en ce cas, l'effet des voleurs qui commencent par souffler les chandelles.

Autre impiété : les titans, les anges rebelles, ont attaqué Jupiter; il les a vaincus une fois.

Si l'on en croit les prêtres catholiques, le diable, le titan précipité du ciel par Jéhovah, ne continue pas moins la lutte contre lui, et, selon eux,

Divisum imperium cum Jove SATAN habet.

Et, selon eux, c'est le petit nombre qui sera sauvé et ira au ciel après la mort, tandis que la très-grande majorité descendra dans les enfers; donc Satan dans la lutte avec Dieu conserve un immense avantage; c'est rabaisser insolentement l'idée d'un Dieu tout-puissant, et faire Jéhovah beaucoup moindre que Jupiter.

Dans les projets de l'homme et ses folles visées
La Providence a dû se garder une part,
C'est ce que le vulgaire appelle le hasard.

O mes braves gens, plus de croyances ! Mais jamais il n'y a eu autant de crédulité; jamais les hommes n'ont été aussi jobards et aussi gobe-mouches; mais les peuples qui adorent et prient la siente du grand *lama* sont des incrédules et des voltairiens auprès de nous.

Plus de croyances ! Mais on croit à tout; mais on se dispute pour tout; mais on se bat pour tout.

Plus de croyances ! à une époque où un pouvoir aussi singulier que celui de la parole et de la presse est le seul pouvoir !

Le monde est une charade que Dieu a donnée à deviner à l'homme. Chaque jour, les esprits, plus tendus qu'ils ne l'ont été à aucune époque, sont sur le point de deviner le mot; le jour où l'homme l'aura prononcé, le jour où la charade sera devinée, tout sera fini : le monde aura vécu.

Vous allez mourir : vou'ez-vous un prêtre? Il y a un vieux proverbe qui dit : « Il vaut mieux parler à Dieu qu'à ses saints. » Pourquoi voulez-vous qu'un homme qui, d'ailleurs, ne vous croit pas les saints de Dieu, vous charge, vous qui restez ici-bas et y resterez le plus longtemps que vous pourrez, d'intercéder pour lui auprès du souverain Maître, en présence duquel il se trouvera tout à l'heure?

Le statuaire Myron, ayant fini une statue de bois représentant Diane, répondit à un admirateur : « Hélas! je n'ai pu faire qu'une bonne femme de bois; mais la première vieille femme qui s'agenouillera devant ma statue en fera une déesse. »

Dieu paie, mais il ne paie pas tous les samedis.

Il y a de ces mondes si éloignés, que chacun d'eux ne forme à nos yeux qu'un grain impalpable d'une poussière lumineuse. Il y en a probablement, disent certains savants, qui sont si éloignés de nous, que leur lumière n'est pas encore arrivée à nous depuis l'origine de notre monde, quoique la lumière fasse quatre millions de lieues par minute.

Ces mondes sont-ils destinés à recevoir les âmes de ceux qui meurent? la mort est-elle le commencement de l'immortalité? à ce moment suprême, les ailes de notre âme se développent-elles comme les ailes du papillon qui sort du linceul qu'il s'est filé étant chenille?

Ce matin, les cloches de l'église ont annoncé une grande fête, la fête de Dieu.

Les filles du pays sont venues me demander des fleurs; j'ai effeuillé mes plus belles roses pour remplir leurs corbeilles; j'ai prêté pour le reposoir mes grands vases de la Chine et du Japon tout pleins de fleurs; puis j'ai moi-même répandu devant mon jardin des feuilles et des fleurs sur le chemin de la procession.

Bientôt on a entendu des chants, et la procession a passé; toutes ces fleurs, tous ces chants, toutes ces filles vêtues de blanc, ces coups de fusil tirés par les garçons, tout cela a je ne sais quoi qui serre doucement le cœur et donne envie de pleurer.

Malheureusement, on a joint à cette solennité des mascarades de mauvais goût.

De petits Saints Jean, vêtus d'un maillot de coton trop large, qui les fait paraître nus et écarlates, conduisant en laisse des petits moutons; des Magdeleines de cinq ans repentantes, mais auxquelles il sera beaucoup pardonné, parce qu'elles aimeront peut-être beaucoup, jouant une comédie ridicule; des ermites retirés du monde à l'âge de trois ans et demi et revenus de leurs erreurs; des religieuses hautes de deux pieds sept pouces complètent une sorte de cortège plus convenable autour du bœuf gras que devant le dais de l'église

Néanmoins, ce spectacle m'a ému.

D'autant que beaucoup de gens ont voulu s'opposer à cette cérémonie. Des gens qui ont soin de fêter avec grande pompe la Saint-Fiacre ou la Saint-Pacôme, qui est leur fête à eux, et qui viennent chicaner sur celle de Dieu.

Dieu jette de temps en temps un regard sur la grande machine appelée le monde. Toutes les folies et les passions humaines sont prévues par lui, toutes concourent, comme des rouages ou des forces, à l'accomplissement de ses desseins, au mouvement continu de la machine en question.

Mais, de même qu'un grand mécanicien, un habile horloger, de siècle en siècle peut-être, il met l'aiguille à l'avance ou au retard, selon que l'homme a parcouru plus ou moins vite les spirales qu'il lui est donné de décrire.

L'homme s'agite beaucoup plus qu'il ne marche ; Dieu a placé très-haut ce qu'il ne veut pas que l'homme casse ou dérrange. Il ne lui est pas permis, par exemple, d'anéantir une seule goutte d'eau de l'Océan ni d'en créer une.

Au commencement, l'homme, sans défense contre les animaux sauvages, était fort mangé par eux ; puis il a trouvé le fer et les armes et s'est protégé contre les bêtes. Alors, les hommes se sont, sans aucun doute, quelque peu entre-mangés, comme on le voit encore chez quelques peuplades jeunes et naïves. Les progrès de la morale et ceux de la cuisine ont à peu près fait disparaître cet usage. La morale a dit que c'était criminel, et la cuisine que c'était mauvais. Mais, si les brochets manquent, les loutres

et les martins-pêcheurs viennent manger leur part de carpes. Si moins d'oiseaux mangent les graines des giroflées, plus d'ichneumons les creusent pour y faire leur nid, ou bien le vent en jette davantage sur un sol aride.

C'est une singulière objurgation à faire aux gens comme Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Diderot, etc., etc., que de leur reprocher de ne pas adopter les croyances de gens moins savants, moins éclairés qu'eux, de ne pas régler leur esprit sur des esprits incontestablement inférieurs, de ne pas allumer leurs flambeaux éclatants et resplendissants à des chandelles éteintes et à des lampions fumeux.

En 1757 (il y a cent ans!) loi qui déclare que ceux qui auront composé, fait composer ou imprimer des écrits tendant à attaquer la religion seront punis de mort.

A la bonne heure !

Cependant, il reste un argument contre ces rigueurs.

Comment se fait-il qu'elles n'aient pas été plus efficaces et qu'elles n'aient pas empêché d'arriver le temps où nous sommes et où certain parti les regrette ? Elles ont donc été inutiles ? Cela vaut la peine qu'on y réfléchisse un peu avant de demander leur retour.

Les sottes querelles religieuses, qui ont créé autant de dieux que de sectes, ont obligé la police, pour éviter les rixes, à faire un dieu, admis à la retraite, ou plutôt condamné à une détention perpétuelle dans ses églises ? Mais

ces fleurs que l'on offre à Dieu et dont on jonche les rues, ce n'est qu'une faible dime prise sur les fleurs dont il couvre la terre. Vous voulez chicaner à Dieu cette fête d'un jour, et s'il vous retranchait cette belle et joyeuse fête de trois mois qu'on appelle le printemps!

Quand j'entends ces gens-là, prêtres d'Ammon et philosophes, chanter qu'il n'y a plus de croyances, comme un refrain, il me semble entendre de vieilles femmes ridées, chauves et édentées, se plaindre qu'il n'y a plus de galanterie et d'amour dans le monde.

Les hommes ont en eux-mêmes une somme de crédulité qu'ils n'appliquent pas toujours au même sujet, mais qui reste toujours la même. Il ne s'en perd pas un fêtu, pas plus que de la mer aspirée par le soleil et retombant en pluie il ne se perd une goutte. Les boutiquiers abandonnés disent qu'on n'achète plus rien et que « le commerce va mal », sans s'apercevoir que leurs chalands ne passent devant leurs boutiques que pour aller à d'autres boutiques.

Il faut croire que la Providence n'a pas toujours beaucoup d'ordre, et que, dans ses bienfaits, elle se laisse aller à donner trop aux uns, de façon qu'il ne lui reste pas assez pour les autres. Il faut croire aussi que ses revenus de bénédictions sont limités et bornés. C'est pourquoi les gens vertueux sont obligés parfois de lui faire crédit sur sa bonne réputation et de lui donner, pour payer, souvent un temps assez long. Je suis même forcé d'avouer que je lui connais quelques créanciers mécontents, qui, par moment, la traitent de mauvaise payeuse et font sur son compte

toutes sortes de bavardages qu'elle ferait bien d'arrêter en les satisfaisant pour éviter des bruits fâcheux qui pourraient finir par nuire à son crédit.

Assez souvent, dans un salon, au milieu de charmantes filles de tous les pays, j'ai entendu donner le prix de la beauté aux Anglaises.

Ce type, tout éclatant qu'il est, n'est pas mon idéal : mais la beauté ne se prouve pas, elle s'éprouve.

Je fais seulement cette remarque : c'est qu'à ces jeunes Anglaises, comme si elles avaient fait un pacte avec le diable, la beauté n'est que prêtée pendant quelques années, à l'échéance desquelles il la leur faut payer et expier cruellement en émigrant dans une autre espèce tout à fait différente, et en devenant de vieilles Anglaises.

Les femmes s'imaginent que nous avons dans le cœur, dans la tête ou n'importe où, un type auquel il faut absolument ressembler pour être belles à nos yeux.

Nous faisons exactement la même chose à l'égard des femmes.

Il n'est sorte de déguisement, de mensonge, qu'on n'emploie de part et d'autre pour se faire à cette ressemblance.

Chacun se revêt, pour le combat de l'amour, d'un personnage de son invention comme d'une cuirasse.

Mais souvent on arrive à se déplaire de part et d'autre sous ces traits d'emprunt, tandis qu'on se serait charmé réciproquement avec sa figure naturelle.

La jalousie est une telle passion, qu'il vient un moment où, sur la trace d'une trahison, on entrevoit, en

pressent une telle jouissance dans la vengeance, qu'on est désappointé de trouver innocente la femme que l'on soupçonnait.

Quand j'entends les hommes se faire gloire de penser beaucoup de mal des femmes et lutter entre eux d'appréciations sévères ou ironiques à leur sujet, il me semble être dans une antichambre où les domestiques, en gardant les manteaux, disent à l'envi du mal de leurs maîtres; ce qui n'empêche pas qu'ils ne craignent rien tant au monde que de perdre leur place et de se faire renvoyer.

Si les femmes savaient quel trésor d'amour renferme le cœur d'un homme de vingt ans pour la première femme qu'il aimera; si elles voyaient bien tout ce qu'il y a de dévouement, d'idolâtrie dans un pareil amour; si elles savaient qu'elles sont pour cet homme la vie avec toutes ses délices, le paradis avec toutes ses joies mystérieuses; si elles savaient qu'il concentre alors sur elles toutes les passions humaines : la gloire est pour lui d'être aimé d'elles; l'ambition, de baiser leurs cheveux; l'avarice, de conserver une première lettre à demi effacée par les baisers; mais elles se laissent, dans leur sot mépris pour ce jeune homme, dans leur plus sotte préférence pour des êtres abrutis et blasés, elles se laissent enlever ce premier amour par des grisettes ou des femmes de chambre. C'est sur le fumier que fleurit cette rose aux parfums enivrants.

L'amour est comme le fruit du lotus dont parle la fable : quand on en a goûté, tout ce qui n'est pas lui de-

vient fade et insipide. Il y a dans les souffrances de l'amour, les plus aiguës de toutes les souffrances, un charme tel, qu'on les préfère à tout le reste de ce que la vie humaine renferme de plaisirs.

Il y aurait à faire un singulier dictionnaire :

Ce serait de prendre l'un après l'autre chaque mot de la langue, et de dire de quelles infamies, de quelles lâchetés, de quels crimes, de quelles sottises il a été le prétexte pour les hommes. Les mots les plus respectables, les plus sacrés seraient, sans contredit, ceux qui fourniraient les articles les plus longs.

Le nom de Dieu ferait bien des volumes.

Celui de liberté ne permettrait pas non plus d'être bien concis.

— Ce livre je l'ai commencé; ça s'appelle : « Le Trésor de la sottise humaine. »

On voit bien quand un homme a quelque chose à dire.
Et, quand il n'ose pas, rougit, pâlit, soupire;
Sans être bien savante et bien subtile, on sait,
Faute de ce qu'il dit, au moins tout ce qu'il tait;
Sans étude on comprend la suprême éloquence
De cet amour parlant si haut par le silence..

Jetant sur un ciel gris des tons bleus et sercins,
La Providence emploie à charmer nos chagrins
L'amour, — comme aux bonbons a recours une mère :
Mais ses pralines ont souvent l'amande amère.

On rassemble, plaisir lugubre, joie amère,
Ses souvenirs d'amour partout éparpillés,

Flétris, foulés aux pieds, tristement effeuillés;
On fait, de ce bouquet de fleurs jadis si fraîches,
Dans son cœur un herbier de fleurs mortes et sèches.

J'aime assez les beaux diamants, mais j'ai horreur de
pendeloques qui me montrent une femme portant à une
oreille le pain de ses enfants et, à l'autre, l'honneur de
son mari.

L'amour de la liberté ou l'espoir conçu par un grand
nombre de se trouver à la surface suffisent pour amener
une révolution et donner naissance à une république;
mais l'amour pour les lois et l'honnêteté des mœurs peu-
vent seuls la faire vivre.

Comme on se fait aimer, lorsque l'on n'aime plus!
Qu'on dit correctement ces sentiments confus
Qui remplissaient le cœur! On ne le sait qu'ensuite!
Foin de l'amour qu'on sent! C'est l'amour qu'on récite
Qui vous fait triompher du foe à l'artimon!...

Il y a des sentiments si délicats, si pleins de pudeur,
si frileux, qu'ils meurent de honte ou de froid sitôt qu'ils
sortent du cœur autrement que pour entrer immédia-
tement dans un autre cœur.

Je vois, j'ai vu, j'ai habité un pays dont le souvenir
me gâte tous les autres. Le sable des chemins est d'or et

de pierreries. L'air est rempli de chants auprès desquels ceux des rossignols et des fauvettes que j'entends aujourd'hui me semblent des coassements de grenouilles dans leurs marais fangeux. L'homme y est bon, grand, noble et généreux. Toutes les choses y sont au rebours de celles que nous voyons chaque jour. Tous les trésors de la terre, toutes les dignités réunies seraient un objet de risée si on venait les offrir en échange d'une fleur fanée ou d'un vieux gant oublié sous une tonnelle de chèvrefeuille. Mais qu'est-ce que je vous parle de chèvrefeuille ! Pourquoi suis-je forcé de donner les noms de fleurs que vous connaissez aux fleurs de ces charmantes régions ? Dans ce pays, on ne croit ni à la perfidie, ni à l'inconstance, ni à la vieillesse, ni à la mort, ni à l'oubli, qui est une seconde mort dans le cœur. L'homme n'y a besoin ni de sommeil, ni de nourriture ; d'ailleurs un vieux banc de bois est là mille fois plus doux que l'édredon ailleurs, le sommeil y est plus calme et plus rempli de rêves charmants. L'âpre prunelle des haies, le fruit fade des ronces y ont une saveur si délicieuse, qu'il serait ridicule de les comparer aux ananas des autres régions. La vie y est plus douce que les rêves n'osent l'être dans les autres pays.

En réalité, c'est un mauvais petit jardin et une mauvaise petite chambre dans un affreux quartier, quand on a vingt ans, quand on est amoureux, et quand celle que l'on aime y doit venir un instant au coucher du soleil.

Vous avez aperçu à l'horizon un lac immense ; vous avez continué votre route, et, arrivé au point où vous aviez vu le lac, vous marchez sur l'herbe et vous ne voyez que des vapeurs qui s'exhalaient de la terre ; plus loin, vous vous êtes retourné et vous avez revu le lac avec sa surface unie. Telle est la vie ; on mourrait de désespoir quand on

découvre que ce qu'on avait pris pour but de ses pensées, de ses désirs, de ses rêves, n'existe pas, ou n'est qu'un brouillard auquel la distance donne des formes gigantesques. Mais, comme il faut marcher, entraîné que l'on est par la vie, il vient un moment où, en se retournant, on voit les mêmes prestiges, et jusqu'au bout de la route on jette de temps à autre un regard d'adieu à ce qu'on croit avoir possédé; la vie est toute dans ce qui n'est pas encore et dans ce qui n'est plus : désirs et regrets.

Aussi, avec quelle ténacité nous nous rattachons aux moindres souvenirs! quelle influence gardent sur nous une mélodie quelquefois sans couleur pour tous, certains aspects du ciel, la fleur que d'autres foulent aux pieds avec indifférence!

Entre la nouveauté et l'habitude, l'une attire invinciblement, l'autre lie puissamment, il y a à franchir un abîme dans lequel l'amour tombe et périt presque toujours.

Il y a des gens tellement grossiers, qu'on s'attriste de partager quelque chose avec eux. On s'accoutume à la rigueur à leur voir les richesses et les honneurs, — mais on est choqué de les voir aimer et être aimés

On voudrait donner tant de bonheur à la femme que l'on aime, et en même temps on voudrait si entièrement confondre l'existence de l'objet aimé dans la sienne propre, qu'on ne peut s'empêcher d'un mouvement d'irritation à l'aspect d'un plaisir ou d'un bonheur qu'elle goûte sans vous ou sans que vous en soyez la cause.

J'aurais été jaloux, dans mes ardents délires,
 De la fleur que tu sens, de l'air que tu respirez,
 Qui s'embaume dans tes cheveux ;
 Du bel azur du ciel que contemplant tes yeux ;
 J'aurais été jaloux de l'aube matinale,
 De son premier rayon venant teindre d'opale
 Tes rideaux transparents ;
 J'aurais été jaloux de cet oiseau qui chante
 Que ton œil cherche en vain tout blotti sous sa tente
 D'épine aux rameaux blancs.
 J'aurais été jaloux de cette mousse verte,
 Dans un coin reculé de la forêt déserte,
 Gardant sur son velours l'empreinte de tes pieds.
 J'aurais été jaloux du fruit que mord ta bouche ;
 J'aurais été jaloux du tissu qui te touche ;
 Qui te touche et te cache ! ô trésors enviés !
 J'aurais été jaloux du baiser que ton père
 Sur ton front eût osé poser
 Et de l'eau de ton bain, t'embrassant tout entière,
 Tout entière d'un seul baiser !

Les Français décidément ne savent pas ce qu'ils veulent
 et ne consentiront à être sages, tranquilles et heureux que
 quand ils l'auront obtenu.

Les croix et les décorations sont un attrait pour la
 vanité ; mais il faut regarder tout le bénéfice réel et positif
 que tire la société de cette vanité supérieure, qui ne
 demande qu'une récompense métaphysique et platonique.

A propos de croix, on pense généralement que voici tous
 les degrés et tous les grades possibles : Être chevalier, puis
 officier, puis commandeur, puis grand-croix, — puis enfin
 avoir beaucoup de croix de tous les pays et de toutes les

couleurs. Après cela, on pense qu'il n'y a plus rien. Il y a encore de ne porter aucune de ces croix que l'on s'est donné tant de peines pour obtenir, qu'on a été si heureux de recevoir; il y a encore d'avoir l'air de les dédaigner.

Il est permis de se moquer un peu de l'orgueil; mais ce serait un grand malheur de décourager les orgueilleux. Ce sont des gens qui se chargent volontairement de presque toutes les corvées sociales, et qui se contentent pour récompense de l'approbation de ceux au-dessus desquels ils se croient si prodigieusement élevés.

Le front basané, les mains calleuses, sont une beauté avec le costume spécial : c'est un ridicule avec l'habit de *monsieur*. Tel ouvrier dont on dira dans la semaine en le voyant passer : « Voilà un bel homme, un ouvrier qui a l'air distingué », fera dire de lui le dimanche : « Voilà un monsieur bien commun ! »

L'égalité de costume consisterait, non à avoir le même habit que le bourgeois, mais à en avoir un qui allât aussi bien que celui du bourgeois.

« Loi : Les héritiers d'un ouvrage de littérature ou de toute autre production de l'esprit et du génie qui appartiennent aux beaux-arts en auront la propriété exclusive, savoir : la veuve de l'écrivain ou de l'artiste, sa vie durant s'il y avait communauté de biens; et les enfants pendant cinquante ans. »

Mettez en regard cette autre loi :

« Les héritiers d'une maison, — d'un tonneau de mé-

lasse, — d'un clou à crochet, en auront la propriété exclusive à tout jamais pour eux-mêmes, et la transmettront intacte à leurs descendants jusqu'à la fin du monde. »

Je ne demande qu'une chose relative à la propriété littéraire, — une loi ainsi conçue :

Considérant que :

Les travaux de l'esprit seront désormais traités à l'égal des travaux du corps;

Les travaux littéraires sont des travaux;

Ce qu'on a construit avec son sang, sa moelle et sa pensée, sera élevé au rang de ce qu'on construit avec des pierres et du plâtre;

Le poète, l'écrivain, le musicien, le peintre, est néanmoins un homme et un citoyen;

La loi, égale pour tous, le sera aussi pour lui;

Les petits qu'il mettra au jour ne seront pas maudits et déshérités entre les autres enfants;

La propriété de Lamartine et de Victor Hugo sera considérée comme aussi sérieuse que la propriété des cornets de papier que l'épicier fait avec leurs livres.

LOI.

« La propriété intellectuelle est une propriété. »

L'agriculture, le premier des arts, ne mène ni à la fortune ni à la considération, et il ne reste à la charrue que des sortes de bêtes de somme auxquelles il est impossible d'aller ailleurs, parce qu'un jeune homme bien élevé qui annoncerait à sa famille qu'il veut se faire agriculteur exciterait le sentiment d'effroi qu'il eût causé, il y a cinquante ans, en avouant qu'il faisait des vers, effroi

qui n'existe plus aujourd'hui que l'on gagne beaucoup d'argent, en faisant certaines cantates, certains romans, certaines pièces de théâtre.

On est arrivé à prendre l'argent pour la richesse elle-même, tandis qu'il n'en devrait être que le signe pour faciliter les échanges.

Tout s'efforce de faire produire à l'argent un intérêt aléatoire et usuraire qui lui fait dédaigner l'agriculture.

Beaucoup de sapeurs et de démolisseurs — peu de maçons, point du tout d'architectes.

Regardez une jeune fille dont le cœur s'éveille à l'amour. Ce cœur trop plein laisse déborder quelques gouttes qui, se répandant au dehors, font de la pitié et de la compassion pour les pauvres, de la bienveillance pour les faibles, de la vénération pour Dieu, de l'indulgence pour tout le monde. Elle a des consolations pour toutes les douleurs, des soulagements pour tous les maux; elle fait de son âme un temple pur de toute souillure et plein de divines splendeurs pour y renfermer son amour.

Le vulgaire croit que la beauté est la mère de l'amour: c'est l'amour, au contraire, qui crée la beauté; c'est l'amour qui met l'âme dans le regard, de la grâce dans le corps, de la douceur et de la vibration dans la voix; c'est l'amour

qui produit les nobles ambitions, c'est l'amour qui produit le génie.

Toutes les choses que Dieu a créées ont l'amour à la fois et pour cause et pour fin.

En général, les amoureux dépensent tant d'énergie dans leurs projets de vengeance et dans leurs serments, qu'il ne leur en reste guère pour l'exécution.

L'amour est comme un de ces petits jardins, de quelques mètres carrés, que l'on a sillonnés d'allées, de détours, de labyrinthes. Si on le traversait droit, il y aurait à faire de trois à cinq pas; mais, grâce aux circonvolutions que l'on est obligé de faire entre les petits défilés bordés de buis, grâce aux fréquents retours sur ses pas, on fait huit ou dix lieues sur quatre toises.

Une fille des champs, transplantée à la ville : la fille est servante ; elle se *pare* avec les vieilles robes de sa maîtresse. Elle ne regarde plus l'aubépine fleurie, qui est un peu haut et que Pierre, qui est grand, qui n'a pas peur de se piquer, lui cueillerait.

Non, elle regarde aux vitres des marchands de nouveautés, des étoffes, des bonnets, des châles, des chapeaux; Pierre ne peut plus lui cueillir cela : ce n'est plus aux épines, c'est aux galères qu'il s'exposerait. — La fille est au pillage ; les vitres du marchand, c'est le miroir aux alouettes ; il y a là de vieux chasseurs qui les prennent à moitié rôties par le gaz et le feu du désir.

La valse à deux temps : on a supprimé un *temps* de la valse, qui en avait trois autrefois. Il paraît que le respect, la décence, d'une part, la réserve et la pudeur, d'autre part, étaient précisément dans ce *temps* que l'on a supprimé pour créer la valse à deux temps, dans laquelle on ne les retrouve pas, faute de place.

Depuis le temps que j'entends les hommes se plaindre des femmes et les femmes se plaindre des hommes, il m'est venu à l'esprit que si la Providence voulait écouter un peu mes avis, elle créerait enfin un troisième sexe que les deux autres pussent aimer, puisque la haine et la guerre sont décidément éternelles entre les descendants d'Adam et d'Ève.

« Je suis vieux, me disait un artiste de mes amis, je suis malade; mais, grâce à la savante économie de ma chère femme, nous avons de quoi vivre tranquilles; d'où il suit que la cigale devrait épouser toujours la fourmi. »

Une jeune fille qui rêve écoute au dedans d'elle-même des voix mystérieuses qui lui chantent des choses qu'elle comprend charmantes, quoique dites dans une langue qu'elle ignore.

La femme qui aime et l'homme amoureux sont réellement plus beaux tous les deux.

Il est des oiseaux qui ne chantent et qui ne revêtent certaines couleurs éclatantes qu'à l'époque de leurs amours : le feuillage et les fleurs sont la parure des noces de la terre

amoureuse fécondée par le soleil; les fleurs elles-mêmes ne brillent de tout leur éclat et n'exhalent leurs plus suaves parfums qu'au moment où les petites nymphes et les petits gnomes qui les habitent s'aiment et se le disent sous les belles courtines de saphir, de pourpre ou de topaze que forment leurs riches pétales.

Il n'y a rien d'embarrassant comme d'être trop familier avec une femme dont on est amoureux; on perd tous ces indices intelligibles pour les autres et si importants pour un amant: vous ne pouvez comprendre ni vous faire comprendre; un serrement de main n'a plus aucun sens; vous avez le droit de presser le bras sans que l'on y fasse attention; vos regards ne troublent ni n'embarrassent.

Pour faire comprendre que vous êtes amoureux, il ne faut plus seulement faire naître un sentiment, il faut en détruire un pour en mettre un autre à la place. Il faut dire ouvertement: « Je vous aime; » et peut-être faudra-t-il ajouter: « Je vous aime d'amour. »

L'ami d'une femme peut, à la faveur d'un moment et d'une occasion, devenir son amant; mais l'homme qu'elle n'a jamais vu a mille fois plus de chances favorables que lui pour réussir.

L'amour d'un inconnu trouble, surprend, enivre; celui d'un ami est comme le feu dont on s'approche par degrés; il peut échauffer, il ne brûle pas.

Elles ont dit: « Ces demoiselles ne viennent pas dans nos salons, nous n'allons pas dans les leurs; nous ne pouvons donc ni les combattre ni les vaincre. Nous ne nous trouvons en présence que dans la rue, et là, captives dans des

conventions de convenances qui nous condamnent au costume modeste, aux couleurs sombres, nous ne pouvons même nous défendre. Eh bien, nous descendrons dans la rue, mais pour y combattre, mais armées de toutes pièces, mais avec nos belles robes, avec des robes si belles, que nos mères eussent été honteuses de les porter le jour; nous lutterons de luxe, d'extravagance, de mauvais goût avec les courtisanes. Montjoie ! à la rescousse ! »

Les femmes du monde n'avaient pas pensé, en formant ce projet si tristement réalisé par un grand nombre d'entre elles, qu'elles allaient être honteusement encore battues dans cette lutte.

Une honnête femme ne peut ruiner que son mari; poussée au désespoir, elle peut ajouter la ruine d'un amant.

Mais ces demoiselles en ruinent dix, vingt, cent, successivement et à la fois.

Remontez chez vous et dans vos salons, mesdames; renoncez à la parade devant la porte; laissez la rue à ces pauvres filles qui n'ont pas de salon; reprenez le bon goût de vos mères, qui s'efforçaient d'être inaperçues dans la rue à force de simplicité et de couleurs sombres; rappelez-vous vos grand'mères qui cachaient même leur visage sous un voile, et vos aïeules, qui le cachaient sous un masque, sous un loup.

Ne croyez pas attirer le public à votre théâtre en abaissant le prix des places et en jouant le répertoire du boulevard.

« Ami du peuple, il a longtemps maudit
Les oppresseurs, et lui-même a pâti.

Mais les choses vont mieux : on lui donne une place.

Et puis après...., de guerre lasse,
Sur tout le reste il prendra son parti. »

Les femmes s'exposent à recevoir des éclaboussures et quelquefois même des horions quand elles se jettent dans la mêlée. Qu'elles se contentent de nous regarder faire, pour elles, un petit nombre de belles actions et de beaux ouvrages en même temps que beaucoup de crimes, de folies et de sottises.

Mettre un œillet rouge à sa boutonnière : — à dix pas on croit que vous êtes officier de la Légion d'honneur, et à trois pas on voit que vous êtes un imbécile.

On rencontre parfois de ces femmes entourées d'une atmosphère qui vous grise tout d'abord ; lorsque, conformément au programme arrêté des relations sociales, on ne doit, dans une première et une seconde visite, dire que des lieux communs et des banalités ; lorsque, sachant très-bien que vous devez vous en tenir là, à peine de tomber roide mort sous un regard étonné ; lorsque cependant il ne vous vient auprès de cette femme que des idées et des phrases de trentième visite ; lorsque, sachant très-bien que, pouvant tout au plus lui dire qu'elle a une jolie robe, vous êtes obligé de serrer les dents pour empêcher de sortir des paroles comme : « Tu es belle ! je t'aime ; » cela explique que vous vous sentez prodigieusement intimidé pendant que vous lui dites : « Il a fait bien froid aujourd'hui. »

Il vient un certain âge où les femmes pensent qu'elles ont peu de temps à rester agréables (cet âge arrive d'ordinaire lorsqu'elles ne le sont plus), et cherchent à placer ce qui leur reste de beauté, de fraîcheur, d'amabilité, au plus haut intérêt possible ; à l'âge où elles cherchent leur dernier amant et se font une vertu de la

constance, quand les infidélités ne se peuvent plus faire qu'à leur détriment.

Il y a une chose que la nature avait arrangée passablement et que les femmes ont rendue si difficile que je la maintiens impossible : c'est de passer de la dernière jeunesse à la première vieillesse ; c'est de devenir vieille femme.

La nature fait vieillir les femmes par des transitions insensibles ; il faut tant de temps pour qu'une jolie femme ait perdu un à un tous ses charmes, que l'amour est devenu une habitude, et qu'il n'a plus besoin de causes au moment où il cesse d'en avoir.

La femme que l'on aimait encore hier, cessera-t-on de l'aimer demain parce qu'elle a vingt-quatre heures de plus ?

Les femmes ont changé tout cela. Elles dissimulent si bien les premières atteintes des années, elles luttent avec une telle opiniâtreté jusqu'au dernier moment, que le jour où, découragées, elles voient le combat désormais impossible, elles cèdent brusquement, et se laissent être vieilles, passant de la jeunesse à la vieillesse, sans ces transitions que la nature a habilement ménagées comme des crépuscules, ainsi qu'elle n'a pas voulu que le soleil disparût au milieu de son éclat, mais s'affaiblît peu à peu, adoucissant sa lumière, colorant des plus splendides couleurs les nuages où il s'enfonce, et jetant son plus doux regard avant de disparaître.

Qu'une veuve perde un mari vieux, avare et méchant, qu'elle hérite d'une grande fortune et de sa liberté, vous n'en devez pas moins l'engager à ne pas se livrer au

désespoir et à mettre des bornes à sa douleur, en ayant l'air de croire que c'est la loi et l'usage seulement qui l'empêchent de se brûler sur un bûcher.

Aiguille. — Les femmes s'en servaient à une époque où elles comprenaient qu'il était plus beau d'inspirer des vers que d'en faire soi-même. Beaucoup ont remplacé l'aiguille par la plume. Quelques-unes par le cigare.

Il est facile à une femme de se faire adorer, mais bien difficile de se faire aimer. Les hommes hissent les femmes dans des niches dont ils ne les laissent pas descendre ; alors, l'idole, au moindre mouvement, tombe et se brise. Ils donnent des plaisirs à la vanité des femmes, mais rarement du bonheur à leur cœur. Le rôle qu'ils leur imposent est facile à jouer, tant qu'il y a entre eux et elles la rampe, et derrière elles les coulisses où elles peuvent s'habiller et se reposer ; la perspective les sauve. D'ailleurs elles n'ont pas le choix ; une actrice qui ne mettrait ni blanc ni rouge au milieu de toutes les autres qui s'en enluminent, eût-elle le teint le plus frais et le plus pur, paraîtrait une taupe pâle. Une femme naturelle, au milieu de la comédie que jouent les autres, ferait à messieurs les hommes l'effet d'une effrontée drôlesse.

Mais, une fois qu'ils ont obtenu *leurs entrées* sur le théâtre et dans les coulisses, naturellement l'illusion cesse, ils ne les aiment plus parce qu'elles ne peuvent plus les tromper.

Les yeux évidemment sont du visage humain la partie la plus noble et la plus importante; les autres traits sont matériellement formés de chair; les yeux sont composés de corps, d'âme et d'esprit, où plutôt les yeux sont la fenêtre où l'âme et l'esprit viennent se montrer.

Jamais on n'a renversé une idole qu'au bénéfice d'une autre idole.

On a jeté les rois et les grands génies à la voirie, mais on adore les sauteuses et les baladines, non pas même seulement celles qui sont belles, ce qui est après tout une grande supériorité, une grande puissance et une royauté légitime, naturelle et incontestable, mais aussi les plus maigres, les plus laides, les plus jaunes d'entre elles, et simplement parce qu'elles sont sauteuses et baladines.

Autrefois, on leur donnait de l'argent et des diamants, aujourd'hui on leur jette des fleurs, on traîne leurs voitures par les chemins.

Tout est pour elles, même la considération. Aujourd'hui on rirait bien si je disais, ce qui est incontestable, que la plus pauvre, la plus humble des femmes d'ouvriers est mille fois au-dessus de la plus belle, la plus habile, la plus riche de ces filles, au-dessous desquelles je ne vois que les imbéciles qui les adorent et qui leur donnent des fleurs et de l'amour.

Les femmes ne meurent que d'ennui.

Aimez-les, si vous voulez, mais, si vous les laissez s'ennuyer, elles ne feront pas plus de cas de votre amour,

quelque ardent, quelque dévoué qu'il soit, que d'une paire de gants fanés ou d'un chapeau dont la coupe n'est plus à la mode.

S'il y a un moment dans la vie où l'homme a de la grandeur et de la noblesse, où il sent en lui quelque chose qui, gêné par les limites étroites du corps, à chaque instant semble prêt à rompre les liens qui le retiennent, c'est alors que, surpris de nouveaux besoins, de désirs inconnus, il écoute au dedans de lui-même la mystérieuse harmonie de l'âme qui s'éveille, et se voit naître à une seconde naissance ; alors qu'il rêve l'amour ; que cette jeune âme se souvient des anges qu'elle vient de quitter, et cherche sur la terre où placer cet amour divin qui n'a plus d'objet. Heureuse alors la femme qui usurpe ce premier amour ! car il a rarement une femme qui en soit digne ! heureuse si elles pouvaient connaître le trésor de félicité qui est offert ! Mais, pour la plupart, elles méprisent ou dédaignent le jeune homme qui ne sait pas parler l'amour, ce qu'on n'apprend que lorsqu'on n'aime plus ; car, lorsqu'on aime du premier amour, il n'y a pas de langue humaine qui paraisse suffisante. Il faut que l'âme entende l'âme. Elles préfèrent se livrer à des hommes usés et au cœur caduc. Quelques-unes cependant sont plus expérimentées, et s'emparent, comme un oiseleur, de cet amour si pur et si profond ; mais elles n'ont que déceptions et dégoût à offrir en échange. Il faut, pour un premier amour, un premier amour ; ou bien il semble voir une rose qui, plantée dans du fumier, exhale un parfum perdu dans l'odeur fétide qui l'environne, et la tue.

Dès l'âge de six ans, une femme n'a plus guère à gagner qu'en dimensions.

Les petites filles sont des femmes plus petites que les autres, mais ce sont des femmes.

S'il y a des hommes que les femmes n'aiment pas, il n'y en a guère dont elles n'aiment l'amour. Jamais elles n'imaginent une vertu qui consiste à n'exister que pour un seul. Non, la femme la plus héroïquement constante veut bien n'être qu'à un seul, mais elle voudrait que tous les autres en mourussent de chagrin.

Qu'une femme paraisse dans un salon, très-parée, que ses ajustements riches, somptueux, de bon goût, effacent à l'instant ceux de toutes les autres femmes, il lui semble que rien ne manque à son bonheur, et son visage s'embellit de ce précieux triomphe.

Relativement aux femmes et à l'amour, l'homme est bien faible, surtout quand il est fort.

Une femme qui aime un homme d'esprit l'aime beaucoup moins pour l'esprit qu'il a que pour l'esprit qu'on lui trouve.

Les jeunes femmes et les jeunes filles croient qu'il y a deux espèces de femmes, les jeunes et les vieilles, et qu'elles sont de l'espèce des jeunes.

Ce sont les femmes qui mettent un peu d'ordre et de raison dans la société; elles seules ont le courage, dans un salon, d'assigner son rang à un grand poète, à un artiste distingué, fussent-ils pauvres, et de remettre à leur place les gens qui n'ont que de l'argent ou le nom de leurs ancêtres.

Parlez toujours de « la femme » en général avec respect et admiration — mais, à chaque femme en particulier, dites que toutes les autres sont des coquines, ou, qui pis est, des laiderons.

Un homme méchant n'a que sa propre méchanceté, un homme faible a la méchanceté de tous ceux qui l'entourent et le dominant.

Le luxe qui jette tant de femmes au *lupanar* fait bien pis encore lorsqu'il leur fait transformer en *lupanar* la maison de leur mari et de leurs enfants.

Les poètes ne sont plus crottés, ni couverts d'habits râpés; ils ne daignent rêver que sous des arbres dont l'ombre et le feuillage leur appartiennent par des actes authentiques; ils ont remplacé Pégase par de vrais chevaux, l'Hippocrène par le vin de Champagne; mais plus d'études, ni de méditation, ni de douce paresse, ni de fantaisie: il faut écrire quarante volumes par an.

Admiration. Vieux mot. On n'admire plus, — il n'y a pas d'homme, quels que soient son talent, son désintéressement, sa noblesse, — qui ne soit de temps en temps

fort maltraité dans quelque carré de papier. — Quelques personnes affectent encore d'*admirer* les morts, mais c'est pour déprécier les vivants déceimment et plus à leur aise.

Les vers suffisent à la jeunesse et l'enchantent avec raison. Je me rappelle sous quelle humiliation je courbai la tête la première fois que je me résignai à écrire en prose; il me sembla qu'on me coupait douloureusement les ailes.

En effet, à cet âge, on ne connaît pas les nuances; le ciel est bleu; et, quand il n'est pas bleu, il est noir.

L'amour est la vie, ou bien il est la mort.

A cet âge, on dévore la vie à belles dents, on ne sait le goût qu'elle a qu'en gros; plus tard, on la mâche et on distingue les condiments qui l'assaisonnent ou l'empoisonnent.

Il ne suffit pas d'être resté petit, de n'avoir *pas encore* de talent et de n'avoir rien produit, pour se croire et se dire exclusivement « jeune », quelque âge que l'on ait. La jeunesse ne peut pas, comme la noblesse héréditaire, s'accroître par les années. On ne devient pas sculpteur en cassant ou du moins en insultant des statues.

L'Académie a peur des talents qui ont de la sève et de la vie; il lui faut quelque chose d'un peu empaillé : J'ai vu son choix hésiter entre M. Leclerc, fort en thème, et M. Empis, fort en rien. C'est le défaut des corps qui se recrutent eux-mêmes. Un acteur disait en parlant de la

Comédie-Française : « Il ne faut pas admettre d'acteurs de petite taille, parce qu'ils ne s'occuperont plus que de faire entrer de plus petits qu'eux dans la troupe. »

Je ne sais qui proposait quelque chose d'assez bizarre et d'assez raisonnable : « Si on chargeait, disait-il, de nommer nos académiciens les Allemands, qui sont beaucoup plus au courant de la littérature française que les Français eux-mêmes, on aurait des choix très-littéraires et presque toujours très-sensés. »

Je regardais l'autre jour sur une feuille d'un rosier planté au bord d'un ruisseau une goutte de pluie plus brillante qu'une opale; tout à coup elle roula tout le long de la feuille, et tomba dans l'eau de ruisseau, où elle se perdit.

C'est par l'individualité que charme un poète; vous étiez un tout, pourquoi devenir une partie?

Il y a un grand nombre de pierres à la base d'une pyramide; il n'y en a qu'une au sommet.

Le rossignol chante seul dans les buissons en fleurs; les oies volent en troupe.

Vous êtes entré à l'Académie en enfonçant les portes; en vain vous avez caché votre triomphe, en vain vous avez pris une allure modeste et hypocrite : vos confrères malgré eux ont fait comme les vieilles femmes d'une ville prise d'assaut : elles jettent du haut des fenêtres, sur la tête de l'ennemi, tous leurs ustensiles de ménage.

Ce n'était vraiment pas la peine de se faire Victor Hugo pour devenir l'un des quarante.

Mon pauvre Victor, vous voici donc enfin l'égal de M. Flourens! tout le monde dit maintenant que vous voulez devenir député, c'est-à-dire un des quatre cent cinquante.

De succès en succès, si on vous laisse faire, vous arri-

verez à être l'un des trente-trois millions qui composent la nation française.

Lorsque la postérité aura fait son choix et ses triage, ceux qui n'ont écrit que de l'excellent se trouveront avoir un plus gros bagage que les plus féconds

Que l'art retrace ce qui est et fasse des portraits; qu'il s'élève jusqu'à ce qui a été, ce qui sera, ou plutôt ce qui devrait être; qu'il décrive et raconte la terre, qu'il rappelle ou devine le ciel, je n'admets que ce qui atteint son but; j'accepte tout ce qui est réussi.

Pour moi, l'art est *le choix dans le vrai*.

En littérature et en arts, je n'admets que le bon et le mauvais, à divers degrés, bien entendu. Tout est bon qui cause à l'esprit et aux sens un plaisir noble et des sensations agréables; tout ce qui, par une douce violence, élève l'âme au-dessus des choses humaines et l'esprit au-dessus des intérêts matériels et des instincts grossiers, tout ce qui fait se souvenir avec délices; tout ce qui fait oublier avec plaisir; tout ce qui fait rire d'un rire noble, ou même seulement naturel, tout ce qui fait pleurer d'une tristesse suave, tout ce qui berce, endort, éveille, élève l'esprit et le cœur.

Si l'Académie n'avait pas dans son sein ceux qui y sont entrés malgré elle, c'est-à-dire après une lutte longue, acharnée, haineuse, elle n'existerait plus.

Que diable voudriez-vous faire de pire contre l'Académie que ce qu'elle fait elle-même?

Que doit être l'Académie française?

Une assemblée de quarante écrivains chargée de fixer et de polir la langue. Il ne faut pas entendre par là seulement : épilucher des adverbes, écosser des adjectifs et vanner des conjonctions; il faut entendre tout le bien que pourrait faire une critique saine, sévère et libérale à la fois.

Chaque fois que l'Académie nomme un nouveau membre qui n'est pas un écrivain, elle s'annule d'un quarantième.

Chaque fois que l'Académie, nommant un écrivain, ne choisit pas le talent le plus grand et le plus réel de ceux qui ne sont pas encore de l'Académie, elle se diminue dans une occasion de s'accroître.

Il semblerait naturel que la critique fût dévolue de droit aux écrivains arrivés au bout de la carrière, que les *anciens*, *seniores*, fussent les législateurs.

L'usage en a décidé autrement; ce sont les débutants imberbes qui appliquent les lois, en attendant qu'ils les connaissent et soient capables de les suivre; ce sont les écoliers qui donnent des fêrules aux maîtres. Il est vrai que, plus tard, ils n'oseraient plus; à peine auraient-ils un peu de talent, qu'il leur viendrait du respect pour le génie.

Dans les procès de la presse, le jury qui prononce a aussi un jugement à entendre, à subir à son tour. Si le journal incriminé gagne son procès, il appelle les jurés « sauvegardes des libertés de la France » et raconte comme quoi il a été acquitté par l'*élite du pays*. S'il est, au contraire,

condamné, le jury est une « institution usée », et « le journal a succombé devant de stupides bourgeois. »

Le bonheur légitime est si cher aujourd'hui,
Que, pour peu qu'un jeune homme soit d'ordre et de conduite,
Au banquet de l'amour il vit en parasite,
Et n'ose plus aimer que la femme d'autrui.

Nous vivons dans un temps où, si quelques-uns trouvent les galères à moitié chemin du pouvoir et de la fortune, il en est d'autres qui trouvent la tortue et le pouvoir à moitié chemin des galères.

Aujourd'hui, on ne peut plus guère être *spadassin* ni *bretteur*, on serait déshonoré et facilement ridicule; les mœurs ont beaucoup fait pour la répression du duel; on pourrait citer même plus de gens qui ne se battent pas assez que de gens qui se battent trop.

Laissons subsister le peu qui reste de duel, pour sauver le très-peu qui reste de politesse. — Supposons le duel réellement aboli, et je refuserais net de donner le bras à une femme pour traverser la rue. Il faut bien laisser quelque gêne à l'audace et à la lâcheté.

Si l'on veut proscrire le duel, il faut punir, avec plus de rigueur que le duel lui-même, une insulte qui rend le duel nécessaire pour l'insulté, sous peine de déshonneur.

Il faudrait qu'un homme qui donne un soufflet à un autre fût traduit en cour d'assises sous prévention de tentative d'homicide.

Vous ne le ferez pas. Eh bien, vous ne proscrirez le duel

qu'entre gens qui ne se battraient pas, même sans votre défense.

Un célèbre maître d'armes, Grisier, l'a dit avec raison, les témoins tuent plus de gens que les armes.

Quand, dans un duel, on a blessé son adversaire, on est traduit en police correctionnelle, sous l'inculpation de coups et blessures, et on est condamné à la prison, à l'amende, etc., etc.

Mais, si on l'a tué, on est traduit devant la cour d'assises et en butte à une accusation capitale, laquelle est toujours suivie d'un acquittement, attendu que la gent gauloise est toujours la gent porte-épée; attendu surtout que la peine serait en disproportion monstrueuse avec le délit. En effet, le jury, suivant l'accusation sur ce terrain de fantaisie, déclare inévitablement l'accusé non coupable, de telle sorte qu'on peut tuer impunément son adversaire, mais qu'on est puni sévèrement de le blesser.

Si deux hommes se battent à l'épée, il n'y a pour chacun d'eux que deux chances, une bonne et une mauvaise; un des deux sera touché, lui ou moi.

Au pistolet, il y a trois chances : lui, moi, ou personne.

C'est-à-dire que chacun des combattants a deux chances favorables contre une mauvaise.

C'est ce qui séduit les témoins et ce qui leur fait prêter les mains à des rencontres auxquelles ils refuseraient d'as-

sister si l'un des deux adversaires devait nécessairement être au moins blessé. C'est ce qui amène ces duels pour la galerie, où tout le monde joue sur la troisième chance, le double zéro, où les combattants s'en veulent si peu, qu'ils se contentent d'une opération qui ne prouve qu'une chose, à savoir, que les deux adversaires tirent également mal le pistolet.

Un homme qui a adopté une profession dont la règle lui défend une réparation par les armes, doit s'abstenir sévèrement de toute insulte, de toute forme de discussion même, capable de faire des blessures pour lesquelles les mœurs exigent ce genre de réparation; et on ne doit pas admettre la prétention qu'ont certains avocats ou certains prêtres d'abriter l'insolence sous leurs jupons.

Il n'est pas rare de voir une femme d'une beauté assez ordinaire raconter volontiers avec un apparent dépit, qui dissimule très-mal ou très-peu une vive satisfaction, qu'elle ne peut sortir sans être suivie, que les hommes sont bien ennuyeux, etc.

En même temps, on voit des femmes d'une grande et incontestable beauté n'être jamais suivies par personne, ne jamais savoir l'opinion des passants sur leur compte, et traverser sans périls et même sans inconvénients les parages les plus fertiles pour les autres en dangers et en aventures. On ne sait pas jusqu'où va la timidité des hommes; — pour ma part, je suis dans les circonstances ordinaires de la vie à peu près aussi résolu qu'un autre, — eh bien, je déclare qu'une fille de seize ans m'intimidera jusqu'à la

confusion quand elle voudra, non pas par de grands mots et par des phrases de livres, mais par l'aspect de la candeur, de la dignité et de la réserve.

Une femme trop suivie ou trop complimentée dans la rue doit s'en offenser et s'en affliger, puis exercer sur sa tournure, sur sa démarche, sur ses airs de tête, sur sa toilette, une sévère attention. Il y a quelque part un point qui dénote ou fait supposer, probablement très à tort, une femme un peu légère, un peu facile, qui donne des espérances au renard et au loup; une femme qui ne tient pas bien son fromage, et qu'on peut aller attendre dans le lit de la mère-grand.

Toute femme trouve un homme faible et un peu bête, chaque fois qu'il fait pour une autre ce qu'elle ne trouve que juste et raisonnable que l'on fasse pour elle.

Presque tous les hommes sont, sous le rapport de l'amour, comme les poules sous le rapport des œufs.

Les fermières laissent toujours un œuf dans le nid où elles veulent que les poules aillent pondre.

Les hommes ne portent leur cœur que dans le nid où ils en voient d'autres.

Autrefois, un grand nombre de femmes, lorsque arrivait l'heure fatale où elles ne pouvaient plus se cacher que l'amour ne voulait plus d'elles, prenaient le parti d'y renoncer et entraient en religion. Aujourd'hui, beaucoup d'entre elles entrent en feuilleton et publient leurs confessions, qui consistent surtout à raconter les péchés des autres.

Pour celles qui suivent l'ancienne méthode et qui ne se confessent qu'à un directeur, elles, elles y trouvent une volupté un peu amère peut-être, mais qui n'en est pas moins une volupté. Je n'y connais pas de plus grande analogie que celle-ci : un taureau couché sur une épaisse litière, près de son râtelier vide, et ruminant, c'est-à-dire rappelant de ses *estomachs* une nourriture qu'il mâche et savoure encore une fois.

La pénitence est le dernier péché des femmes.

Un peu de beauté, médiocrement d'esprit et pas du tout de cœur, et tu gouverneras les hommes !

On se fait une parure d'une douleur éclatante : la perte d'un époux va bien aux blondes à cause du deuil, et à toutes les femmes à cause de l'exhibition publique de vertus qu'elle autorise.

Quand les âmes vont à l'église pour montrer leurs

robes neuves et critiquer les robes des autres femmes; quand elles s'agenouillent en donnant à leur taille et à leurs formes la grâce et les attitudes les plus capables de fixer l'attention des fidèles de l'autre sexe; quand, tout en priant Dieu, elles ne négligent rien pour le faire oublier, croyez-vous que ces prières, même dites en latin, parviennent jusqu'au trône de l'Être suprême?

Non, non. Toutes les prières sont triées et vannées par les anges qui planent au-dessus des églises; ils prennent les prières impures, les prières seulement marmottées des lèvres, les prières contre le prochain, les prières hypocrites, et les rejettent comme de viles épiluchures que le diable ramasse.

L'honneur de l'homme consiste dans la bravoure, celui de la femme dans la chasteté.

Mais, lorsqu'un homme a besoin de faire ses preuves, c'est au grand jour, c'est devant des témoins et amis, en face d'un ennemi déclaré. — Généralement, ces occasions ne lui arrivent pas avant l'âge de vingt et quelques années. — Si l'instinct de la conservation lui parle tout bas, l'orgueil lui parle à haute voix, et la gloire récompense son courage; d'ailleurs, une fois l'épée à la main, l'instinct de la conservation se joint à l'orgueil. La femme, au contraire, a à défendre son honneur lorsqu'elle est encore un enfant, car la loi la considère comme mineure longtemps après qu'elle peut être amante, mère et perdue.

C'est dans l'ombre, en cachette, sans témoins, sans aucune chance de gloire; car, dans les combats qu'elle a à soutenir, on sait les défaites et on ignore les victoires. L'homme qui se bat se bat contre un autre homme qui veut le tuer. Il est naturel de se défendre; mais, à la femme,

son ennemi ne lui demande que ce qu'elle a envie de donner. Elle a donc deux adversaires, l'agresseur et elle-même.

Dans l'éducation actuelle des femmes, on suppose, dans l'avenir, beaucoup plus de reines, de duchesses, de *bankières* qu'il ne peut y en avoir, et beaucoup plus de courtisanes qu'il n'en faut.

« N'avoir pas le plus petit reproche à se faire, » avoir donné son cœur, son âme, son esprit à un autre, rêver, rêver sans cesse à lui, devenir distraite, indifférente pour son mari et ses enfants, et les trouver importuns; MAIS ne permettre à l'objet de toutes ses pensées aucune privauté physique, de quoi on se sent si fière, et on sent son mari si indigne, si monstrueusement ingrat, qu'on le hait de toute la vertu que l'on conserve.

Si on se refuse aux entraînements vers un autre, on se croit, ou du moins on se donne le droit de manifester une profonde répugnance pour son mari : il est juste qu'il paie le prix du sacrifice qu'on lui fait.

Il y a un degré plus grave encore peut-être, c'est celui où une femme passe de la première situation : « ne pas avoir le moindre reproche à se faire, » à la seconde, qui a pour titre : « respecter ses devoirs et se conserver pure à son mari; » à ce point-là, ça va déjà très-mal.

On passe des heures entières avec l'objet aimé, la main dans la main, les deux âmes voluptueusement réunies entre les deux paumes serrées, on laisse baiser ses cheveux, on se laisse étreindre sur une poitrine haletante.

Un baiser permis au front s'égare et effleure les lèvres. Mais, par exemple, on n'ira pas plus loin, « on respecte

ses devoirs, on se conservera pure à son mari, » et on — le lui fera payer.

Il y a des folies que les femmes ne pardonnent pas aux hommes, des fautes que les hommes ne pardonnent pas aux femmes : ce sont les folies que les hommes font pour d'autres femmes ; ce sont les fautes que les femmes font pour d'autres hommes.

Un mari ne vous doit que l'intérêt de son fonds d'amour, tandis que l'amant peut manger, à vos pieds, le fonds et le revenu ; quand il est ruiné, il s'en va.

Incontestablement, c'est de seize à trente ans que les femmes exercent autour d'elles la plus grande influence. Puis cette influence va toujours diminuant, à mesure qu'elles deviennent raisonnables.

On peut, à la rigueur, savoir qu'une belle femme mange et boit ; on ne doit pas supposer un moment qu'elle digère.

Certaines femmes veulent se faire une parure de la propreté ; elles l'érigent en enseigne, elles mettent écriteau de propreté, elles ne manquent pas une occasion de dire qu'elles prennent beaucoup de bains, qu'elles adorent les

bains; elles exagèrent le temps qu'il *leur faut* pour leur « toilette », elles signalent la malpropreté des autres femmes; en cela, comme en beaucoup d'autres circonstances, elles ne pensent pas qu'en attaquant leur sexe, elles se font à elles-mêmes des éclaboussures. — Tant dire qu'on se nettoie, attache l'esprit à l'idée du besoin que l'on en a. Tout homme qui est ou qui a été amoureux ne pense pas qu'une femme est un être nettoyé; il pense que c'est une nature pure et immaculée. Il ne faut pas détruire ces idées-là.

J'entends dire partout : « Cécile est vertueuse.
 Pourtant elle est avare, égoïste, envieuse.
 Tous les vices! Un seul cependant excepté :
 Elle n'a pas d'amant, dit-on. » La bonne apôtre!
 C'est que ce vice-là ne peut être goûté
 Sans faire en même temps plaisir à quelqu'un d'autre.
 Cécile est chaste, oui, mais par méchanceté.

Je défie l'homme qui déplaît à une femme de l'étonner par aucun forfait, et d'imaginer quelque chose d'assez horrible pour qu'elle hésite à l'en croire capable. Devant les tribunaux, si un homme est accusé de plusieurs crimes, les peines des crimes moindres se confondent avec les peines des gros crimes; pour les femmes, le gros crime, c'est de leur déplaire.

Les femmes ont le rare privilège de ne voir qu'une des faces des choses à la fois; c'est ce qui fait qu'elles sont bien plus braves que les hommes.

Une femme a mis, un jour, par hasard, un air inspiré ou mélancolique sous un bonnet ou un chapeau neuf. Elle a trouvé que cet air lui allait bien; elle l'a gardé ou, du moins, elle le remet de temps en temps; elle le conserve dans son arsenal. Mais cela ne prouve pas qu'elle est inspirée et mélancolique; c'est une manière d'être jolie et voilà tout.

Il lui fallait, quand elle était jeune et belle, vingt mètres de moire pour balayer les rues; aujourd'hui, sa beauté est fanée; il faut balayer ces mêmes rues avec un balai de six liards.

La perfection où les anciens ont porté la statuaire s'explique beaucoup par le costume des femmes grecques qui ne mentait pas, et par de belles formes non soumises à la mode que leurs yeux étudiaient sans cesse.

Une chose me frappe désagréablement dans la société. Selon moi, les femmes du monde savent beaucoup trop bien ce qui se professe dans l'autre monde, c'est-à-dire dans le monde des actrices et des courtisanes, et s'en informent avec beaucoup trop de curiosité.

Telle femme comme il faut vous dira le nombre des châles de mademoiselle D..., et vous demandera qui lui a donné cette magnifique aigrette de diamants qu'elle portait l'autre jour aux Italiens. Une autre vous signalera au bois de Boulogne la voiture de mademoiselle O... Une troisième vous désignera par qui est entretenue mademoiselle N..., et vous dira avec une sorte d'importance : « Ma couturière habille madame B...; elle m'a montré quatre robes qu'elle

lui fait en ce moment. » Suit la description des quatre robes. Les femmes du monde, pour retenir les hommes dans leurs salons, ont sottement fait des concessions, et ont permis toutes sortes d'infractions aux usages de la politesse; si bien que, les unes montant, les autres descendant, elles sont moins séparées qu'autrefois.

Disons cependant aux femmes du monde que cette connaissance de la Vénus mercenaire et l'attention presque envieuse qu'elles lui accordent est et sera toujours du plus mauvais goût. Quant aux hommes qui, devant les femmes, ont de pareils sujets de conversation, je suis fâché d'avoir à leur dire qu'ils sont mal élevés.

Je suis assez découragé de l'observation, surtout auprès des femmes. Les verres les plus grossissants vous trompent encore à chaque instant. Quand vous avez bien observé, quand vous avez bien rassemblé toutes les circonstances, colligé les gestes, creusé chaque parole, interprété chaque regard, commenté jusqu'au silence, vous dites : « Voici ce que cela veut dire. » Eh bien, regardez un peu plus longtemps et un peu plus soigneusement, et vous serez forcé d'ajouter : « A moins que ce ne soit précisément le contraire. »

Il est à remarquer que c'est à ce sexe faible que la société impose de résister à ses penchants, et de les vaincre, de triompher de la nature même et de maîtriser les instincts les plus impérieux et les plus invincibles.

En général, on est peu d'accord sur la beauté : le plus grand nombre la fait consister dans certaines proportions et dans une régularité convenues; d'autres reconnaissent seulement la beauté à l'influence qu'elle exerce et à l'impression qu'ils en reçoivent. Je crois que ceux-ci ont raison. Entre la beauté qui se prouve et la beauté qui s'éprouve, le choix ne saurait être ni bien long ni bien douteux.

Il y a une chose dont il serait dangereux que les femmes s'aperçussent, c'est qu'il n'est pas d'amants aussi aimables, aussi dévoués que ceux qu'elles rendent malheureux.

Quand une femme, sa toilette finie, va sortir et qu'elle dit à sa femme de chambre : « Suis-je propre? » la réponse la plus modérée qu'elle attende est celle-ci : « Madame est ravissante. »

C'est un grand avantage pour une femme que d'être *autre* — et le plus autre possible.

Une femme qui se jette dans les querelles politiques n'en a pas pour un an de sa beauté.

On ne prouve rien aux femmes ; elles ne croient qu'avec le cœur ou l'imagination.

Voici une définition du mot « habillée » comme l'entendent beaucoup de femmes du monde :

Moins on est vêtue, plus on est habillée.

Les femmes, pour la plupart, ne nous aiment pas ; elles ne choisissent pas un homme parce qu'elles l'aiment, mais parce qu'il leur plait d'être aimées par lui.

Le déguisement de certaines femmes en hommes réussit auprès de certains hommes. De même que les hommes de petite taille aiment les grandes et grosses femmes, et ne sont pas volontiers amoureux à moins de cent cinquante kilogrammes de beauté, les hommes d'une âme faible, d'un esprit étroit, préfèrent naturellement les femmes énergiques et viriles, et ce goût, non-seulement avoué, mais affecté, leur présente de plus l'avantage de les déguiser eux-mêmes en gaillards terribles, car le mâle d'une lionne est un lion ; c'est ce qui a fait depuis quelques années le succès d'un certain nombre d'empoisonneuses. Mais remarquez cependant que les femmes ne sont pas de bonne foi dans leur regret de ne pas être nées hommes ; en effet, au moment même où vous leur entendez réclamer avec le plus d'insistance le partage de nos privilèges et de nos corvées, elles n'entendent pas abandonner la moindre partie de leurs avantages, et la femme qui vous dit avec dédain : « Je suis peu sensible aux feints hommages et aux hypocrites respects que vous nous accordez en place de la liberté », se trouvera fort scandalisée si vous négligez de ramasser son mouchoir qu'elle aura laissé tomber dans la chaleur de sa plaidoirie.

De même qu'en donnant la main à un homme on doit

ôter son gant, parce que la poignée de main est un signe de bonne foi et de confiance, l'ancienne civilité avait très-délicatement institué qu'un homme ne devait jamais présenter la main à une femme que gantée. On paraît aujourd'hui ne pas comprendre tout ce que ce respect habituel ajoute de ravissements à l'amour.

L'actrice qui se marie semble divorcer avec le public.

Toutes les nations ont dans leur histoire un jour, où elles ont été asservies au dedans par le capitaine auquel elles avaient confié le soin de les défendre au dehors.

J'ai souvent cherché la cause qui fait qu'on est si fort irrité contre quelqu'un qui vit dans la solitude. Est-ce donc que les gens ont besoin de tant de spectateurs pour les belles choses qu'ils disent et qu'ils font, qu'ils ne vous permettent de vous absenter que pendant leurs entr'actes d'héroïsme et de grandeur?

Est-ce que l'homme qui vit seul semble dire aux autres un peu trop orgueilleusement qu'il n'a pas besoin d'eux?

Est-ce que l'homme qui vit seul est pour les autres un ami de moins à duper, à exploiter, à trahir, une victime dont on fait tort à leur avidité, à leur méchanceté?

Est-ce que l'homme qui vit seul paraît dire, en se retirant du commerce des hommes : « Je ne veux plus vous donner mon amitié pour votre amitié, mon esprit pour

« votre esprit, mon dévouement pour votre dévouement, ma bonne foi pour votre bonne foi, parce que je vois que c'est un marché dans lequel je suis toujours dupe et toujours volé? »

J'ai signé tout ce que j'ai écrit, j'ai écrit tout ce que j'ai signé. Cherchez une ligne que j'aie écrite sous la dictée d'un intérêt que je ne puisse avouer hautement. Cherchez une ligne que j'aie effacée par une crainte autre que celle d'être injuste.

On m'a quelquefois querellé sur ma prétendue sévérité à l'égard des femmes. En quoi consiste cette sévérité? C'est celle que j'ai envers mes violettes quand je les sarcle, envers mes rosiers quand je les taille.

Il y a des améliorations ou des mesures que je demande depuis trente ans sans que l'exécution en soit plus avancée que le premier jour.

Je n'y renonce pas.

Je sais que beaucoup de graines que je sème ne lèveront pas, mais on voit fleurir la giroflée parfumée dans les fentes des vieux murs.

Aussi, je jette les graines par poignées, en divers terrains, en diverses saisons ; il y en a toujours quelqu'une qui finit par trouver un terrain plus ou moins fertile.

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que ce soit moi qui respire le parfum des fleurs dont j'aurai semé les graines.

Je n'appartiens à aucun parti : je juge les choses à mesure qu'elles arrivent, les hommes à mesure qu'ils se manifestent ; je prends peu de choses au sérieux, parce que, n'ayant besoin de personne que de mes amis, et ne leur demandant que leur amitié, je sens, je vois et je juge avec le sang-froid et la gaieté tranquille d'un spectateur passablement assis.

Je n'ai cessé d'être timide que le jour où je suis entré dans un salon que je savais m'être hostile ; mais, ce jour-là, ma timidité est morte de peur d'avoir l'air d'une lâcheté.

Placé par mes goûts, par mes idées, par mes habitudes, en dehors de toutes les ambitions ; ne désirant rien, et, par conséquent, ne redoutant rien de ce qu'on désire et de ce qu'on redoute, je vois les choses à peu près ce qu'elles sont, et il en est bien peu que je puisse prendre au sérieux.

Consultant à la fois la nature de mon esprit et la nature des choses et des gens que j'attaque ; considérant que beaucoup de choses humaines sont des outres gonflées de vent, j'ai divisé mon glaive en une multitude d'épingles ; quelquefois une seule piqure suffit pour crever et aplatis l'ennemi ; alors je l'abandonne et n'en parle plus ; mais d'autres ont la peau plus épaisse, et, d'épingle en épingle, il faut que le glaive y passe tout entier.

Je n'ai pas cette prétention de croire que les abus, les injustices, les absurdités que j'ai touchés en passant

soient, par cela seul, détruits; hélas! dans une guerre sans relâche de trente années, je n'ai remporté de victoire complète que sur trois ou quatre infamies et autant de sottises; — les autres sont debout et il faut que je les attaque encore. — Il y a dans la mission que je me suis donnée un côté sérieux, dont je ne me vante pas, et que je dissimule au contraire de mon mieux.

J'ai fait avec la société, comme les marchands avec les affaires: — quand ils ont fait fortune, *ils se retirent*. La fortune que j'ai faite se compose de l'indifférence et du dédain de tout ce qu'on se dispute, de tout ce qui est le but de votre vie, et la cause de tous vos chagrins et de toutes vos joies, de tous vos combats, de toutes vos défaites, de tous vos triomphes.

Il y a des vertus de peuple que le monde méprise naturellement et sans affectation, il n'y prétend pas plus qu'à porter un sac de farine.

Ainsi, les croix d'honneur ont été acquises, et j'en parle de celles qui l'ont été le plus légitimement, pour avoir tué un peu de monde. Quand un homme du port, un marin, un pompier, expose sa vie pour sauver celle d'un autre homme, on lui donne une médaille à laquelle ne sont attachés aucuns honneurs; la conséquence morale en est bizarre. J'ai reçu, il y a trente ans, une de ces médailles, que je porte quelquefois et dont je suis plus fier que je ne le serais d'aucune décoration que je connaisse. Eh bien, j'ai vu dans le monde bien des gens qui auraient senti

germer en eux une grande estime pour moi, s'ils m'avaient vu obtenir la croix d'honneur, même par les moyens les moins honorables, et qui trouvaient ma médaille ridicule. Les journaux mêmes s'en sont parfois égayés, quelques caricatures ont été faites à ce sujet : il m'a été impossible de trouver le côté plaisant de cette affaire.

Quand on émet une idée utile, beaucoup de gens la laissent passer sans rien dire ; puis, plus tard, quand ils espèrent qu'on ne l'a pas remarquée, ou qu'on l'a oubliée, ils l'émettent à grand bruit, la donnent comme leur, et si vous vous avisez de dire : *Me, me, adsum qui feci!* « C'est moi qui suis l'auteur ! » on vous accuse de vanité, comme ferait un voleur qui vous accuserait d'avarice si vous réclamiez votre bourse qu'il essaie de vous arracher.

Dans le choix du petit nombre des lieux que j'ai habités, j'ai toujours eu soin de me placer de façon à voir librement le soleil couchant. Le choix et l'orientation des fenêtres a été le plus grand luxe de mes habitations.

J'ai trois cachets ; l'un est en allemand : *Einerley*, et veut dire : « Ça m'est égal. »

Celui-là, je l'ai fait graver lorsque j'étais plus jeune ; il est un peu sanfaron ; aujourd'hui, ayant été forcé de reconnaître mes faiblesses, je ne m'en sers que rarement.

Le second est un hommage que, après m'être examiné, je

me rends à moi-même, je l'ai emprunté à Aristophane et à Térence : αὐτο-ίτος, — *ipsissimus*, — tout à fait moi-même.

Le troisième : *Je ne crains que ceux que j'aime*. Je pourrais ajouter : « Mais je les crains beaucoup. »

En effet, ceux-là seuls peuvent voir, toucher et blesser mon cœur, qui, pour eux, est ouvert et découvert ; les autres ne peuvent atteindre que la peau, et la peau est endurcie.

Il y a des gens qui, lorsque je suis passé et un peu loin déjà, prennent une poignée de boue, essaient de me la jeter et n'atteignent que rarement mes bottes. Il n'y a rien de sali, pas même leurs mains, qui étaient déjà sales. — Ah ! si... peut-être bien la boue, car la lâcheté salit tout.

En général, on gourmande beaucoup un auteur qui parle de lui-même ; il semble, au premier abord, difficile d'accorder ce blâme avec la curiosité qu'ont les gens de savoir les plus petits et les plus intimes détails de la vie et les habitudes des hommes qui s'élèvent... tant soit peu au-dessus de la foule par le hasard ou par le talent. Ces deux choses cependant proviennent de la même cause. On aime à trouver dans les hommes auxquels survient la célébrité des coins par lesquels ils rentrent dans les proportions communes, des côtés par lesquels on reprend sur eux l'avantage qu'ils ont pris d'autres côtés. La curiosité qu'on a pour eux n'est donc nullement bienveillante, et elle ne peut être satisfaite par les indications au moins indulgentes qu'ils donneraient eux-mêmes ; il vaut mieux que les renseignements soient moins certains, pourvu

qu'ils soient plus fâcheux. Il n'est fable si grotesque sur un homme en vue qui ne soit accueillie par le public, et avec une confiance sans bornes.

Qu'un homme manifeste un amour inflexible du vrai et du juste, doublé d'une haine sincère de l'absurde et de l'injuste : ceux dont l'absurde et l'injuste sont le patrimoine, d'accord avec ceux qui ont pris la profession de les attaquer, comme ils auraient pris celle de serblantiers : ceux qui tiennent beaucoup au succès de leurs plaidoiries, mais pas du tout au succès de leurs causes ; qui attaquent les abus, non pour les détruire, mais pour les conquérir ; ces deux classes réunies font semblant de ne pas savoir que cet homme existe. Cependant ils l'écoutent, le lisent et prennent des notes. Si cependant ils s'aperçoivent un jour que quelques passants se sont arrêtés et écoutent, ils usent d'une dernière ressource.

— N'est-ce pas, disent-ils aux passants, que cet homme a beaucoup d'esprit, et que ce qu'il dit est tout à fait drôle et plaisamment débité ? Il est impossible de faire de plus charmants paradoxes. Ces esprits légers ont réellement beaucoup de charmes.

J'ai été pauvre, et je ne suis guère plus riche aujourd'hui et il m'en est resté un tact merveilleux pour discerner la pauvreté, d'un coup d'œil, à travers les nobles mensonges de la fierté, à travers les touchantes ruses de l'orgueil.

Hier, un enfant est entré dans mon jardin, il a entouré de petits bâtons un espace de terre long et large d'un pas; puis il a cueilli des roses, et les a plantées en enfonçant la queue dans la terre; il a fait de même d'un très-bel oeillet.

Quand je suis rentré, j'ai senti un vif mouvement d'impatience, et, si l'enfant avait été là, il est probable que je l'aurais grondé sévèrement; mais il était sorti, heureusement pour lui que j'aurais effrayé, heureusement pour moi qui n'aurais pu guère manquer de dire des sottises.

Ne le voyant pas, j'ai un peu réfléchi, et je me suis rappelé que je fais précisément comme cet enfant : avant d'avoir un jardin à moi, je me promenais librement dans les bois et sur les rivages des fleuves et de la mer; un jour, j'ai acheté un grand carré de terre que j'ai entouré de pierres en forme de mur, et j'ai planté dedans des arbres et des fleurs enlevés à toute sorte de terrains. L'enfant pouvait se promener dans tout mon jardin, voir, respirer toutes les fleurs; il a mieux aimé entourer un petit carré, et y piquer deux ou trois de ces mêmes fleurs, exactement comme moi; seulement cela ne lui a coûté que le temps de le faire, et moi j'ai donné de l'argent. Puis, quand son jardin a été fait, il l'a laissé là, a été s'amuser à autre chose et l'a oublié; tandis que moi, avec ce carré de terre, j'ai acheté mille et mille soucis.

Si le vent mugit en fureur, autrefois il cassait un arbre, et c'était un spectacle pour moi; aujourd'hui, il brise un de mes arbres, et c'est une crainte avant, un regret et une perte après.

J'aimais les vieux murs ruinés tombant en poudre, sur lesquels végètent les giroflées, et servant de retraite aux lézards; aujourd'hui, j'ai presque envie de faire réparer mon mur dont quelques pierres se sont détachées.

Je sais très-bien la puissance de la plaisanterie, c'est une arme que j'ai choisie avec préméditation; rien ne m'empêchait de prendre tout d'abord, comme bien d'autres, le fusil anonyme qui tue de loin, la massue, la hache, la pertuisane, etc., mais, comme je l'ai dit, j'ai « divisé le glaive en des milliers d'épingles »; c'est pourquoi je ne plaisante pas au hasard : je plaisante un peu de ce qui est ridicule, et beaucoup de ce qui est méchant.

Mon jardin de Sainte-Adresse qu'on a fini par me voler, m'avait fait renoncer à ma part du reste du monde. Je n'ai plus rien, j'ai reconquis les vastes forêts, et la mer immense, et les hautes montagnes, et les splendeurs du ciel. Je suis libre depuis que je ne possède plus rien. O propriété! idée bizarre, rêve malsain qui inspire aux hommes tant de haines et de bassesses, qui leur fait commettre tant de crimes et de lâchetés! o désir bête d'avoir à soi un bocal avec des poissons rouges qu'il faut garder et défendre, et qui vous empêche de jouir des grands fleuves, et des lacs, et de la mer!

Je n'aime pas les assemblées où il n'y a pas de femmes; je ne comprends plus très-bien pourquoi on parle, pourquoi on écrit, pourquoi, en un mot, on cherche de la gloire ou des succès, quand je n'ai pas de femmes devant les yeux; lorsque, dans la fleur de ma vie, j'ai rêvé des couronnes, ce n'est jamais sur ma tête à moi que je songeais à les mettre.

On m'a quelquefois reproché en politique de n'avoir pas « de couleur ».

Ne pas avoir de couleur, c'est ne suivre de règle que le sens commun, c'est blâmer le mal, louer le bien, rire du ridicule, quel qu'en soit l'auteur; c'est garder entre tous les partis du bon sens, de la bonne foi, du jugement et de l'esprit.

Il y a deux sortes de paradoxes :

Le premier se fait en affirmant le contraire de toute opinion reçue, seulement *parce que c'est une opinion reçue*; le deuxième se fait en affirmant ou en niant une chose *quoique* l'on se trouve en opposition avec une opinion reçue. Je défie que l'on trouve, dans les volumes que j'ai écrits; un seul paradoxe qui appartienne à la première classe.

Ce n'est pas ma faute si une opinion est souvent d'autant plus absurde, qu'elle a plus de partisans et qu'elle est plus généralement acceptée;

Si on ne dit la vérité sur un point qu'après avoir épuisé, sur ce même point, toutes les formes et toutes les transformations du mensonge.

Il n'y avait sur le soleil et la terre que deux opinions à émettre : la terre tourne ou le soleil tourne; est-ce ma faute si on a pendant tant de siècles choisi le soleil, et si on a un peu brûlé ceux qui pensaient autrement?

Je dois à M. *** personnellement de la reconnaissance pour avoir fait applaudir à l'Académie une phrase de moi qu'il a bien voulu patronner en la prenant sur son compte, et en disant de M. de Campenon ce que j'avais dit de moi-même dans *les Guépes*.

« J'étais très-pauvre alors, je ne suis pas beaucoup plus riche aujourd'hui, et je n'en suis ni honteux... ni même fier. »

J'ai été fort aise de voir cette phrase se produire devant cette belle assemblée en habit tout brodé de feuillage, en castor neuf et en gants blancs; elle avait ainsi très-bon air, et je lui ai trouvé des beautés que je ne lui avais pas soupçonnées quand elle était tombée de ma plume.

« Eh bien, dis-je, ça m'est égal!

— Cependant....

— Il y a bien peu de chose qui puisse m'atteindre quand arrive la floraison du lilas; c'est une des grandes fêtes de la nature, et j'y suis particulièrement invité. »

Voici ce qu'on pronostiqua sur moi à mes parents :

« Comme les hommes n'appellent sages que ceux qui ont précisément la même folie qu'eux, il risquera fort de passer pour fou, ayant aussi sa folie, mais sa folie à lui; n'ayant jamais la folie régnante du moment, il marchera le plus souvent à l'encontre de la foule; ses côtes sont dévouées aux coudes des passants. Il ne réussira à rien, ni en politique, ni en littérature.

» Jamais il ne sera porté par une coterie, jamais il ne pourra partager la fortune d'un parti; il marchera seul, et, à la fin de sa vie, il se sera promené et ne sera pas arrivé. Vous serez bien heureux s'il ne passe pas pour un ennemi public, et s'il n'est pas traité comme tel. Il peut compter sur deux choses : la haine des méchants intelligents et le dédain des méchants imbéciles. C'est un enfant dont vous n'aurez guère d'agrément. »

Les signes que j'ai laissés sur ma route ressemblent beaucoup à ceux qu'avait semés le Petit-Poucet dans la forêt. Les bonheurs sont des miettes de pain que les oiseaux ont mangées ; les douleurs, des cailloux que je retrouverai plus sûrement, car les bonheurs ont été souvent des rêves, des espérances ; les chagrins ont été réels et palpables.

Je n'élève guère la voix pour demander de ces libertés métaphoriques qu'on appelle libertés politiques, et qui ne sont que des esclavages et des ennuis, ou le droit de faire et surtout de dire certaines sottises.

Je n'ai jamais demandé pour le peuple le droit d'aller voter dans les collèges électoraux, c'est-à-dire d'aller perdre son temps, qui est le capital du pauvre, à s'aller faire prendre à toutes sortes d'hameçons, ni la liberté de casser les réverbères, me défiant singulièrement d'une liberté qui a pour invariable résultat de conduire les gens en prison ; mais j'ai demandé que le pain de quatre livres pesât quatre livres ; j'ai demandé que les entrepreneurs des chemins de fer ne fussent pas autorisés à traiter le peuple comme des bestiaux ; j'ai demandé que les impôts pesassent sur le luxe et non sur les besoins ; j'ai demandé que la justice fût gratuite pour les pauvres, de façon que tout le monde eût le moyen de ne pas aller aux galères, et que le plus grand crime, le plus sévèrement puni par les lois humaines, ne fût plus le crime de n'avoir pas d'argent.

Je n'ai pas exigé des fonctionnaires du gouvernement qu'ils fussent *indépendants*, c'est-à-dire perfides et voleurs ; ni des soldats qu'ils eussent des *baïonnettes intelligentes*, c'est-à-dire qu'ils fussent indisciplinés et traîtres.

Heureux ceux qui peuvent finir leur vie là où ils l'ont commencée, qui peuvent monter à pas lents cet escalier de pierres moussues qu'ils franchissaient autrefois d'un bond; cet escalier de huit marches qui conduisait à un certain jardin, et, à chaque marche, où le poids de l'âge les oblige à s'arrêter, retrouver un souvenir qui refléurait dans les fentes de pierre avec la giroflée jaune, et s'exhale de sa corolle en même temps que son parfum !

Il y a quelqu'un qui a obtenu en 1870 un grand succès en copiant dans *les Guêpes* deux lignes que j'avais écrites en 1818 :

« Article unique : »

« Il n'y a plus rien. »

J'avais eu l'imprudence d'annoncer à quelques amis que je méditais un petit voyage, et je n'ai jamais vu d'engagement aussi solennel, à l'exécution duquel on tiennent aussi rigoureusement que la promesse imprudente d'un petit voyage. Je devais une absence à mes amis; partout où l'on me rencontrait, on me disait avec un air fâché : « Ah ! vous êtes encore ici ; vous ne partez donc pas ? » Je voyais bien que j'encombrais Paris.

Si l'on examinait bien, on verrait que ceux qui ne divaguent que sur un point sont encore les sages. Il n'est personne, dans les gens que je connais, qui n'ait sa petite déraison sur un sujet quelconque.

Il y a des moments où j'ai bien peur qu'il ne soit des progrès de l'humanité comme de la corne des pieds de chevaux, qui croît, il est vrai, mais seulement en proportion de ce qui s'en use par la marche.

Minerve ! ô perspicace déesse ! qui, naissant de la tête du maître des dieux pour représenter le bon sens sur la terre, devina d'avance qu'elle serait traitée en ennemi public, et n'osa sortir du cerveau paternel que cuirassée et armée de toutes pièces.

Il est fort difficile d'être juste et encore plus de passer pour l'être, ou du moins ce n'est pas le même chemin qui conduit à ces deux résultats. L'homme injuste qui se laisse guider par la haine ou par la faveur sera, sans aucun doute, proclamé juste et équitable par ceux qu'il favorise. Mais l'homme juste en réalité, qui donne à chacun ce qui lui est dû, et qui prend pour guide de sa conduite cette règle : *Amicus Plato, sed magis amica veritas* (j'aime Platon, mais j'aime encore mieux la vérité que Platon) ; cet homme n'aura répondu, dans un temps donné, ni aux désirs ni aux espérances de personne, et, chacun se croyant lésé chaque fois qu'il aura prononcé contre lui, tout le monde lui reprochera des injustices.

La politesse consiste souvent à laisser croire aux autres qu'ils nous attrapent.

Il n'y a qu'un honnête homme qui oublie son passe-

port ou néglige d'en avoir un en règle. Les coquins ont toujours les poches bourrées de papiers inattaquables.

De même la vérité ne se préoccupe pas de la vraisemblance.

Dans sa famille, au milieu de ses amis, dans sa patrie, le grand homme n'est jamais accepté et reconnu que lorsque sa renommée vient du dehors forcer les frontières du pays et frapper bruyamment aux portes de la maison.

Je compare certaines gens si sages pour les autres aux critiques qui sont facilement devenus grammairiens, mais ne pourraient cependant faire un livre.

Celui qui n'est rien est l'égal de tout le monde.

Tout est malade, la vigne, la pomme de terre, les haricots, etc.

.....
 On vous reprendra tout, hommes, excepté l'or
 Pour lequel fut par vous la terre abandonnée.

.....
 Hommes, de vos malheurs stupides artisans,
 Qui méprisez le sol, la sainte agriculture,
 Et du beau nom de paysans,
 Dans vos villes de boue, avez fait une injure,
 Ne fouillez plus le sol que pour chercher de l'or !
 Et, dans cent ans, réduits aux misères extrêmes,
 Vous n'aurez plus à manger que vous-mêmes.

Sauvages, Mohicans, peut-être pis encor,
Vous donnerez un but à vos guerres si bêtes :
Celui de conquérir vos propres côtelettes.

Au lieu d'embaumer les morts, j'aimerais mieux
hâter leur décomposition !

Ne vaut-il pas mieux hâter le moment où nous deve-
nons fleurs, que de prolonger le temps pendant lequel nous
devons rester cadavre ?

A propos de dîner, il faut remarquer que beaucoup
de gens, en invitant, songent beaucoup moins à être
agréables aux gens qu'ils reçoivent qu'à les écraser par
l'opulence de leur maison, beaucoup plus à les étonner
qu'à les nourrir. C'est dans ces maisons surtout qu'on
mange des primeurs, c'est-à-dire des légumes qui ont
besoin d'être étiquetés pour qu'on ne les prenne pas au
goût pour une seule et même herbe sans saveur. Beaucoup
de personnes, en vous donnant *des pois verts* à certaines
époques, n'ont évidemment d'autre intention que de vous
montrer des pois chers.

Au bal de l'Opéra, on a toujours l'usage de souper
après le bal, vers trois heures du matin, usage charmant
qui méritait bien d'être conservé comme il l'est. En effet,
on passe la nuit au bal, morne, froid, taciturne, endormi.
Après quoi on fait un excellent souper qui vous réveille
pour aller vous coucher, vous met en belle humeur et
vous inspire les plus jolis *à propos*, que vous dites au
cocher de fiacre. Vous frappez à votre porte avec une gaieté
folle. Il n'est pas de mots piquants, fins, spirituels, que

vous n'adressiez à la portière. Vous montez votre escalier en riant vous-même de ce que vous vous dites de joli. Vous faites à votre domestique des épigrammes sanglantes, et vous vous couchez en proie à la plus heureuse disposition d'esprit pour veiller et amuser vous et les autres.

Pour concilier certains progrès incontestables avec le retour inexorable de certaines bêtises, il faut prendre un terme moyen entre la ligne droite, que les flatteurs d'eux-mêmes et de leur temps croient voir dans la marche de l'humanité, et le cercle infranchissable dans lequel les gens agacés prétendent la voir tourner. Disons qu'il y a marche, qu'il y a progrès, mais que cette marche et ce progrès ont lieu en spirale. La spirale est une intention de ligne droite contrariée par des obstacles, mais s'appuyant sur eux. C'est la théorie du tire-bouchon, c'est la théorie de l'hélice.

Beaucoup de choses vont mal parce qu'on ne prend plus sa profession pour but, mais comme moyen.

Les philosophes ont eu l'esprit de ne se pas appeler *sages* : c'eût été insensé ! Le nom qu'ils ont pris veut dire : amis de la sagesse. Alors ils se croient permis de douter, de chercher, de ne pas savoir.

Pour les hommes même les plus sincères, « Il a tort, » veut dire : « Il ne pense pas comme moi ; » « Il a raison » signifie : « Il est de mon avis. »

La conscience prend diverses figures et divers costumes que l'on voit apparaître aussitôt que l'on fait quelque chose de mal : pour l'un, c'est la soutane noire d'un prêtre ; pour l'autre, l'habit bleu d'un père ; pour celui-ci, la redingote marron et râpée d'un pion, et pour cet autre, le chapeau et la buffleterie jaune d'un gendarme.

Pour moi, ce qui m'écartait soigneusement du mal, et me montrait le beau, le grand et l'honnête, ma conscience en un mot, a eu, pendant longtemps, une robe lilas. Aujourd'hui elle a une longue robe de velours noir.

Soyez donc héros, faites donc quelque chose de grand aujourd'hui ! Autrefois, l'histoire vous jugeait de loin, et ne voyait des grands hommes que ce qui avait le plus d'éclat et d'importance. Aujourd'hui, elle se fait chaque jour, et elle est hostile et éplucheuse ; les âges à venir nous estimeront *crétins*, car il n'y aura pas un seul homme de ce temps-ci, quelque grand et illustre qu'il puisse être, dont on ne puisse trouver dans les journaux, qui seront alors les *Mémoires du temps*, une histoire vraie ou fausse qui démentira sa grandeur et détruira sa célébrité.

La modestie est une jolie invention ; c'est une vertu que peu de personnes pratiquent, mais que chacun exige impérieusement des autres.

Faites un crime, une faute, une sottise, il ne manquera pas de gens pour le raconter et le crier sur les toits et sous les toits.

Faites une belle, ou simplement une bonne action, accomplissez seulement un devoir un peu difficile ou un peu cher, vous pouvez compter sur le secret, on respectera scrupuleusement votre modestie.

Et si vous dites un jour : « Mais je joue un jeu de

dupe ; on publie ce que je fais de mal, on cache soigneusement ce que je fais de bien ; je dois passer pour un gredin. Rétablissons l'équilibre et disons nous-mêmes ce qu'on ne veut pas dire. »

Oh ! alors, vous n'êtes pas bon à pendre. « Quel orgueil ! La main gauche doit ignorer ce que donne la main droite, etc., etc. On ne doit pas parler de soi, » etc., etc.

Le vingt-quatre novembre, en l'an mil huit cent huit,
 Ma jeune âme, un beau soir, curieuse, étourdie,
 Du paisible néant imprudemment sortit,
 Et gagna cette maladie
 Qu'on appelle la vie.
 Mais dont, avec le temps, tout le monde guérit.

Il y a une singularité fâcheuse dans les tendances actuelles de l'esprit français, c'est de ne demander que de la politique aux académiciens et que de la faconde aux hommes politiques.

Il vaut mieux supposer un mensonge des prêtres qu'une sottise de Dieu.

En France et surtout à Paris, il ne s'agit que de parler ; — quand un homme a parlé, on ne s'informe pas de ce qu'il pense, de ce qu'il a fait, de ce qu'il fait ; — il est jugé, — on ne se rappelle même pas s'il a dit le contraire à une autre époque.

« L'honnête homme » n'est pas celui qui fait de belles ou de bonnes actions, c'est celui qui fait de belles phrases, — et encore on tient facilement pour belles les phrases ampoulées et retentissantes ; — un seul propos inconsidéré, une phrase mal venue, peut faire à celui qui

les laisse échapper un tort que ne lui feraient pas cent sottises et même deux ou trois crimes.

On n'a peut-être jamais dit de moi : Comme il a raison aujourd'hui : — mais on a dit assez souvent : Comme il a eu raison hier.

Étudiez l'histoire de l'esprit humain, des institutions politiques et des inventions en tous genres, vous verrez qu'on n'arrive au simple et au vrai, qu'après avoir épuisé toutes les combinaisons possibles du compliqué et du faux.

Ce n'est pas Ajax, ni Achille, mais Ulysse loquace et rusé que Homère appelle le destructeur des villes
πολιτορρός.

On donnait souvent autrefois « rebelle » pour rime à « belle. »

Cela voulait dire qu'une femme qui se défend est deux fois belle.

La France est un pays d'engouement et d'ostracisme perpétuel, — et, naturellement, l'angle de dénigrement est égal à l'angle d'engouement ; — il faut donc que l'homme, quel qu'il soit, écrivain, artiste, politique, profite sa veine pour jouer son tout ; — l'homme momentanément à la mode, — par une action grande ou brillante, ou étrange, par un hasard, par un ridicule peut-être — cet homme peut tout oser, tout risquer, tout prendre ; —

on lui offre, on lui donne tout ; — mais aussitôt que la veine s'arrête, — qu'il mette son gain dans sa poche et s'enfuie loin de la table de jeu.

Trop d'amis, — pas assez d'amitié.

Rien ne nourrit l'amour comme le jeûne.

On se résigne difficilement à s'attribuer à soi-même ses propres malheurs. — On aime mieux, s'il faut absolument recevoir une pierre sur la tête, qu'elle soit lancée par quelqu'un à qui on puisse s'en prendre et dont on espère se venger, que de s'être cogné, faute de se baisser en passant, sous une porte, ou que de devoir le coup à la chute d'un aérolithe sans responsabilité.

La raison indique cependant que lorsque le même malheur ou la même contrariété arrive un certain nombre de fois au même homme, il doit en chercher la cause, non dans la haine que lui porterait le destin, et dans la fatalité, mais dans un défaut de son propre esprit, de son caractère ou de son tempérament.

Autrefois, en France, on buvait du vin en invoquant Vénus, les amours et surtout la gaieté.

Aujourd'hui on boit tristement l'eau-de-vie et l'absinthe, en invoquant tout bas le pillage, l'incendie, l'assassinat ; — le vin rendait insouciant, l'eau-de-vie et l'absinthe rendent morne, désespéré, envieux, cruel.

L'avenir appartient à l'Église qui aura les portes les plus larges.

Tous ces hommes d'État improvisés, sortis des cafés, des estaminets et des brasseries, — n'ayant jamais étudié que les dominos, le besigue et le billard, et s'étant montrés les uns si grotesquement, les autres si cruellement incapables dans les places sur lesquelles ils s'étaient rués, me semblent des écureuils et des singes habiles à grimper, mais qui, arrivés au sommet de l'arbre, ne savent que croquer et grignoter les fruits et faire de ridicules grimaces.

Femme sans grâce, — hameçon sans appât. Femme sans douceur, appât sans hameçon.

Une difficulté, et ce n'est pas la moindre de notre situation, est que nous n'avons à choisir, pour rétablir l'ordre et installer un gouvernement régulier qu'entre des émeutiers de différentes dates et de différentes promotions.

Les Français crient : Vivent les réformes ! pour crier et parce qu'ils aiment le changement, mais ils ont ensuite peur des nouveautés ; — quant à la pratique des réformes, ils n'en veulent pas entendre parler. — Ils ne pourraient plus les demander.

O mille fois merci, mon Dieu, de m'avoir donné l'intelligence et le besoin et la volonté de passer ma vie entière dans les champs, dans les bois, dans les prairies,

sur les rives des fleuves, sur les grèves et les plages de la mer, — et surtout de m'avoir donné un esprit, un cœur et une âme capables d'admirer, de comprendre ces vrais trésors et cette vraie richesse, — qui m'ont rendu si facile et si heureux de me passer des autres !

Merci de m'avoir révélé combien les roses, les violettes, les giroflées des murailles et la rosée au soleil levant, — sont plus belles que les rubis, les améthystes, les topazes et les diamants ; — de m'avoir appris combien la liberté l'emporte sur les honneurs et les dignités — et combien il est plus doux d'être maître de soi-même, que de commander aux autres, — c'est-à-dire de n'être ni à l'un ni à l'autre bout de la chaîne et de la laisser !

FIN.

